H. DE GONET

JOHN CARTER BROWN

LIBRARY

Purchased from the

Trust Fund of

Lathrop Colgate Harper

LITT. D.

42C

DERNIER

VOYAGE

DU

CAPITAINE COOK

AUTOUR DU MONDE,

où ſe trouvent les circonſtances de ſa mort,

PUBLIÉ EN ALLEMAND

PAR HENRI ZIMMERMANN

TÉMOIN OCULAIRE,

& traduit avec un abrégé de la vie de ce navigateur célebre, & des notes.

BERNE,

Chez la NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 2.

A MONSIEUR

FISCHER DE BELLERIVE,

CONSEILLER D'ÉTAT DE LA VILLE

ET RÉPUBLIQUE DE BERNE, &c.

ET

A MONSIEUR

FISCHER D'OBERRIED,

MEMBRE DU CONSEIL SOUVERAIN

DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE

DE BERNE.

MESSIEURS,

EN voyant la foible offrande que j'oſe ici vous préſenter comme un témoignage de ma reconnoiſſance pour la protection dont vous m'honorez, il n'eſt perſonne qui ne ſente auſſi bien que moi que loin de m'acquitter je ne fais qu'augmenter ma dette. Mais en rougiſſant moi-même du peu de valeur de mon travail, mon cœur m'a dit que l'hommage vous en étoit dû:

& s'il en réſulte une nouvelle preuve de votre généroſité, il n'en va que plus directement au but de mes deſirs, puiſque tout l'effet de la plus vive reconnoiſſance à votre égard ſe borne néceſſairement à publier vos bontés. Heureux ſi vous daignez me les continuer, & voir dans mes foibles efforts le deſir ardent de les mériter avec lequel j'oſe me dire,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant

ſerviteur ROLAND.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

JAI héſité long-tems de publier les remarques dont j'avois tenu note dans mon voyage, dans la crainte que ce ne fût une choſe illicite, ſachant que tous les gens d'un équipage ſont obligés de livrer leurs papiers, ou penſant qu'ils devroient l'être, & que l'Angleterre payant chérement des navigateurs pour faire de nouvelles découvertes, acquéroit

ſans doute un droit ſur le fruit de leurs recherches, pour les publier ſi elle le trouvoit bon, en un mot que puiſque nous prenions ſon argent, nous ne devions obſerver que pour elle. Mais je crois avoir trouvé quelques réponſes à mes ſcrupules, & je vais dire ce qui m'a engagé à n'y point avoir égard.

Comment eſt-ce qu'une relation auſſi imparfaite que celle-ci, & ſortie de la plume d'un ſimple matelot, pourroit jamais entrer en concurrence avec celle qui ſe publiera en Angleterre, & lui faire quelque tort? N'eſt ce pas plutôt à moi de craindre que l'attente de celle-

ci ne faſſe mépriſer la mienne, & que préférant d'attendre pour jouir des travaux de gens qui ont dû voir & plus & mieux que moi, on n'achète point mon livre? Ainſi c'eſt donc moi qui cours ici ſeul tous les riſques. Dira-t-on que le mérite de la nouveauté ne ſe trouvera plus dans la relation angloiſe? Mais qu'il s'en faut que j'aie tout dit! & je ne crois encore pas être bien modeſte en me perſuadant que les choſes même dont j'ai parlé y ſeront répétées d'une maniere qui leur rendra bien tout ce mérite.

D'ailleurs pourquoi priver le public d'une autre choſe toute nouvelle & que

l'on ne peut point attendre de l'ouvrage anglois? Cette nouveauté, c'eſt la façon de voir d'un matelot, ſa maniere de réfléchir & d'obſerver. Dans cette route, on ne doutera point qu'il ne ſuive un autre air de vent que des obſervateurs ſavans, & on ne craindra point qu'il aille croiſer dans leurs eaux. Et puis, eſt ce que j'aurois donc auſſi vendu ma mémoire? Et ſi je puis y retrouver des traces de ce que j'ai vu, pourquoi n'aurois-je pas la liberté d'en entretenir à ma façon mes amis, mes connoiſſances, tout le monde, & de les écrire enfin, ou de les livrer à l'impreſſion? De plus, ce que je dis peut avoir été oublié par un

autre & reſter par conſéquent inconnu. D'après toutes ces réflexions, appuyées du conſeil de mes amis, je n'ai plus balancé de traiter avec l'imprimeur, & je me flatte qu'elles ſuffiront pour m'excuſer aux yeux des perſonnes ſenſées & des Anglois même, dont la bienveillance me ſera toujours trop précieuſe pour riſquer de la perdre à ſi bon marché.

Encore un mot par rapport aux fautes qui peuvent ſe trouver ici dans l'orthographe des noms peu connus & étrangers. Je dirai ſans détour qu'elles ne viennent que du défaut de mon éducation, par laquelle je ne me ſuis pas

trouvé en état d'y mettre toute l'exactitude que j'aurois désirée, ou même de consulter les livres. Il est vrai que cela ne suffiroit pas pour m'excuser d'avoir donné mon livre au public sans y faire plus de façons, si le fond des choses n'étoit pas de nature à captiver seul toute l'attention du lecteur; mais leur importance me fera aisément obtenir de l'indulgence, & je me repose là-dessus.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

Henri Zimmermann a raiſon de croire que ſa petite relation ne peut point nuire au débit de la grande qui doit ſe publier en Angleterre; il y a plus, c'eſt qu'il doit avoir contribué à la faire deſirer davantage: ſon journal ſommaire & incomplet nous annonce tant de choſes intéreſſantes, qu'on eſt réellement impatient, après l'avoir lu, d'en voir une deſcription plus ample & plus détaillée. On peut conclure auſſi de-là avec raiſon que ſon petit livre ne laiſſe pas d'être intéreſſant; mais pour ſavoir s'il a fait mention de quelque choſe qui ſera omiſe dans les journaux de *Cook*, il faut attendre

que ceux-ci ſoient publiés ; cependant il n'eſt pas improbable que cela puiſſe être. Du reſte on ſent partout dans le ſtyle de ce brave matelot allemand un ton de droiture & de ſimplicité qui doit faire augurer très-favorablement de ſa véracité.

L'abrégé de la vie de *Cook* qui ſuit la relation de *Zimmermann*, eſt tirée d'une feuille allemande dont l'auteur n'avoit puiſé que dans des récits verbaux ou dans des lettres particulières ; de ſorte qu'il n'y a rien eu de publié encore là-deſſus. Il s'y trouvoit un ſommaire de ce troiſième & dernier voyage du célébre capitaine Anglois, preſqu'entièrement conforme à celui de *Zimmermann*, qui effectivement l'avoit fourni en très-grande partie conjointement avec ſon camarade *Lohmann* ; il étoit inutile ſans doute d'y laiſſer ces répétitions. Quant au très-petit nombre de circonſtances qui ne ſe trouvoient pas rapportées dans le livre du premier, on les a tout uniment jointes au

texte ; & quand il s'eſt trouvé quelque différence dans les rapports, on en a fait mention dans les notes.

Ces notes au reſte auroient pu être beaucoup plus nombreuſes & plus étendues ; rien n'y fournit tant matière que les nouvelles découvertes, & en général les relations de voyageurs : mais il auroit été ridicule de leur donner un volume égal à celui du livre même. Il ne faut pas s'étonner que l'on s'y ſoit permis des réflexions générales ſur diverſes matières ſelon l'occaſion ; ces réflexions rentrent dans le genre de celles qui ſe trouvent en grand nombre inſérées dans les précédens voyages de *Cook*, d'après les journaux des ſavans qui l'avoient accompagné. Elles n'y ont pas paru déplacées, & on ſe flatte que celles-ci ne le ſeront pas plus, & d'autant moins que l'on a eu l'attention de les rejetter à la fin du livre. On a lieu de douter que la relation promiſe du dernier voyage en ſoit enrichie comme les

précédentes, attendu que dans celui-ci *Cook* n'avoit ſur ſon bord aucun ſavant de profeſſion : on ſent que celles-ci ne ſont point faites pour y ſuppléer ; il ſuffit qu'elles ne ſoient pas tout-à-fait denuées d'intérêt pour un certain nombre de lecteurs.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE
AVEC
LE CAPITAINE COOK,
PAR
HENRI ZIMMERMANN.

Dès l'année 1770 je m'étois mis à voyager, ſuivant l'uſage des compagnons de métier ; mais comme je ne trouvois pas à exercer par-tout ma profeſſion de ceinturier, tantôt par le défaut de maîtres, ou de place chez les maîtres, tantôt par le peu de connoiſſance que j'avois alors des langues étrangères, il m'a fallu ſouvent chercher d'autres reſſources pour gagner ma vie ; &

entr'autres, c'eſt ainſi qu'à Genève j'ai travaillé chez un fondeur & chez un doreur, à Lyon chez un fondeur de cloches, à Paris chez un fourbiſſeur, & à Londres dans une raffinerie.

Là, en vrai Palatin, en homme de mon pays, il me prit envie de voir auſſi ce que l'on fait ſur mer, & lorſqu'en 1776 l'Angleterre équipa deux Sloops de guerre pour aller faire des découvertes, ſavoir, la *Réſolution*, vieux bâtiment, & la Découverte (*Diſcowery*) je m'engageai ſur la derniere, comme matelot, le 11 mars. La *Réſolution* montoit ſeize canons avec 112 hommes d'équipage, & la *Découverte* 72 hommes avec 12 canons; ſur la premiere étoit le célébre marin, capitaine *James Cook*, en qualité de commodore, & ſur la ſeconde le capitaine *Carl Clerke*.

Le 12 mai les deux bâtimens mirent à la voile de *Deptford*, & après avoir pris à *Wollwitch* des munitions de guerre, & des victuailles à Plymouth, nous commençames tout de bon le grand voyage. La *Réſolution* cingla ſur le champ vers le cap de *Bonne-Eſpérance*, mais nous

ne pumes la ſuivre que le 1er août. Le principal objet de l'entrepriſe étoit de chercher un paſſage entre l'Aſie & l'Amérique, ſoit au nord-eſt, ſoit au nord-oueſt ; on nous avoit promis 10000 lb. ſterling de récompenſe, & 5000 en ſus ſi nous nous approchions à cinq degrés du Pole arctique 1) : chemin faiſant nous devions remettre l'Indien *O-mai* dans ſon pays 2).

Je me propoſai en partant d'obſerver tout avec la plus grande attention, ſoit par rapport aux découvertes, ſoit par rapport à toute autre circonſtance, autant que mon intelligence pourroit y ſuffire ; & comme je n'ignorois pas qu'on eſt réduit ou à livrer tous les papiers qui ſe trouvent ſous la main, ou à les détruire, (comme cela eſt réellement arrivé,) je pris la précaution d'avoir un petit journal ſecret, où j'écrirois en abbrévations & en allemand tout ce qui me paroîtroit le plus eſſentiel. Ce petit journal heureuſement échappé à tous les accidens, & ma mémoire, ſont donc les ſeules & uniques ſources d'où je tirerai ma relation du

quatriême & dernier voyage du capitaine *Cook* autour du monde.

De *Plymouth* nous fimes route au cap de Bonne-Eſpérance, portant preſque de bout au ſud, ſur les îles Canaries & les côtes du royaume de *Maroc*; mais nous nous tinmes toujours ſud-oueſt ſans toucher à aucune de ces îles. Le 23 ſeptembre un caporal de marine tomba dans la mer par pure mal-adreſſe; il ſe nommoit *Herreſſen*: on mit le canot en mer avec cinq hommes; mais la nuit qui tomboit & la briſe fraîche qui s'éleva en même tems, ôterent toute poſſibilité de le ſauver; peu s'en fallut même que nos cinq hommes ne fuſſent encore enlevés par la violence du vent qui croiſſoit.

Le dix novembre nous arrivames heureuſement au cap de Bonne-Eſpérance, onze jours plus tard que le capitaine *Cook*. Nous y réparames nos voilures & nos manœuvres, & nous y primes quantité de proviſions, de ſorte qu'avec ce que nous en avions apporté, nous étions avitaillés pour vingt-deux mois. Outre un bon nombre de chevres & de brebis que nous avions pris en Angleterre, nous embarqua-

mes encore deux paons, deux étalons & deux jumens, deux taureaux & deux geniſſes ; puis nos deux bâtimens ſe remirent en mer le 1er décembre. Nous portames au cap découvert par des François quelques années auparavant, dans un continent du ſud, & le 11 décembre nous trouvames par les 42 degrés de latitude méridionale deux petites îles ſituées exactement nord & ſud 3) l'une par rapport à l'autre, toutes deux d'un terrein élevé & montueux. Nous paſſames outre ſans nous y arrêter, & le 24 du même mois ayant atteint environ le 49e. degré de latitude méridionale & le 70e. de latitude orientale (à compter de *Greenwich*) nous nous trouvames ſur une côte conſidérable. Nous jettames l'ancre ſur un fond de roches, & dès la nuit ſuivante celle de la *Découverte* ſe rompit ; mais dès que nous appercumes le bâtiment chaſſer, nous en jettames une autre, qui heureuſement mordit le fonds, car le matin au point du jour nous nous vimes à vingt piés d'une groſſe pointe de rocher, & par conſéquent dans le plus grand danger d'être briſés. Pour nous tirer de là, nous

fumes obligés de longer la côte en allant contre le vent, & avec toutes les peines imaginables nous gagnames une petite baye où les deux bâtimens pouvoient mouiller commodément.

Le 26 nous vimes un amas de pierres fait de main d'hommes, & il se trouva dedans une bouteille cachetée qui renfermoit une lettre écrite en françois. Le capitaine *Cook* n'en communiqua point le contenu, & se mit à tourner la côte du sud à l'est; d'où ayant bientôt reconnu que ce n'étoit qu'une île de médiocre grandeur, il déclara que les François s'étoient trompés en la prenant pour un continent & en lui donnant le nom de *cap de la Circoncision.* L'île est déserte & très-stérile, couverte de rochers, & n'offrant à l'œil ni arbres, ni brousailles, ni même aucune plante: ce ne sont que des monticules, qui fourniſſent à la vérité plusieurs sources d'eau douce. Nous y trouvames une si grande multitude de pingouins, que nous étions obligés de les chasser pour avancer, & on auroit dit qu'il vouloient défendre l'abord de cette île. Nous tuames aussi quantité de

chiens & de lions marins, dont nous fondimes la graiſſe pour l'uſage des lampes.

Dans cette île, & en général dans tous ces parages, on ſentoit un froid vif, quoique la ſaiſon approchât de l'été pour le climat; le thermometre de Fahrenheit y montoit au 31e. degré, & c'eſt encore une preuve évidente qu'il fait beaucoup plus froid dans la partie méridionale de la terre que vers la partie du nord. Après quatre jours de ſtation, nous remimes en mer le 27 par un bon vent quoique un peu fort, & nous gouvernames nord-eſt.

Le 26 janvier, nous nous trouvames à la partie méridionale de la Nouvelle-Hollande, autrement appellée pays de *van Diemen*, & nous mouillames dans un port commode par les 42 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude méridionale & les 150 de longitude orientale. Comme le pays abonde en ſources & en bois, on ſe diſpoſa ſur le champ à en faire proviſion. Bientôt arrivérent ſept ſauvages, qui commencerent à s'amuſer avec les bondons des tonneaux, puis ſe mirent à faire rouler les pièces même & à les jetter çà &

& là, ſans cependant nous troubler le moins du monde dans notre travail. Les éclats de rire & les cris méme que cet amuſement leur faiſoit faire, étant venus frapper nos oreilles dans les brouſſailles où étoient nos fources, nous eumes peur, nous courumes à nos canots où étoient reſtées nos armes, & le ſous-lieutenant, M. *Hume*, écoſſois, lâcha un coup de fuſil par deſſus les têtes de ces ſauvages, qui juſque là, & même quand ils nous avoient vû ſortir des brouſſailles en courant, n'avoient témoigné aucune crainte & n'avoient point diſcontinué leur jeu; mais à cette exploſion ils pouſſerent un cri lamentable, porterent les deux mains à plat ſur la tête, & s'enfuirent précipitamment dans les terres. Le capitaine *Cook* fut très-fâché de cette étourderie, & d'autant plus que dans ſon précédent voïage il n'avoit pu malgré tous ſes ſoins parvenir à faire aucune connoiſſance avec les naturels ſur toutes les côtes de la Nouvelle-Hollande, ni méme découvrir aucun habitant ſur la côte *van Diémen* où nous nous trouvions pour lors.

Dès le même jour il prit avec lui quelques perſonnes & s'avança aſſez loin dans le pays, d'où il eut le bonheur d'amener à ſon retour huit à neuf ſauvages; il leur donna des miroirs, des chemiſes blanches, des colliers de verroterie, & quelques médaillons repréſentant le roi d'Angleterre, *Georges III*; ce qui fit un ſi bon effet que le lendemain il nous en vint quarante-neuf tant hommes que femmes, dont une partie reçut les mêmes cadeaux que les premiers, mais qui, comme ceux-là auſſi, ne voulurent jamais conſentir à entrer dans nos vaiſſeaux. Ces ſauvages ſont d'une couleur brune très-foncée, ils ont des cheveux ou plutôt une laine courte & friſée, & notre commandant les trouva tout à fait ſemblables aux naturels des côtes de la Nouvelle-Hollande. Ils vont abſolument nuds & ne couvrent jamais les parties ſexuelles. Les femmes portoient leurs petits enfans dans un ſac de peau ſur leurs épaules, & alloient partout avec ce fardeau. Leur accent paroît très-délicat 4), mais aucun de nous ni *O-mai* lui-même ne put comprendre un mot de leur langage.

Leur taille n'eſt pas extrêmement belle, & nous vimes au milieu d'eux une figure d'homme boſſu & rabougri, qui outre ſa difformité ſe diſtinguoit encore des autres par une chevelure laineuſe couleur de feu; & néanmoins, aux égards, aux reſpects que tout le monde avoit pour lui, il parut que c'étoit lui qui avoit l'autorité. Nous ne leur vimes aucune arme, & nous en conclumes que c'étoit un peuple innocent & bon; le capitaine *Cook* ne pouvoit aſſez s'étonner d'une ſi prodigieuſe différence entr'eux & les peuplades intraitables qu'il avoit vues ſur les côtes de la *Nouvelle-Hollande.* Quant à leur nourriture, autant que je pus m'en inſtruire à la hâte, elle conſiſte en moules de mer, en huitres, & en poiſſons, comme auſſi en racines de toute eſpece. On ne voyoit dans le pays aucune traces d'agriculture, aucun arbre fruitier, & pas la moindre cabane. Nous leur préſentames du pain, qu'ils prirent d'abord, mais qu'ils jetterent enſuite par terre. Il y a toute apparence que ces ſauvages changent d'habitation ou de ſtation, à peu près comme les Tartares, aux ap-

proches de la mauvaiſe ſaiſon, qui arrive aux mois de juin, juillet, & aout, & qu'ils gagnent au nord : & cela eſt d'autant plus vraiſemblable que le commodore n'avoit précédemment rencontré perſonne ſur cette côte. Je ne pus me procurer aucune connoiſſance relativement à leur religion & à leurs uſages, parce que dès le quatriême jour nous fimes voile pour la *Nouvelle-Zéelande*.

Le quatre février nous perdimes encore un ſoldat de marine, qui dans une bourraſque fut jetté hors du bord & ne put être ſauvé. Le 12 nous arrivames à la nouvelle *Zéelande* dont le capitaine *Cook* avoit déjà levé ci-devant une carte exacte, & nous entrames dans le détroit découvert par lui-même, lequel diviſe le pays en deux grandes parties. Nous jettames l'ancre dans ce détroit, & dans le canal de *la reine Charlotte*.

Là le capitaine *Cook* fit des perquiſition ſur la cauſe du meurtre de neuf hommes de l'équipage du capitaine *Fourneaux* ſéparé de lui dans une tempête, leſquels avoient été maſſacrés par les habitans de la nouvelle *Zéelande*. Ceux-ci racconterent

ſans difficulté au commodore, qui entendoit bien leur langage, de même que *O-mai*, la maniere dont cela s'étoit paſſé, & qu'ils avoient terminé la ſcène par manger les vaincus. Or la cauſe du maſſacre avoit été que l'un des gens de l'équipage ayant dérobé quelque choſe dans une cabane de ces ſauvages, & ceux-ci en ayant demandé la reſtitution, on en avoit au contraire encore maltraité un d'entr'eux. Nous allames voir l'endroit où les neuf hommes avoient été ſurpris & maſſacrés, & nous y trouvames encore quantité d'oſſemens. Cependant le ſauvage qui avoit tué le premier de nos gens & qui avoit même le plus contribué à cette expédition, venoit ſouvent nous voir ſur nos vaiſſeaux. Il étoit d'une force & d'une taille extraordinaire, extrêmement alerte, & ſe nommoit *Pedro*, nom emprunté ſans doute ou des Eſpagnols qui avoient auparavant viſité cette île, ou de quelque autre nation européenne. M. *Cook* uſa avec ces dangereux anthropophages de la plus grande circonſpection; mais cela n'empêcha pas qu'une nuit nous ne fuſſions attaqués par une

trentaine d'hommes dans nos tentes. Cependant dès qu'ils virent que nous étions ſur nos gardes & que nous ſaiſiſſions déjà nos armes, ils prirent la fuite, emportant pour tout butin une cuiller de fer dont nous nous étions ſervis pour préparer de l'huile de poiſſon.

L'île n'eſt pas fort peuplée, & la cauſe que M. *Cook* en avoit ſoupçonnée lui fut confirmée par deux enfans d'environ neuf & douze ans, que nous emmenames avec nous le 23 février, & qui nous dirent qu'une peuplade étoit continuellement en guerre avec l'autre, & que l'on mangeoit tous ceux qui étoient tués. Ces deux jeunes ſauvages avoient été continuellement auprès de nous à bord pendant notre ſéjour dans l'île, & s'étoient tellement accoutumés avec nous qu'à notre départ ils nous ſuivirent de la meilleure volonté. Le jour précédent M. *Cook* les avoit encore menés avec lui à terre, mais ils n'y voulurent point reſter, & préférerent de revenir auprès de nous.

Il eſt inutile de faire ici la deſcription de la *nouvelle Zéelande*, puiſqu'on en trouve déjà une fort étendue dans la rélation

du précédent voyage du capitaine *Cook*. Nous fimes route au nord-eſt, vers les îles *de la Société*, appellées auſſi *de la compagnie*: ce ſont celles de *Tahitie*; mais ſous le 26e. degré de latitude méridionale, ou environ, nous fumes arrêtés par un vent aliſé qui nous força de prendre à l'oueſt.

Le 29 mars, environ par les 21 degrés de latitude ſud, & les 200 de longitude eſt, nous découvrimes une île inconnue, mais je n'ai pas ſu le nom que lui donna *M. Cook* 10). La côte étoit bordée d'un peuple nombreux, qui paroiſſoit tout formé de beaux hommes, tous armés de piques de bois & d'arcs. Deux d'entr'eux s'approcherent de nous dans une pirogue d'un air très-réſolu. Alors *M. Cook* leur montra divers préſens & fit tout ce qu'il put pour les attirer, mais tout fut inutile. Le capitaine *Clerke* de ſon coté chercha à leur couper la retraite & à les mettre entre les deux vaiſſeaux, mais ils s'en apperçurent & ſe hâterent de regagner le rivage. *M. Cook* envoya à terre trois canots avec du monde & des préſens, & nous cherchames tous les moyens imaginables de faire connoiſſance

avec eux ; mais ils ſe tinrent toujours en défiance, & ne daignerent pas jetter un regard ni ſur nous ni ſur nos dons. Il n'y avoit point là de place commode pour le mouillage, & comme tout le long de la côte il regnoit une chaîne de reſſifs & de roches de corail, nous ne pouvions, méme avec nos canots, ſans le plus grand danger, nous approcher aſſez pour prendre terre.

Le 31 mars, à-peu-près ſous la méme latitude, mais par les 198 de longitude, nous découvrimes encore une île inconnue, dont je n'ai pas non plus appris le nom. Nous courumes à droite & à gauche ſans pouvoir mouiller, & nous trouvames par-tout autant de difficulté qu'à la précédente pour débarquer avec nos canots. Dès qu'on nous avoit apperçus, un grand nombre de ſauvages étoient accourus à la mer ; tous les ſignes qu'ils nous firent paroiſſoient être amicaux & trois ſe détacherent dans une pirogue pour venir à nous. On leur offrit des préſens, qu'ils accepterent après quelques petites difficultés ; puis enfin ils monterent ſur notre vaiſſeau, & nous donné-

rent clairement à entendre que nous devions aller à terre & qu'ils nous feroient très-bon accueil. *O-mai* entendoit paſſablement leur jargon, & nos deux lieutenans, *MM. Gore* & *Burney*, ayant choiſi les matelots les plus adroits, voulurent encore tenter avec les canots s'ils ne pourroient pas venir à bout d'approcher, mais nous trouvames comme la premiere fois que ce ſeroit trop s'expoſer.

Quelques-uns des ſauvages virent bientôt que nous n'oſions pas nous haſarder avec nos canots à travers la houle & les reſſifs ; à l'inſtant ils ſauterent dans les leurs, & vinrent nous offrir de nous prendre pour nous mettre à terre. Nous avions en effet déjà eu lieu d'obſerver que ces ſauvages attendoient la marée & menoient alors ſans crainte leurs pirogues ſur les rochers, en quoi ils ont aſſurément l'avantage ſur nous. Nos deux officiers ſe déterminerent à accepter l'offre avec *O-mai*, ſurtout lorſque nous vimes tout le peuple aſſemblé ſur la côte portant un rameau verd à la main, ſigne évident qu'il recherchoit notre amitié. Nos Meſſieurs arriverent à l'île effectivement

ſans

ſans la moindre difficulté vers les deux ou trois heures ſous la conduite de leurs ſauvages pilotes. Ils n'eurent pas plutôt touché à terre que de joie quelques uns des naturels ſauterent dans l'eau, prirent le canot ſur leurs épaules avec ſa charge & le porterent à terre, comme l'on dit, tout brandi; & comme nous étions reſtés à attendre nos lieutenans & *O-mai* derriere les reſſifs, pluſieurs autres ſe jetterent à la nage pour nous apporter des noix de coco, des *planteins*, des bananes & des *ſchedyx*; eſpece de fruits fort reſſemblans aux oranges douces, à leur groſſeur près. Vers les ſix heures du ſoir, nous commencions preſque à prendre de l'inquiétude ſur le retard de nos officiers, lorſque nous les vimes revenir dans une pirogue aux acclamations de tous les inſulaires. Ils nous rapporterent que c'étoit un peuple très-ſociable, & comme ils ſe louoient ſurtout de l'agréable liberté & de la facilité des femmes, nous nous doutames bien qu'elles avoient principalement contribué à les retenir ſi long-tems.

Une choſe qui nous ſurprit, c'eſt que *O-mai* trouva dans cette île cinq de ſes

compatriotes qui dirent y avoir été jettés dans une tempête avec leur miſérables pirogues, & cependant l'éloignement des îles de *Tahiti* n'étoit pas moindre que de 230 milies d'Allemagne. Il y a toute apparence que c'eſt à la préſence de ces cinq compatriotes de *O-mai* & au bon compte qu'ils avoient rendu de nous, que nous fumes redevables du bon accueil que nous firent ces ſeuls inſulaires de tous ceux que nous rencontrames. L'île eſt un peu baſſe, très-abondante en fruits, & reſſemble de loin au verger le plus agréable. Elle peut avoir de circuit environ neuf milles d'Allemagne. La couleur des habitans eſt la même que celle des *O-tahitiens*, & ils ſe couvrent le ſexe avec des eſpeces de petites nattes d'herbe très-artiſtement treſſées & entrelacées; du reſte nous ne leur vimes aucun autre vétement.

Le 3 avril par les 19 degrés de latitude méridionale & les 197 de longitude orientale, nous trouvames une autre île inconnue & dont j'ignore de même le nom, baſſe comme la derniere, & couverte d'arbres fruitiers, mais d'une

étendue peu conſidérable. Nous ne fumes pas plus heureux pour le mouillage, mais nous pumes prendre terre avec nos canots. Nous n'y découvrimes ni ſource d'eau, ni habitans, mais bien quelques vieux reſtes de pirogues & de cabanes, ce qui prouve qu'elle avoit été ci-devant habitée.

Le 7 avril ſous la même latitude & par les 196 de longitude, nous découvrimes encore une petite île. Pluſieurs habitans vinrent nous obſerver auſſi-tôt avec des pirogues, & tous étoient armés d'arcs & de piques de bois. Ils ne voulurent point de nos préſens, furent abſolument intraitables, & nous firent entendre par leurs ſignes que ſi nous approchions de terre, ils vouloient nous maſſacrer tous. D'ailleurs il n'y avoit point d'endroit propre à jetter l'ancre, & d'après tout cela M. *Cook* ne fit pas de grands efforts pour lier connoiſſance avec eux; ainſi nous paſſames outre ſans plus de façons.

Le 14 avril nous abordames à l'île de *Palmerſton*, découverte par M. *Cook* dans ſon précédent voyage, mais inha-

bitée, ſous les 18 degrés de latitude ſud, & les 195 de longitude. Nous y abbatimes beaucoup de cocotiers, dont les fruits furent pour nous un rafraîchiſſement qui ne pouvoit arriver plus à propos, puiſque dès le 6 on avoit diminué la ration d'un tiers aux deux équipages, & que l'on n'avoit par perſonne qu'un demi pot d'eau par jour. Après trois jours de ſtation, nous remimes à la voile le 17, & le 24 nous paſſames auprès de l'île *ſauvage* que le capitaine *Cook* avoit découverte ci-devant ſous le 20e. degré de latitude ſud & le 191 de longitude, & qu'il avoit nommée ainſi par rapport au naturel intraitable des habitans. Puis le 28 nous abordames à l'île de *Roterdam* ou *Anamoka*, connue & décrite depuis long-tems.

Nous y fumes reçus très-amicalement par le chef de la peuplade, nommé *Finau*, homme de moyen âge, d'une belle taille, & dont la figure annonçoit beaucoup d'eſprit naturel. Le commodore lui fit préſent d'une hache & lui paſſa au cou un collier de verroterie ou raſſade, & ſur le champ *Finau* donna ordre que

l'on nous fournit des vivres. Bientôt on nous apporta des cochons, des poules, des *rima* ou fruits-à-pain, des plantains, des *piſangs*, des noix de cocos, des racines *d'yam* 6), & tout cela en abondance. Mr. *Cook* en retour leur donna des cloux, des couteaux, des miroirs, des ciſeaux, des grains de raſſade, & défendit aux gens des équipages de donner quelque choſe de plus que ce qu'il avoit donné lui-même, ou de traiter d'échange pour quelques autres raretés juſqu'à ce que les deux vaiſſeaux fuſſent ſuffiſamment pourvus de vivres 7).

Mr. *Cook* conduiſit auſſi *Finau* ſur ſon bord, & fit devant lui jouer les cors & les fifres & battre la caiſſe; ce chef ſauvage écouta tout avec ſatisfaction, mais d'un air ſérieux & fort différent des autres, qui d'admiration & d'étonnement frappoient des mains par-deſſus leurs têtes 8). *O-mai* dont le jargon approchoit beaucoup du leur, nous fut là d'une grande utilité. Mr. *Cook* s'informa de *Finau* s'il n'y avoit point dans ces parages d'autres îles qui nous fuſſent inconnues, & celui-ci en indiqua pluſieurs ſi-

tuées vers le midi. Le 8 mai lorſque nous quittames ſon île, il ſe mit dans ſa pirogue, & commença à lamaner devant nous, en nous montrant le chemin ſans bouſſole & ſans carte, ce que le capitaine ne pouvoit aſſez admirer, & même nous indiquant la hauteur de l'eau par braſſées, c'eſt-à-dire, en étendant ſes bras un certain nombre de fois, de ſorte que nous pouvions le ſuivre en toute ſureté avec nos gros bâtimens. Le méme ſoir nous arrivames à la plus grande de ces îles, ſituée ſous le 22 degré de latitude ſud & le 186 de longitude. Le chef, nommé *Feteſi* & qui nous fit auſſi très-bon accueil, étoit un homme déjà fort âgé, de haute ſtature & ſurtout extraordinairement gros & gras. Les habitans ne nous traiterent pas moins amicalement, & Mr. *Cook* nomma l'île, *île de l'amitié*, les trois voiſines ayant déjà reçu auparavant les noms de *Rotterdam*, *Amſterdam*, & *Mittelbourg*. Du reſte nous ne voulumes point aller voir les autres îles que nous avoit indiquées *Finau*, d'autant que ſur ſon rapport elles doivent être fort petites.

Le 10 nous tirames dans cette nouvelle île un feu d'artifice. *Finau* ayant déſiré de faire partir lui-méme une fuſée, on ne s'y oppoſa point, & auſſitôt il y mit le feu & la tira auſſi hardiment & auſſi adroitement qu'un de nous. Le 11. Mr. *Cook* fit prendre les armes aux ſoldats de marine, au nombre de 32 hommes environ, & étant ſortis, drapeau volant, tambour battant, mèche allumée, il leur fit exécuter toutes ſortes de manœuvres & d'évolutions, pour montrer à ces ſauvages comment on faiſoit la guerre en Europe; nous tirames auſſi quelques coups dans des troncs d'arbres pour leur faire voir la force de la poudre. Ce ſpectacle étonna beaucoup ces inſulaires, & *Finau* s'inſtruiſoit de tout avec tout le bon ſens imaginable.

Le lendemain ce chef ſauvage fit auſſi mettre en parade tous les combattans de ſon île, pour nous rendre la pareille, & montrer ce qu'ils ſavoient faire. La troupe fut diviſée en deux partis; chaque combattant portoit une eſpéce de vétement fait d'écorce d'arbre artiſtement en-

trelacée, qui prenoit depuis les hanches juſqu'aux genoux, & s'attachoit ferme avec une ceinture d'herbe auſſi entrelacée & teinte en rouge. Ils avoient pour arme une eſpèce de maſſue de bois, d'environ un pied & demi de long, arrondie par un bout pour ſervir de poignée, & par le gros bout équarrie à quatre angles tranchans, & du reſte fort joliment ciſelée. Ordinairement elle eſt faite de bois très-dur, mais pour cette fois on n'y avoit employé que du jeune bois verd & tendre, afin d'éviter les coups dangereux.

Finau ayant donné le ſignal, chaque combattant s'avança l'un après l'autre pour défier quelqu'un du parti oppoſé. Ce ne fut pas ſans la plus grande admiration que nous fumes témoins de l'adreſſe extraordinaire, de la ſoupleſſe de corps, des mouvemens d'armes qu'ils employoient tous, ſoit pour porter des coups, ſoit pour les parer 9). Le vaincu en ſe retirant laiſſoit ſes armes & n'oſoit point rentrer dans ſa troupe, tandis que le parti du vainqueur entonnoit un chant de joye très-harmonieux & très-agréable

à l'oreille, ſur les articulations ſuivantes, ou à peu-près : *ho-a-ma-to-to* 10).

Après cet aſſaut, *Finau* ayant donné un nouveau ſignal, ſa troupe nous donna le ſpectacle d'une autre eſpèce de lutte. Tous ſe lierent les quatre doigts de chaque main très-ſerré avec des cordons de paille rouge, de façon que les pouces ſeuls reſtoient libres ; puis ils ſe provoquerent comme la premiere fois. Alors chacun plaçoit ſes pouces dans la ceinture de ſon adverſaire, & ils cherchoient à ſe renverſer l'un l'autre ; ce qui étoit fait dans l'inſtant pour peu qu'il y eût d'un coté ou de l'autre quelque ſupériorité de vigueur & de nerfs. Quelques-uns des notres voulurent eſſayer de ce genre d'aſſaut, & voir s'ils pourroient renverſer quelques ſauvages, mais ceux-ci eurent conſtamment une ſupériorité décidée.

Enfin après avoir tiré de cette île des proviſions ſemblables à celles que nous avoit fournies celle de *Rotterdam*, nous la quittames le 25 mai. Il me reſte à remarquer qu'elle eſt baſſe, & abondante en ſources d'eau, mais qui n'eſt pas des plus excellentes, & avec cela fort éloi-

gnée de la côte. Sa largeur fait à peine une lieue d'Allemagne, mais elle en a huit à neuf de long. Il y a beaucoup de fruits, on y cultive paſſablement les pommes de terre & la racine de *yam*, & qui plus eſt, on y trouve les arbres fruitiers rangés en allées pour la plupart.

Le 28 nous abordames à l'île d'*Amſterdam* ou *Tongatabou*, dans la baie de Marie, ſur la côte nord-eſt, où nous étions couverts d'un coté par des reſſifs & de l'autre par quelques petits îlots. L'abord étoit très-périlleux, & tous les marins l'avoient même regardé comme impraticable juſqu'alors: mais comme on eſt très-mal dans la rade de *Taſman* qui eſt au nord-oueſt, Mr. *Cook*, d'après la réſolution & l'intrépidité qu'on lui connoît, voulut abſolument tenter l'autre côte, en dépit de tous les dangers les plus évidens. A l'aide de la marée, qui monte en cet endroit de huit pieds, nous franchimes la chaîne de reſſifs, ayant toujours devant nous trois canots qui jettoient la ſonde ſans diſcontinuer; la hauteur varioit beaucoup, & nous ſuivions toujours celui des trois qui nous montroit

le plus de fond. Cependant la *Réſolution* toucha trois fois, mais heureuſement ſans accident.

Trois jours après notre arrivée à l'île d'*Amſterdam*, *Feteſi*, & *Finau* nous y joignirent ſelon leur promeſſe. Mr. *Cook* alors fit préſent au premier d'un taureau, d'une vache, de trois chevres & d'une paire de canards; l'autre eut un étalon & une jument, & nous lui apprimes à les monter, ce qui nous divertit beaucoup; d'ailleurs il étoit tellement tranſporté de ce cadeau qu'il ne pouvoit parler d'autre choſe que de ſes deux chevaux. Cependant ces deux chefs ſongerent à nous faire auſſi quelque préſent de leur coté, & voici ce qu'ils imaginèrent: ils avoient fait deux pyramides quarrées de racines de *yam*, qui pouvoient avoir quatre pieds de chaque face & vingt de hauteur, & d'ailleurs fort joliment arrangées; au ſommet ils avoient mis un cochon roti ſur chacune, & au bas un grand nombre de cochons vivans avec les piés liés étoient couchés tout autour. Quand cela fut prêt, *Finau* vint nous chercher à bord pour le recevoir.

Nous trouvames en arrivant le peuple partagé en trois groupes, & chaque groupe formant un grand cercle; quelques-uns de la troupe étoient parés de guirlandes de fleurs ſur la téte & autour du corps. Alors ils ſe mirent à danſer & à ſauter, & de tems en tems l'une des bandes entonnoit un chant, ce qui ſe faiſoit tour-à-tour; quelquefois auſſi les trois chœurs chantoient à la fois. Je ne puis plus me rappeller les ſyllabes que je crus leur entendre prononcer en chantant, mais le chant lui-méme étoit, comme l'air militaire dont j'ai parlé plus haut, très-harmonieux & très-agréable.

Nous avions auſſi trouvé ſur cette île un autre chef ſauvage, grand, maigre, & de moyen âge, mais dont j'ai oublié le nom. Il ne nous fit pas moins d'amitiés que les deux autres. Au reſte comme dans la féte dont je parle, les ſauvages étoient formés en trois diviſions, je préſume que chaque chef avoit la ſienne. *Feteſi* & *Finau* montrerent beaucoup de curioſité par rapport à notre culte, nos mœurs & notre gouvernement politique 11). M. *Cook* chercha à les ſatisfaire

autant que ſa connoiſſance de leur langage le lui permettoit ; & lorſqu'à ſon tour il leur demanda à voir leurs cérémonies religieuſes, *Feteſi* lui fit entendre qu'il n'avoit qu'à venir dans trois jours de l'autre coté de l'île, où il avoit ſon habitation fixe. Nous y allames effectivement, & nous vimes en arrivant des préparatifs qui annonçoient une grande fête religieuſe, & de plus que le grand-prêtre de ces idolâtres étoit *Fétéfi* lui-même.

Le temple étoit un édifice quarré tout en bois, de 40 piés de long ſur 30 de large & vingt de hauteur, environ, dont les interſtices étoient remplis de feuilles d'arbres & d'herbes, au lieu de maçonnerie, & dont les ſolives étoient ornées de bandes nattées de paille de différentes couleurs, contournées de mille façons ſingulieres, mais toujours dans un certain goût architectonique : pour le toît, il étoit couvert en entier de feuilles de cocotier. J'avois obſervé toute l'ordonnance intérieure & extérieure du temple dès avant que l'on commençât les cérémonies : mais quand à ce qui conſtitue

proprement l'idolâtrie 12) de ce peuple ſauvage, je ne ſaurois en rendre compte, parceque nous fumes obligés de nous éloigner dès que l'on voulut procéder à l'exercice du culte, & que nous n'en fumes ſpectateurs que de loin. Le peuple même de l'île ſe tint comme nous dans l'éloignement, du moins ce jour là, & il n'y eut que Mr. *Cook* & *O-mai* qui eurent la permiſſion de ſuivre *Fétéfi* dans le temple. *Finau* & les autres ſupérieurs de l'île, après s'être aſſemblés à l'écart, marcherent auſſi vers le temple dans un bel ordre, portant de deux en deux une perche à laquelle étoient ſuſpendues leurs offrandes, qui conſiſtoient en porcs, poiſſons & fruits; arrivés à la porte, ils les poſérent à terre, ſans oſer mettre le pié dedans, ſe proſternèrent pendant quelque tems en faiſant une prière à leur façon; puis laiſſant ce qu'ils avoient apporté, ils ſe retirèrent dans le même ordre à la même place d'où ils étoient partis. Ces offrandes reſterent là tant que nous fumes préſens. Au retour de Mr. *Cook*, avec *O-mai*, il nous dit que tout ce qu'il avoit vu dans le temple étoit digne de

remarque, mais il ne s'expliqua pas davantage : ſeulement il nous raconta que *Fétéfi* avoit voulu exiger d'eux qu'avant d'entrer dans le temple ils ſe miſſent nuds comme lui, en ſe couvrant ſeulement les parties naturelles ; que *O-mai*, comme idolâtre, en étoit tombé d'accord ſur le champ, mais que lui, Mr. *Cook*, s'en étant défendu, *Fétéfi* s'étoit enfin contenté de lui faire laiſſer ſon chapeau dehors & mettre ſes cheveux flottans ſur les épaules.

Pendant notre ſéjour dans l'île, nous fimes une bonne proviſion de bois à brûler, & pour l'eau, nous en tirames aiſément de l'une des petites îles voiſines de l'endroit de notre débarquement. Le 12 juillet nous remimes à la voile ; mais comme nos bâtimens, beaucoup plus chargés de proviſions, tiroient plus d'eau qu'à notre arrivée, il nous fut impoſſible de reprendre la même route. Cependant Mr. *Cook*, par les pilotes qu'il avoit envoyés à la découverte, avoit eu connoiſſance d'un autre paſſage ſûr entre l'île & les îlots au ſud-oueſt, qui dès l'entrée, ou au débouquement du baſſin, avoit une quarantaine de piés de large & don-

noit ſept braſſes de fond, puis bientôt s'élargiſſoit conſidérablement, de ſorte qu'il peut-être très-utile à d'autres navigateurs. L'ayant donc enfilée, nous abordames heureuſement à l'île de *Mittelbourg*, le 15 juillet.

Nous ne nous y arrêtames que trois jours, c'eſt-à-dire, juſqu'au 17. Nous trouvames les habitans auſſi traitables que ceux de l'île de *l'Amitié*. Le pays n'y eſt pas ſi uni, mais fertile cependant. Le dernier jour que nous y paſſames, le valet de Mr. *Cook* s'avança à une bonne diſtance dans le pays avec des femmes dont il étoit devenu amoureux; mais il fut rencontré avec elles par des hommes qui le dépouillerent de tous ſes habits, de ſorte qu'il fut obligé de revenir à bord nud comme la main 13). Mr. *Cook* ne fit pas grande attention à ſon eſcapade, mais il l'accabla d'injures par rapport à ſon imbécillité, & nous le reçumes de notre coté avec des railleries amères.

Dans toutes ces îles où nous avions trouvé des peuples ſi ſociables, nous remarquames que tous les habitans, hommes & femmes, manquoient du petit

doigt

doigt à la main droite, & nous apprimes qu'on le coupoit aux enfans à l'âge de ſept à huit ans; or comme je n'en ai jamais pu découvrir la raiſon, j'ai cru devoir regarder cela comme une loi religieuſe parmi eux. Une choſe diſtingue encore ceux des habitans qui vont à la guerre; c'eſt qu'ils ſe teignent en jaune les cheveux du coté gauche, laiſſant à ceux du coté droit la couleur naturelle; *Finau* lui-même & l'autre chef de l'île d'*Amſterdam* les portoient de cette façon.

Je ne doute pas qu'il n'y eût auſſi un chef particulier dans l'île de *Mittelbourg*, quoique pendant notre court ſéjour je n'aye pas pu le découvrir; il eſt vrai encore que *Fétéfi* étoit en même tems le chef ſuprême & le grand-prêtre de toutes ces îles; mais les autres chefs participent auſſi à l'autorité, & ſurtout ont le commandement militaire; & c'eſt pourquoi le préſent qu'on avoit fait à *Finau* de deux chevaux, s'étoit trouvé tout à fait bien placé.

Il eſt fort extraordinaire que les idolâtres puniſſent de mort l'adultère 14). Nous en vimes un exemple à *Tongatabou*, au-

trement *Amſterdam*, où un ſauvage coupable de ce crime fut mis à mort par les chefs ou ſupérieurs, qu'ils nomment *Ebris*, avec des maſſues comme celles dont ils ſe ſervent à la guerre. Dans tout notre voyage nous n'avons pas trouvé un homme qui pour les qualités naturelles, telles que l'intelligence, la réſolution, la grandeur d'ame, & la bonté du caractère, pût être mis en paralléle avec *Finau*. Il en donna des preuves dans toutes les occaſions, & il montra ſurtout une adreſſe ſurprenante pour tout ce qui concerne la guerre & tous les exercices du corps. Un jour que notre bâtiment voguoit à pleines voiles, il ſe précipita du bord dans la mer, & après mille tours ſinguliers, à notre grand étonnement, il s'élança ſubitement dans ſa pirogue.

En quittant l'île de *Mittelbourg*. comme la mouſſon d'oueſt, qui regnoit alors, nous favoriſoit, nous fimes voile pour les îles *de la compagnie*. Nous eſſuyames en route un ouragan extraordinaire, le 29 juillet; un de nos mâts ſe briſa ſur les 7 à 8 heures du ſoir; il fit même un bond ſur ſa baſe & la plus

grande partie des voiles furent déchirées ; ce qui nous mit dans le plus grand danger. Nous y remédiames comme nous pumes, & entr'autres en liant avec des cordes le bout du mât rompu, & en entant deſſus un autre petit mât auquel nous ajuſtames une petite voile ; enfin le 12 août nous atteignimes la partie de l'île *O-tahiti* nommée *Beehr*, & nous mouillames dans le baſſin d'*Aitexiha*.

Tous les habitans reconnurent *O-mai*, & le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie ; ſur-tout ils écouterent avec la plus grande admiration ce qu'il leur raconta de l'Angleterre, de ce qu'il y avoit éprouvé, & des préſens qu'on lui avoit faits. Le capitaine *Cook* ne fut pas reçu avec moins d'empreſſement ; jeunes & vieux, tous accoururent au devant de lui en criant, *Ehri no te Tuti maï taï*, ce qui ſignifie *le cher commandant Cook ſoit le bien venu !*

Nous trouvames dans l'île une maiſon conſtruite en bois de chéne par les Eſpagnols deux ans auparavant lorſqu'ils viſiterent cette île pour la premiere fois ; nous le reconnumes à une croix de bois

ſur laquelle étoient gravés le nom du roi d'Eſpagne & celui d'un capitaine Eſpagnol qui avoit été enterré au pié de la croix, de même qu'à un écrit eſpagnol & un habit de cette nation qui s'y trouverent dans un baril. Mr. *Cook* fit arracher la croix, & pour prouver que cette île avoit été découverte par le capitaine *Wallis* avant que les Eſpagnols y abordaſſent, il fit graver de l'autre coté le nom du roi d'Angleterre, avec la date de cette découverte, ſavoir 1767; puis il la fit replanter à la même place.

Le 16 août nous abordames à l'autre partie de l'île *O-tahiti*, nous jettames l'ancre dans la baie de *Matavaï*, & nous dreſſames nos tentes ſur *la pointe de Vénus*, d'où MM. *Cook*, *Green* & *Solander*, avoient obſervé en 1769 le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil.

Le roi de cette moitié d'île, nommé *O-tou*, fit au capitaine *Cook* l'accueil le plus amical; il s'étonna du retour d'*O-mai*, & encore plus des richeſſes qu'il rapportoit d'Angleterre. Celui-ci lui fit préſent de pluſieurs pieces de ferronnerie, & le roi lui donna en retour 16 hommes &

une double pirogue 15). Alors *O-mai* ſe voyant propriétaire d'une pirogue fort bien travaillée à leur maniere, & d'un nombre ſuffiſant de rameurs, ou pagayeurs, & par conſéquent en état d'aller d'une île à l'autre commodément & à ſa volonté, commença à ſe croire un perſonnage important.

Entre pluſieurs préſens que Mr. *Cook* fit au roi *O-tou*, il lui donna une robe de chambre de ſoye & une paire de pantoufles, deux pièces très-aiſées à vétir, & par conſéquent les plus convenables à un *O-tahitien*, qui n'eſt pas accoutumé à une toilette fort compliquée. Mr. *Cook* l'en revétit lui-même, & *O-tou*, après en avoir témoigné une joie extraordinaire, s'écarta de nous à l'improviſte; puis quand il crût être aſſez loin pour n'être plus apperçu, il ſe dépouilla promptement, prit la robe ſous ſon bras, les pantoufles à ſa main, & courut à toutes jambes pour montrer cela à ſa famille. Au reſte Mr. *Cook* pour conſerver & ſerrer tout ce qu'il avoit donné à ce roi ſauvage, lui fit faire un coffre de bois de chêne avec une ſerrure.

Le commodore fit auſſi pluſieurs préſens conſidérables à un jeune *Ehri* nommé *O-titi*, qui dans ſon précédent voyage l'avoit accompagné dans la grande mer du ſud, & à ſa ſœur, jeune perſonne d'une grande beauté; entr'autres choſes, il y eut pour elle une robe traînante de ſoye, & pour *O-titi* une robe de chambre; mais celui-ci ſavoit bien mieux s'en ſervir que le roi *O-tou*. De même, pour le peu de tems qu'il avoit été ſur le vaiſſeau de Mr. *Cook* dans le précédent voyage, il écorchoit tout auſſi bien l'anglois que *O-mai* qui avoit paſſé deux ans en Angleterre. Un voyage en Europe lui feroit faire infiniment plus de progrès qu'à celui-ci, parce qu'à la plus belle ſtature le jeune *O-titi* joint tout ce que la nature ſeule peut donner de raiſon & d'intelligence. Nous avions apporté à terre le tronc du mât qui s'étoit rompu ſur la *Diſcovery*, pour le réparer, & tandis que nous y étions occupés, quelques habitans qui avoient été à la pêche en mer, vinrent nous donner avis qu'ils avoient apperçu deux gros bâtimens Eſpagnols. Les circonſtances de

leur récit nous parurent vraiſemblables, & nous conclumes que c'étoit deux frégates de guerre. En conſéquence ſachant que les Eſpagnols ne veulent pas ſouffrir les Anglois dans la mer du ſud, & craignant d'être attaqués, nous nous tinmes prêts à tout haſard ; le mât n'étant pas encore achevé, nous diſpoſames les manœuvres de la *Diſcovery* de maniere à la pouvoir tourner & virer de bord ſelon le beſoin, au défaut de voiles : mais nous ne vimes point de vaiſſeau Eſpagnol & nous eumes lieu de douter que l'avis que nous avions reçu fût fondé.

Le 18 août nous donnames au roi *O-tou* le ſpectacle d'un feu d'artifice, & le 20 les habitans nous donnerent celui d'un combat naval. *O-tou* commandoit un parti & *O-mai* l'autre ; celui s'étoit couvert de l'armure complète en acier poli, qu'il avoit apportée d'Angleterre, & tenoit ſon grand ſabre à la main. Le combat commença par les deux canots où ſe trouvoient les commandans, & les autres s'attaquerent enſuite réciproquement ; il conſiſtoit à lancer les uns contre les autres des eſpèces de javelots de bois,

que pour cette fois-ci ils ne lançoient que dans l'eau. Dans les occaſions ſérieuſes ils ſe jettent auſſi des pierres. Ils accompagnoient cela de mille geſtes & grimaces terribles, mais riſibles pour nous, & ce fut une vraie pantomime plutôt qu'un combat. *O-mai* fit lancer tout de bon contre lui les javelots, mais comme il étoit tout couvert de fer, ils ne lui faiſoient aucun mal, & les combattans en étoient fort étonnés. Mr. *Cook* s'étoit mis dans la pirogue du roi *O-tou*, & comme elle fut culbutée dans la mêlée, les inſulaires eurent l'attention de prendre auſſi-tôt le commodore & de le porter à terre. Après la petite guerre, *O-mai* tout armé de pied en cap ſe montra au peuple ſur ſon cheval, & l'on fut encore plus ſaiſi d'admiration.

Les Eſpagnols, lors de leur premiere viſite dans cette île, y avoient laiſſé un taureau & une geniſſe; mais celle-ci étoit morte bientôt après, & Mr. *Cook* leur en donna une autre pour en avoir de la race.

Le 30 août nous abordames à l'une des îles *Tahitiennes*, appellée *Morea*,

qui n'avoit été reconnue ni par le capitaine *Cook* ni par M. *Wallis*, ni par qui que ce ſoit que nous fuſſions, & nous y mouillames dans un baſſin très-beau & très-commode. Nous y trouvames une telle abondance de bois à brûler, que nous n'en avions pas encore vu autant dans tout le reſte des îles *Tahitiennes*; auſſi en fimes-nous bonne proviſion. Enſuite ayant vu des endroits couverts d'une herbe belle & grande, nous y mimes paître tout notre bétail; mais bientôt après les habitans nous enlevèrent une chevre. M. *Cook* alla auſſi-tôt à terre, & demanda où étoit le roi; ils répondirent qu'ils n'en ſavoient rien. Il demanda enſuite où étoit la chevre volée: ils firent la même réponſe, ſe moquerent de lui, & s'enfuirent dans le bois. On peut juger d'après le caractère du commodore combien il fut irrité de ce procédé; il envoya les ſoldats par tout le pays avec ordre de brûler les cabanes, & ſur la côte il employa les matelots à une pareille exécution, comme auſſi à détruire toutes les pirogues que l'on pourroit trouver; il y en avoit de très-gran-

des, & en général elles étoient toutes faites avec le plus grand ſoin, ornées & travaillées à leur maniere avec une ſorte de magnificence, & il faudra certainement plus d'un ſiècle à ces pauvres ſauvages pour réparer tout le dégât que nous leur fimes. Dans le fond, je ne puis m'empêcher de déſapprouver en quelque maniere le procédé violent de M. *Cook;* mais une choſe qui nous étonna, c'eſt que *O-mai* lui-même, accompagné de de ſes pagaïeurs qu'il avoit amenés, fit la plus grande partie du mal, & y montra beaucoup plus d'ardeur que nous autres Européens. Le ſecond jour de ce dégât, étant revenus à bord, les habitans reporterent tout de ſuite la chèvre au reſte du bétail que nous avions encore laiſſé ſur le pâturage.

Le 12 octobre nous abordames à l'île *Tahitienne* nommée *Huaheine*, qui étoit la patrie d'*O-mai*. Il l'apperçut le premier, nous ayant devancés avec ſa pirogue, & pour ſignal il arbora le pavillon Anglois que lui avoit donné Mr. *Cook*, & tira un coup de fuſil auquel nous répondimes de nos vaiſſeaux. A notre débarquement,

les habitans qui avoient appris par d'autres le retour de leur compatriote *O-mai*, s'étoient aſſemblés ſur le rivage, & le reçurent avec beaucoup de joie & d'amitié; mais il ne parut point qu'il fût beaucoup admiré ni envié, d'avoir vu des pays lointains & d'en avoir rapporté bien des choſes: du moins ne s'en apperçut-on point pendant le ſéjour de Mr. *Cook* dans l'île. Le roi lui fit don en arrivant de toute la partie de l'île aux environs de l'endroit où nous avions mouillé, ce qui pouvoit faire une bonne lieue de terrain, où les arbres fruitiers étoient en abondance 16). *O-mai* en reconnoiſſance fit préſent au roi de pluſieurs ſcies, haches, & autres choſes ſemblables. Mr. *Cook* fit bâtir à *O-mai* une maiſon en bois, pour laquelle nous employames beaucoup de celui provenu des débris des pirogues que nous avions détruites à *Morea*; on lui fit auſſi un jardin auprès, où l'on ſema des graines d'Europe. Pendant notre ſéjour, le capitaine *Cook* & MM. *King*, lieutenant, & *Bayley*, aſtronome, ayant voulu faire des obſervations aſtronomiques, le quadrant de Mr. *King* ſe trouva

dérobé de deſſus le gazon où il l'avoit mis à ſes piés. Il y avoit alors avec eux quelques-uns des principaux de l'île, ou *Ehris*, & on ſoupçonna que le voleur étoit l'un d'entr'eux. Sur le champ *O-mai* ſe leva avec quelques-uns de ſes gens, & juſtifia notre ſoupçon en découvrant heureuſement le quadrant & le voleur. Mr. *Cook* fit garder à bord l'*Ehri* trop curieux, & le lendemain le fit fouetter ſur le dos juſqu'à lui déchirer la peau. Il ne ceſſa de murmurer par pure malice 17), ſans vouloir demander grace & ſans pouſſer un ſeul cri. Enfin le commodore le fit détacher, mais en continuant de le frapper juſqu'à ce qu'il ſautât hors du bord; c'eſt ce qu'il fit en effet, toujours en murmurant, & la même nuit il alla dévaſter le jardin que nous avions fait à *O-mai*, & arracher tous les plants de vigne que nous avions apportés du cap de *Bonne - Eſpérance.* Celui - ci ſe mit à ſa pourſuite avec ſon monde, le ramena ſur notre bord, & Mr. *Cook* voyant que le fouet ne l'avoient point corrigé, lui fit couper les deux oreilles par un matelot, puis on le chaſſa hors du

vaiſſeau. Il gagna bientôt la terre, & pour cette fois il ſe tint enfin tranquille. Du reſte on replanta la vigne & on rétablit le jardin d'-*O-mai*.

Mr. *Cook* lui laiſſa en outre un étalon & une jument, quatre bêtes à laine, une paire de canards & une paire de paons, & y ajouta pour domeſtiques les deux jeunes ſauvages que nous avions amenés de la *Nouvelle-Zéelande*. Enfin dans un magazin qu'on lui avoit pratiqué au bas de la maiſon, il lui fit mettre une bonne proviſion de poudre à tirer & de plomb, après lui avoir appris les précautions néceſſaires pour conſerver la poudre & en écarter le feu. Mais *O-mai* témoigna n'être pas content de la maiſon que nous lui avions conſtruite, diſant que ſa majeſté le roi d'Angleterre lui en avoit promis une où il pourroit monter dans les appartemens d'en-haut, tandis que celle-ci n'avoit que le rez de chauſſée & reſſembloit aux étables-à-cochons d'Angleterre. Là deſſus M. *Cook* ſe mit à rire, & lui répondit qu'elle étoit bonne pour lui : ce qui n'empêcha pas que lors de notre départ, le 2 novembre, *O-mai*

ne ſe mît à pleurer amèrement en nous diſant adieu, en déclarant qu'il ſe mettroit ſur le premier vaiſſeau Anglois qu'il verroit, pour repaſſer en Angleterre.

Le 3 nous mouillames devant l'ile *Uliétéa*, dont le roi *O-rea*, ancien ami de Mr. *Cook*, vint ſur le champ à bord, en nous apportant dans ſa pirogue des fruits & des cochons pour préſent. Auſſi dans cette île, comme dans les autres îles *Tahitiennes*, nous mimes beaucoup de cochonaille en ſalaiſon ; nous y fimes encore proviſion d'eau douce & de fruits de toute eſpèce. Comme nous étions ſur le point de remettre à la voile, deux de nos gens diſparurent, ſavoir le contre-maître, Mr. *Moith*, & un aide-canonnier nommé *Thomas Shaw*. Les femmes leur avoient fait tourner la tête, & ils avoient le projet de devenir rois de quelque île. Mr. *Cook* pour les ravoir invita le roi *O-rea*, avec ſon fils, ſa fille *Poya-dua*, & ſon gendre, à venir le voir à bord ; ils y vinrent ſans défiance : mais dès qu'ils y furent, Mr. *Cook* fit mettre aux arrêts les trois derniers, comme otages, & pour le roi qui étoit

demeuré libre, il lui déclara qu'il ne pouvoit leur rendre la liberté juſqu'à ce que nos deux hommes fuſſent revenus. *O-rea* donna ordre ſur le champ pour faire des recherches, & quoiqu'il ne fût pas aiſé de découvrir leur retraite, parce qu'ils avoient tenu la choſe très-ſecrete, ne s'étant confiés qu'à un ſeul des habitans, cependant les autres qui s'étoient mis en quête avec des pirogues les déterrerent tous les deux dans une île inhabitée, les ſurprirent de nuit dans le ſommeil, & les ramenerent à bord piés & poings liés le cinquieme jour. Cette petite île étoit éloignée de nous de plus de huit milles d'Allemagne, & ſi Mr. *Cook* ne s'y fût pas pris de cette façon, jamais nous n'aurions revu ces deux hommes 18).

Mais il eſt impoſſible de décrire la triſteſſe & le deuil général qui regna dans l'île pendant la détention de la famille royale ſur nos vaiſſeaux; rien de plus touchant ſur-tout que celle des femmes; elles venoient chaque jour en foule & à la nage, pleuroient & ſe lamentoient amérement, & ſe déchiquetoient méme le

corps avec des dents de *goulu-de-mer*; tellement que la mer en étoit quelquefois toute rouge de ſang autour du vaiſſeau. Auſſi la joie du peuple, lorſqu'il revit ſes chefs en liberté, fut elle ſans meſure 19). Les deux premiers jours de ſa détention, la famille royale fut preſque inconſolable; mais lorſqu'on leur eut bien aſſuré que l'on n'avoit point deſſein, comme ils le craignoient, de les forcer à nous ſuivre, & qu'ils ſeroient libres du moment que l'on nous remettroit nos deux hommes, lorſqu'enfin on chercha à les amuſer & à leur procurer des agrémens, dès lors tout chagrin diſparut. Ils s'accommoderent très-bien des proviſions que le peuple leur apportoit en très-grande quantité & de ſon propre mouvement. Une nuit que j'étois chargé à mon tour de la garde du gendre du roi, il me demanda la permiſſion de remplir le devoir conjugal, & l'ayant obtenue, il s'en acquitta ſans façon devant moi. Enfin quand M. *Cook* leur rendit la liberté, il leur fit pluſieurs préſens conſidérables, & pour lors ils perdirent juſqu'au ſouvenir méme de leur diſgrace. Quant aux deux coupables,

l'un,

l'un, c'eſt-à-dire, le contremaître, fut caſſé de ſon emploi pendant quelque tems & condamné à ſervir comme ſimple matelot, l'autre reçut vingt coups de fouet ſur les épaules nues.

Le 7 décembre nous remimes en mer, & dès le lendemain nous étions devant l'île de *Bolebola*. Nous n'allames à terre qu'avec trois canots, & Mr. *Cook* acquit des naturels, par échange contre ſix haches, une ancre qui peſoit ſix quintaux, perdue jadis par les Eſpagnols, & que ces ſauvages avoient trouvé le moyen de tirer de deſſous ſept à huit braſſes d'eau, à notre grand étonnement 20). Les habitans de cette île ſe peignent ou tatouent le corps plus que les autres *Tahitiens*; ils ſont auſſi très-belliqueux & ſe font beaucoup redouter de leurs voiſins. Ce fut la derniere des îles *Tahitiennes* que nous viſitames; nous nous en éloignames le même jour, gouvernant au nord pour nous appliquer à notre but principal, qui étoit la recherche de quelque paſſage entre l'Aſie & l'Amérique.

Le 21 décembre, étant ſous la ligne environ ſous le ſecond degré de latitude

nord, & le 210e. de longitude, nous découvrimes une île inhabitée de médiocre grandeur. Pour déterminer cette longitude, & celle des deux îles voiſines, je me ſers ici, attendu que je ne m'en ſouviens plus avec préciſion, de celle d'*O-tahiti*, qui eſt, comme l'on ſait, au 17 d. 29′ de latitude ſud & au 208 de longitude, à compter du méridien de *Greenwich*, & d'où nous fimes route vers la côte orientale d'Amérique ſous le 44e. degré.

Nous allames à terre avec trois canots pour faire de l'eau; l'île eſt baſſe, couverte d'un ſable blanc, & tout-à-fait dénuée d'arbres, ſi on en excepte quelques buiſſons; mais on y trouve une très-grande quantité d'oiſeaux de toute eſpèce & de toute beauté, & qui ne ſont point du tout ſauvages, outre beaucoup de tortues & de poiſſons. Les canots ſe ſéparerent pour aller à la découverte, mais on ne trouva point d'eau douce. Celui ſur lequel je me trouvois moi huitiême matelot avec deux officiers, trouva une ouverture qui conduiſoit dans l'intérieur du pays. Nous remontames juſqu'à la

distance de douze milles d'Angleterre, nous mimes pied-à-terre, & à l'entrée de la nuit, lorsque les tortues sortent de l'eau, nous eumes occasion d'en prendre une grande quantité, dont la plupart pesoient jusqu'à deux quintaux. Nous les rassemblames dans le méme endroit, & les laissames renversées sur le dos pour qu'elles ne pussent pas nous échapper, & le lendemain matin nous en portames une cargaison à nos vaisseaux. On nous donna de l'eau & des vivres, & on nous renvoya pour en prendre encore la nuit suivante le plus que nous pourrions. D'ailleurs comme nous avions trouvé tous les canots déjà partis pour la pêche, nous reçumes ordre de prendre avec nous ceux que nous rencontrerions, & de les charger des autres tortues que nous avions laissées déjà prises, pour les apporter à bord. Nous trouvames en chemin deux de ces canots, qui avoient déjà consumé tous leurs vivres. Nous les primes donc avec nous; ils partagerent nos provisions, & nous mirent presque sans eau, ce qui étoit le principal & nous mit dans la nécessité de retourner à bord avec eux,

ſans attendre la nuit pour prendre des tortues. Ils partirent les premiers avec une cargaiſon de tortues, & comme nous n'avions pas encore toute embarquée la nôtre, nous nous diſpoſions à les ſuivre peu après. Mais il arriva que deux de nos gens, l'un nommé *Barthelemi Lohmann de Caſſel*, & un Anglois appellé *Stritcher*, qui devoient apporter à bord les dernieres tortues, attendu que nous avions été obligés de les traîner toutes juſqu'à une lieue dans les terres, manquerent le chemin au retour, & au lieu de venir de notre coté s'enfoncèrent dans le pays de plus en plus. Malgré la chaleur extraordinaire du climat, où à peine peut-on reſter un quart d'heure ſans boire, nous les attendimes long-tems en vain, & cependant nous ne voulions point partir ſans eux. Brûlés, tourmentés d'une ſoif inſupportable, nous imaginames de creuſer en terre pour chercher de l'eau; nous en trouvames effectivement à la profondeur de cinq ou ſix piés, mais elle étoit plus ſalée encore que celle de la mer & il n'y avoit pas moyen d'en avaler une goute. A la fin nous primes

des oiſeaux, & après leur avoir coupé le cou nous leur ſucions le ſang tout chaud; cela ne nous ſoulagea que pour un inſtant & bientôt le mal fut pire que devant. Quelques-uns s'aviſerent de boire de l'eau de mer, mais cela réuſſit encore plus mal, puiſqu'ils ſe trouverent malades un moment après. La nuit devint noire, nous fimes des feux en différens endroits, nous tirames des coups de fuſil, mais rien ne ſervit, nous n'eumes aucune nouvelle de nos deux camarades. De ſoif & d'abattement à peine avions nous la force de remonter dans le canot; nous nous étendimes ſur le ſable. Comme la nuit avoit un peu tempéré la chaleur, nos deux officiers ſe levèrent, & voulurent aller voir s'ils n'y auroit pas quelque autre de nos canots ſur le rivage, de qui nous puſſions avoir de l'eau. Nous reſtames cinq couchés par terre. Au point du jour nous délibérames ſur le parti que nous prendrions; nous primes celui de retourner à bord plutôt que de périr ſur la place, & chacun ſe traîna juſque dans le canot. Lorſ-

que nous fumes environ à moitié chemin, nous aperçumes de loin deux hommes qui avoient attaché leurs mouchoirs au bout d'une perche, & qui les faiſoient voltiger. Nous allames ſur eux & en approchant nous vimes que c'étoient nos deux officiers: à peine avoient ils la force de prononcer une parole; nous les mimes dans le canot, & nous pourſuivimes notre route.

Enfin nous apperçumes un autre canot à terre; nous approchames, c'étoient de nos gens qui venoient tout fraîchement des vaiſſeaux; ils nous donnerent du pain & du brandevin mêlé avec de l'eau, ce qui nous rendit la vie. Arrivés au mouillage nous apprimes à Mr. *Cook* la perte de nos deux camarades; à l'inſtant il fit partir tous les canots des deux bords avec du monde & des vivres, pour viſiter l'île. Dès le ſoir du même jour on en retrouva un, mais qui ne put donner aucune nouvelle de l'autre; le lendemain celui-ci ſe retrouva auſſi. Le premier nous dit qu'il s'étoit ſoutenu en ſuçant le ſang des tortues & de quelques oiſeaux qu'il avoit pris; l'autre avoit bu

ſon urine, auſſi quand on le trouva étoit il plus mort que vif.

Nous donnames à cette île le nom de l'*île de ſable*, & nous en partimes le 2 janvier 1778, avec une ſi grande abondance de tortues que quatre ou cinq ſemaines durant, y compris le tems de notre ſéjour, nous ne mangeames rien autre choſe, & pour les tenir en vie pendant tout ce tems-là, nous les arroſions tous les jours, en leur lavant les yeux. Peu après notre départ, notre eau ſe trouva ſi diminuée que nous commençames à diſtiller de l'eau de mer; ſur notre bâtiment, qui étoit le plus petit, on en faiſoit tous les jours vingt-quatre pots, & malgré la chaleur du climat on n'en donnoit à chaque homme qu'un demi pot par jour. Heureuſement le 20 janvier environ le 22e. degré de latitude nord & 225 de longitude, nous découvrimes une île élevée, où nous eſpérames de trouver de l'eau. Nombre d'habitans en ſortirent dans des pirogues, & vinrent à nous; c'étoient les plus beaux hommes que nous euſſions encore vus dans les nations ſauvages. Nous chercha-

mes à les attirer à nous en les invitant par des fignes amicaux & leur montrant divers préfens. Ils firent d'abord des difficultés, & à l'étonnement extraordinaire qu'ils témoignoient en voyant nos vaiſſeaux, nous jugeames qu'ils n'en avoient point encore vu. L'un d'eux ſe haſarda enfin d'approcher, & lorſque nous lui eumes jetté une pièce d'étoffe rouge, pluſieurs autres le ſuivirent, qui reçurent auſſi des cadeaux. Nous leur fimes remarquer des cochons vivans, de ceux que nous avions apportés de *Tahiti*; auſſitôt ils ſe mirent à crier : *booa !* A cette exclamation & au reſte de leur langage, nous comprimes qu'il n'étoit pas fort différent de celui que l'on parle à *Tahiti*. De leur coté ils nous firent entendre qu'ils en avoient auſſi à terre, & ils comprirent tout de ſuite que s'ils nous en apportoient, nous les recevrions avec plaiſir. Là-deſſus quelques-uns ſe détacherent pour en aller chercher, qu'ils nous donnerent ſans exiger rien en retour. Inſenſiblement ils ſe familiariſerent avec nous, ils monterent dans nos vaiſſeaux, où nous apprimes que l'île ſe

nommoit *Nibau*, & que non loin de là nous pouvions faire de l'eau. Mr. *Cook* fit mettre en mer trois canots pour en aller chercher, & dans cet intervalle un de ces fauvages prit fur la *Réfolution* le couteau de la cuifine où on les avoit laiffés entrer, puis il s'élança dans la mer & fe háta de gagner la terre avec fa pirogue. Nous le pourfuivimes avec nos canots que l'on venoit de mettre à l'eau, mais il fe jetta dans un fort impénétrable où nous ne pumes le fuivre ; nous tirames quelques coups après lui, qui heureufement n'attraperent rien ; d'ailleurs tous les autres s'empreffoient de mettre en fureté le voleur avec fon butin, de forte que nous ne pumes avoir ni l'un ni l'autre. Mr. *Williamfon*, lieutenant & Irlandois, eut ordre de conduire les trois canots à la recherche de l'eau douce ; nous partimes, & ayant trouvé un endroit commode pour débarquer, nous approchames ; alors une cinquantaine de fauvages, dont un grand nombre étoient accourus au rivage, fauterent dans l'eau, enlevèrent le canot du lieutenant avec les gens qui étoient dedans,

& vouloient le porter à terre ſur leurs épaules. Nos gens ne ſachant d'abord s'ils devoient prendre cela bien ou mal, frapperent rudement avec leurs rames ſur les mains de ces inſulaires pour leur faire lâcher priſe, & comme cela ne les empéchoit pas de pourſuivre leur politeſſe équivoque, juſque là méme qu'un ſauvage voulut arracher un fuſil des mains de Mr. *Williamſon*, ce lieutenant tira ſur lui & le tua ſur la place. A l'inſtant les autres lâcherent le canot, & emporterent le cadavre dans le bois en pouſſant de grands cris.

Nos trois canots retournerent, & nous rendimes compte de l'aventure à Mr. *Cook*; il en fit des reproches très-vifs au lieutenant, & le lendemain il alla lui-même avec les canots ſur le lieu de la ſcène. Il s'y trouva une aſſemblée beaucoup plus nombreuſe que la veille. Mr. *Cook* défendit abſolument que perſonne mît pied à terre, & ayant donné ſon fuſil à un matelot, il ſortit ſeul, avec un couteau de chaſſe pour toute arme. Dès qu'il parut à terre, tout ce peuple ſe proſterna devant lui ſur le vi-

ſage. Le commodore en regardant autour de lui ſe mit à rire de tout ſon cœur, & ayant relevé quelques-uns des plus âgés & des principaux, autant qu'on pouvoit le diſtinguer à leurs vétemens, il les embraſſa & leur fit des préſens. Tous les autres demeurent proſternés, à l'exception de quatre qui allerent chercher leur roi & l'amenerent, ayant chacun à la main une poignée de cannes à ſucre qu'ils élevoient ſur ſa tête en guiſe de paraſol. Le roi s'approcha & s'inclina profondément devant Mr. *Cook* 21), qui lui mit au cou un collier de raſſade, & lui donna un miroir: enſuite s'étant éloigné pour chercher de l'eau douce, ce ne fut qu'alors que le reſte du peuple ſe releva. Bientôt ils nous apporterent tant de fruits & de porcs que nos trois canots en étoient tout pleins. Dès que Mr. *Cook* fut rentré, nous retournames à nos vaiſſeaux pour les amener vis-à-vis d'un endroit où il avoit découvert un petit ruiſſeau, & nous nous mimes en devoir d'en remplir nos pièces. Une partie de l'équipage deſcendit encore à terre, & avec des cloux, des miroirs, des couteaux & de la ver-

roterie, ſe procura encore quantité de comeſtibles, conſiſtant principalement en cochons, racines d'*yam*, noix de coco, & plantains, choſes qui ſont dans l'île en abondance.

Les femmes y ſont belles & très-complaiſantes, au point qu'à ces deux égards elles ſurpaſſent toutes celles des autres îles de la mer du ſud; mais Mr. *Cook* pour cette fois avoit défendu ſous des peines très-ſévères d'avoir aucun commerces avec ces belles, & néanmoins il fit viſiter tous les hommes de l'équipage pour ne laiſſer aller à terre que ceux dont la ſanté ſeroit bien aſſurée.

Mr. *Cook* ſoupçonnoit dès lors qu'il devoit y avoir d'autres îles aux environs; mais comme la ſaiſon nous preſſoit pour gagner le nord & travailler à notre grand objet, nous ne voulumes point nous arrêter à parcourir ces mers, & nous remimes cela à notre retour. Cependant nous allames encore voir une petite île qui eſt à quelques trois lieues un peu à l'oueſt de *Nihau*, parce que les habitans de celle-ci nous donnerent à entendre que nous y trouverions une grande quantité

de racines d'*yam* ; & en effet nous en acquimes beaucoup des habitans qui s'y trouverent, & la plupart pefoient 15 & 20 livres, tellement que nous n'en avions encore vu de pareilles nulle part. Auſſi Mr. *Cook* nomma-t-il ces îles, *îles de Yam*, & il fit préſent de deux chèvres au roi.

Le 2 février nous pourſuivimes notre route vers les côtes ſud-oueſt de l'Amérique, & ſans nous arrêter nous ſongeames à remplir notre deſtination. Le 7 mars par les 44 degrés de latitude nord nous vimes une côte, mais il s'éleva une violente bourraſque qui nous en écarta, & dura ſi long-tems que nous ne pumes revoir cette terre que le 28. Le lendemain, étant à-peu-près par les 48 degré de latitude nord, nous entrames dans un port très-beau & très-commode, que Mr. *Cook* nomma *Baye de St. George*. De-là juſqu'au 72e. degré nous ſuivimes les côtes de cette partie de l'Amérique, qui ne ſont point exactes, à beaucoup près, ſur les cartes de *Focant*; elles courent tantôt à l'eſt, tantôt à l'oueſt, & tantôt en rebrouſſant, & enfin ſous le

56 degré nous avons trouvé à l'eſt un cap conſidérable.

Dans cette courſe nous jettames l'ancre en differens endroits, & juſqu'au 65e. degré nous trouvames toujours des habitans ſur les côtes. Ils reſſembloient aux *O-tahitiens* pour la couleur du corps & du viſage, mais non par la grandeur, & d'ailleurs les traits multipliés & croiſés de noir, de rouge & de jaune, dont ils ſe couvrent le viſage, leur donnent un aſpect terrible. Leur jargon n'a rien de commun avec celui des inſulaires; leurs vétemens, qui couvrent tout le corps, ſont faits de peaux de chiens de mer, de martres zibelines, & de caſtors; quelques-uns ſont auſſi faits de bandes ou rubans d'écorce d'arbres entrelacées, & ſur la tête ils ont de grands bonnets pointus auſſi faits d'écorce.

Ils ſont fort empreſſés d'échanger leurs marchandiſes, qui conſiſtent principalement en pelleteries des eſpeces que j'ai nommées, & ſouvent ils ſe battoient entr'eux pour avoir l'avantage de commercer avec nous; l'iſſue de ces querelles étoit que les vainqueurs s'emparoient des

marchandiſes des vaincus, & même du prix des échanges qu'ils avoient faites auparavant. En faiſant leurs marchés ils ſe ſervoient très-fréquemment de ces termes : *makouk*, *tſchiboks*, & *tchikimli*; *makouk* veut dire *acheter*, *tſchiboks bon*, & par *tchikimli* ils vouloient faire entendre qu'ils demandoient en échange un grand clou. On profita de l'occaſion; chaque matelot ſe remplit une caiſſe de peaux de caſtors & d'autres belles pelleteries; on en fit de bonnes camiſoles fort utiles pour le climat où nous allions, & il n'y eut perſonne qui n'en vendît après notre retour en Angleterre pour quelques centaines de livres ſterling.

Leurs habitations ne ſont que de miſérables huttes de bois, entiérement fermées, & couvertes d'herbes pour garantir l'intérieur de la pluie. Ils ſe nourriſſent de poiſſon & de gibier, qu'ils ont en grande abondance. Nous trouvames auſſi chez eux de la chair humaine boucanée; nous les en vimes même manger avec appétit, & ils nous en offrirent. Nous en achetames quelques morceaux pour apporter en Angleterre. Ils ont pour

armes des arcs qui ſont très-forts & très-bien couverts de boyaux de baleine deſſéchés en maniere de cordes-à-boyaux. Leurs fléches ſont faites de jolis os, & ils y mettent pour pointe un morceau d'agate ou d'autre pierre dure, très-aigu & très-ſolidement ſerti. Ces fleches ſont d'un très-bon uſage, ils ſont extrêmement adroits à s'en ſervir, & en général ce peuple eſt très-belliqueux; auſſi, comme nous en pumes juger, ſont ils perpétuellement en guerre les uns avec les autres, & tout ce que l'on tue eſt deſtiné à être mangé.

Les peuplades voiſines des poſſeſſions Eſpagnoles, qui ne s'étendent pas au delà du 42 degré de latitude, ont des fléches armées de fer & de cuivre, métaux qu'ils tirent probablement des Eſpagnols. Leurs pirogues ſont auſſi conſtruites à l'Européenne, aſſez joliment, & la plupart aſſez groſſes. Mais à meſure que nous avançames le long de la côte & quand nous eumes atteint le 58e. ou 59e. degré, nous trouvames des canots d'une conſtruction toute différente. Ils ſont entiérement faits de peaux tendues ſur une

eſpece

eſpece de carcaſſe de bâtons minces, & il n'y a qu'une petite ouverture dans le haut, telle qu'il la faut pour qu'un homme y entre, & bordée d'une pièce de veſſie de baleine bien couſue & aſſujettie; le ſauvage s'y fourre couvert d'une eſpece de camiſole auſſi de veſſie de baleine paſſablement taillée, & s'attache ferme autour du corps la bordure de ſon canot; alors il peut-être impunément renverſé & ſubmergé, tant qu'il tient ſa rame il ne riſque rien, & peut toujours ſe remettre & ſe tirer d'affaire.

A cette latitude les habitans ſont ſinguliérement diſtingués des autres Américains, en ce qu'ils ſe fendent en travers la lèvre inférieure, ce qui leur fait comme une ſeconde bouche, & ils la garniſſent même de dents tirées des cadavres, qu'ils ſavent y ajuſter ſolidement. Ce fut pour nous un aſpect fort extraordinaire que ces barbares à deux bouches, & ſurtout de leur voir tirer la langue alternativement par l'une & par l'autre; & ce qui les rendoit encore plus horribles, c'eſt une lame d'os de cinq à ſix pouces de long,

qu'ils portent ſous le nez paſſée à travers le cartilage ou la paroi.

Quant à la religion, aux mœurs & aux autres uſages de toute cette partie de l'Amérique, je ne pus m'en procurer aucune connoiſſance, attendu le peu de ſéjour que nous faiſions en chaque canton; mais en général les ſauvages qui l'habitent ſont les plus groſſiers & les plus inſociables de tout le nouveau monde; leur jargon même a l'accent le plus barbare, & ils ne parlent qu'avec des cris extraordinaires. Un jour nous vîmes venir à nous une cinquantaine de pirogues diviſées en deux bandes, qui nous approcherent, environnerent le vaiſſeau, & tournerent trois fois tout autour. Craignant que ce ne fût le prélude d'une attaque, nous chargeames nos canons; mais tout à coup ils entonnerent un très-beau chant, en marquant la meſure avec leurs pagayes; & avec une exactitude qui jointe à la beauté, à l'agrément même du chant, nonobſtant la rudeſſe de leurs voix, nous jetta dans un étonnement ſingulier 22). Dans chaque diviſion on voyoit l'un d'eux vétu en eſpece d'ar-

lequin de pieces de différentes couleurs, qu'ils changeoient fouvent, de même que certains maſques qu'ils avoient devant le viſage ; & ils joignoient à cela mille fingeries.

Tous les Américains ſont très-entendus à la pêche, juſque là même qu'ils réuſſiſſent à celle de la baleine. Ils ont des harpons faits d'oſſemens armés comme leurs fléches de pierres tranchantes, avec une eſpèce de crochet qui le retient dans le corps de l'animal quand on l'y a fait entrer. Ils le pourſuivent ſans relâche & lui lancent toujours des harpons juſqu'à ce qu'il perde tout ſon ſang. Le pays produit auſſi pluſieurs eſpèces d'arbres fruitiers qui ſont très-beaux & prodigieuſement gros ; ils abondent le long de la côte. Nous y apperçumes encore nombre de Volcans. Il ſe préſentoit ſouvent à nous des ports & des détroits ; entr'autres nous découvrimes environ ſous le 59e. degré une grande embouchure qui conduiſoit dans les terres. Nous y entrames & il ſe préſenta auſſitôt deux routes, l'une au ſud-oueſt & l'autre à l'eſt : nous ſuivimes la premiere,

mais au bout de deux jours en ayant trouvé la fin nous revinmes ſur nos pas, pour ſonder l'autre ſituée à-peu-près au 260e. degré de longitude; nous pénétrames juſqu'à 200 lieues d'Allemagne dans l'intérieur du pays du coté de l'eſt, & nous comptions déjà avoir trouvé le paſſage qui ſepare l'Aſie de l'Amérique & gagné nos 20000 livres ſterling. Nous n'étions plus qu'à une ſoixantaine de lieues de la baye de *Hudſon*, lorſque nous nous trouvames à l'embouchure d'un fleuve ſi conſidérable que je n'en connois point dans toute l'Europe qui puiſſe entrer en comparaiſon, & qui ſe diviſoit en pluſieurs grands bras. Mr. *Cook* voyant que l'eau en étoit douce & fraîche, conclut qu'il ne pouvoit y avoir là de paſſage, & ſe détermina à rebrouſſer chemin, ce que nous fimes. Cependant on lui fit la propoſition de laiſſer les vaiſſeaux à l'ancre & d'envoyer les canots à la découverte. Mr. *Gore*, lieutenant, le preſſa de faire mettre à l'eau la chaloupe que nous avions en fagot, & de lui donner vingt hommes avec des vivres pour trois mois, ſe flattant de

trouver le paſſage avec cela & d'être en Angletrre au bout de ce terme. M. *Cook* ne goûta point ces propoſitions, ſans doute parce qu'il n'aimoit point à diminuer ſes équipages, ou plutôt encore parce que ſon plan étoit de s'avancer avant la fin de l'année, & même s'il pouvoit avant celle de l'été, vers le pole arctique pour faire la même recherche de ce coté-là. Enfin il falloit qu'il eût encore quelque raiſon puiſſante, attendu que la ſaiſon favorable étoit paſſée & qu'il ne pouvoit plus eſpérer de s'approcher du pôle cette même année. J'ai eu lieu de juger auſſi qu'il s'étoit bien promis de faire quelque recherche l'été d'après ſur le fleuve dont j'ai parlé, mais une mort imprévue anéantit ce projet.

Nous obſervames au retour que la côte juſqu'au 56 degré de latitude couroit au ſud-oueſt en faiſant des zig-zag. Enſuite nous rangeames encore celle qui court au nord depuis cette latitude, & quand nous eumes atteint le 60e. degré environ, nous trouvames le 12 juin une autre large embouchure au ſud. Nous y entrames auſſi, & après nous être avan-

cés pendant deux jours, il ſe préſenta de même un fleuve. Mr. *Cook*, ſans ſe mettre en peine de pénétrer juſqu'au fond de la baye, vira de bord ſur le champ, en diſant qu'il n'y avoit point là de paſſage, mais que cette embouchure appartenoit au même fleuve que nous avions découvert ſous le 59e. degré, d'où il falloit conclure qu'il formoit une île dont le cap ſuſmentionné faiſoit partie.

Dès que nous eumes debouqué l'anſe Mr. *Cook* changea ſa courſe, & porta le cap vers les côtes d'Aſie. Le 29 juin nous nous trouvames près d'une île, d'où ſortirent deux hommes dans une pirogue, habillés de peaux de chiens de mer, & qui forçant de rames s'approcherent de la *Diſcovery*. Nous leur jettames une corde, ils la ſaiſirent, nous ſaluerent ou nous firent ſigne trois fois avec leurs bonnets, & comme nous n'entendions point le langage les uns des autres, ils nous firent entendre de lever l'ancre & de les ſuivre à terre. Mais comme nous n'en voulumes rien faire, ils nous donnerent une petite boète quarrée & s'en retournerent. A l'ouverture il s'y trouva un

petit morceau de papier où étoient cinq lignes écrites en lettres grecques, que nous ne pumes pas lire, mais au bas desquelles nous reconnumes les chiffres 1776 & 1778, ce qui nous fit conjecturer que des Russes pouvoient bien avoir fait naufrage sur cette côte. Le commodore se trouvant un peu en avant, Mr. *Clerke* lui fit un signal & se rendit à son bord; mais Mr. *Cook* ne voulut point que l'on s'arrêtat ni que l'on allât voir ce que tout cela signifioit. Nous crumes cependant qu'il n'avoit point lû non plus le billet grec, & on trouva fort mauvais qu'il ne voulût point en apprendre davantage.

Le 24 juin nous eumes une nuit extraordinairement noire & nébuleuse, pendant laquelle nous gouvernions au hasard, & nous arrivames sans le savoir sur l'île *Unalaska*. Cependant les gens de la *Résolution* apperçurent tout à coup un gros rocher à quelque distance, ce qui fit soupçonner qu'il y avoit des brisans & des récifs à l'entour de nous. Mr. *Gore*, lieutenant, qui étoit de quart pour lors, fit jetter la sonde sur le champ,

& ne trouva que 12 braſſes de fond ; alors il fit jetter l'ancre & cria avec le portevoix à notre officier de quart d'en faire autant. Dès qu'il fit clair, nous vimes avec frayeur que la *Réſolution* n'étoit qu'à 20 pas au plus d'un gros roc eſcarpé qui étoit ſur la côte de l'île, & que tout autour de nous le fond étoit tellement parſemé de briſans qu'il étoit inconcevable comment nous avions pu venir juſque là ſans accident. Dans un danger ſi éminent les deux équipages témoignerent ouvertement leur mécontentement de l'inhumanité de Mr. *Cook* à l'égard des deux hommes dont j'ai parlé, que nous jugions avec vraiſemblance être venus pour nous demander du ſecours, & on lui attribuoit en conſéquence le malheur qui nous menaçoit d'en avoir beſoin à notre tour. Cependant nous nous en tirames, & nous donnames à ce lieu dangereux le nom de *baye de la Providence*. Le lendemain nous gagnames l'autre coté de l'île, où nous mouillames dans un beau havre que M. *Cook* nomma le havre de *Ree* (*Reeshafen*). Nous y fimes bonne proviſion d'eau douce, &

dans l'intervalle nous apperçumes quelques habitans; mais ſans vouloir nous arrêter plus que ne le demandoit notre opération, nous pourſuivimes notre route vers les côtes d'Aſie.

Le 9 août nous y abordames par les 65 degrés de latitude nord. Les habitans que nous y trouvames étoient tout à fait ſemblables aux Américains que j'ai déjà décrits, ſi ce n'eſt que la couleur du viſage eſt un peu plus foncée. Ils s'aſſemblerent ſur la côte en grand nombre à notre arrivée, armés d'arcs & de fléches, ce qui n'empêcha pas Mr. *Cook* d'aller ſeul à terre, où il leur porta des préſens & lia amitié avec eux. Ils ſe nourriſſent de poiſſon, & ſurtout de veaux marins, dont ils ſavent préparer la peau auſſi bien que le feroit un tanneur. Le commodore nomma de ſon nom un cap qui s'y trouvoit, *Cooks - Town* (*la ville de Cook*).

Nous remontames la côte au nord juſqu'au 66e. degré de latitude, & nous entrames dans un détroit qui ſe trouve entre l'Aſie & l'Amérique, & du milieu duquel nous pouvions par un beau tems

voir aiſément à la fois les deux continens, qui ne ſont là qu'à une diſtance d'environ 40 lieues d'Allemagne. Nous revinmes à *Cooks-town* & nous portames de-là le cap droit à la côte d'Amérique, puis nous la remontames depuis le 65e. degré. Le 15 août nous y atteignimes le 71e. où nous vimes la premiere glace en tirant au pole ; mais dès le 72e. degré nous nous en vimes preſque entourés & empriſonnés. Ne pouvant donc pouſſer plus loin & nous voyant ſans eſpérance de ce coté-là, nous ſortimes du milieu des glaces, & nous rebrouſſames juſqu'au 71e. degré, d'où nous rangeames les glaces du plus près que nous pumes pour gagner encore la côte d'Aſie tout vis-à-vis, & y chercher fortune de nouveau. Nous n'eumes pas plus de ſuccès d'un coté que de l'autre, & Mr. *Cook* conjecturant que les deux continens ſe réuniſſent au pole, conjecture qui étoit fortifiée par le rétréciſſement du détroit dont la largeur au 71e. degré n'eſt plus que d'une trentaine de lieues, ſur un fond de 22 braſſes ſeulement, il perdit tout eſpoir de faire notre découverte de ce coté-

là, mais il voulut voir s'il n'y avoit rien à faire du coté de l'Asie en redescendant 23). Nous courumes donc sur cette côte jusqu'au 60e. degré, mais sans aucun succès, & comme c'étoit à cette hauteur que nous avions quitté celle d'Amérique, sans l'avoir visitée depuis là jusqu'au 65 où nous l'avions rejointe, Mr. *Cook* y fit porter droit pour visiter aussi cette partie, où nous ne découvrimes rien non plus. Au 61e. degré nous trouvames une île, que nous primes pour une de celles que les Russes avoient déjà découvertes & décrites, & qui doit avoir nom *Lasco*. Or comme on avoit trouvé assez probable que non loin de cette île il pût y avoir un passage au nord-ouest, M. *Cook* fit partir le lieutenant *King* avec deux canots & des vivres pour huit jours; il revint après avoir fait le tour, & rapporta que ce n'étoit qu'une presqu'île qui tenoit au continent par l'autre coté, de sorte qu'il ne pouvoit y avoir le passage que nous cherchions.

Le 15 septembre nous abandonnames les côtes d'Amérique, & il est à observer que depuis le 60 degré en tirant

au nord le pays ne montre plus la même fertilité que juſque-là, & paroît tout nud, tant du coté de l'Amérique que de celui d'Aſie; enſuite l'Amérique dès cette latitude commence à être baſſe & ſans montagnes, au lieu que l'Aſie ne commence à l'être que cinq degrés plus avant.

Le 4 octobre nous étions de retour à l'île d'*Unalaſka*, où nous mouillames derechef dans le havre de *Rees*. Comme rien ne nous empêchoit d'y faire quelque ſéjour, nous cherchames à nous lier avec les habitans, qui s'y prêterent de bonne grace & vinrent pluſieurs fois à bord. C'étoit en effet de très-bonnes gens & un peuple très-ſociable. Un jour nous en vimes un qui tira de ſon ſein un petit crucifix, & qui le baiſa. Quelques jours après il en vint d'autres qui nous apporterent une eſpece de pâtiſſerie. Toutes ces circonſtances nous firent juger que cette île avoit déjà été viſitée par des Européens & que peut-être y en avoit-il encore quelques-uns; & en effet nous en étant informés, les inſulaires nous donnerent à entendre qu'il y avoit des

Européens dans une autre partie de l'île. Alors on laiſſa aller avec des naturels un caporal, qui trouva trente Ruſſes, dont trois vinrent à bord avec lui; ils nous apprirent qu'ils étoient envoyés-là pour faire le commerce & qu'on les relevoit tous les trois ans. Ce commerce conſiſte principalement en pelleteries de toute eſpèce, & au reſte l'île eſt déjà tributaire de la Ruſſie. Nous fimes toutes ſortes de politeſſes à ces Ruſſes, & en quittant l'île le 25 octobre, Mr. *Cook* leur laiſſa une lettre.

Notre commodore s'étoit propoſé d'en faire le tour, mais il s'éleva une tempête des plus terribles qui nous fatigua pendant trois jours & trois nuits. Si Mr. *Cook* eût porté le cap ſur *Nihau*, nous aurions eu un vent favorable, au lieu que nous fumes obligés de louvoïer à droite & à gauche le long de la côte. Au milieu de la troiſieme nuit on fit monter tout le monde ſur le pont. Le Boſſeman avec quatre matelots & moi, nous nous mimes en devoir de retenir les gardes-corps, dont les épontilles ſe détachoient & entraînoient une partie du

pontage, en foutenant celui-ci à l'ouverture par une pièce de cuir fort. Dans la minute il furvint un coup de vent fi violent que les moufles furent emportées, & nous fumes rejettés & enlevés à plus de dix piés de hauteur, de forte que j'allai retomber à l'autre bord de vaiſſeau, & un pié de plus j'étois précipité dans la mer; l'un des matelots fut plus malheureux encore; car il fut jetté contre le mât & y reſta : il ſe nommoit *Meckentaſch.*

De-là nous fimes route vers les parages où nous avions découvert l'île de *Nihau* & celle que nous avions nommée *île des Yams.* Nous nous mimes à la recherche des autres îles que nous foupçonnions être dans le voiſinage, & pendant notre ſéjour à *Unalaſca* nous nous étions préparés à y faire des liaiſons; car Mr. *Cook* fit travailler cette ancre mutilée dont j'ai parlé, peſant dix-huit quintaux, & on en forgea divers outils à l'uſage de ces inſulaires, couteaux, cloux, &c.

Le 26 novembre par le 22e. degré de latitude nord nous rencontrames à l'eſt

de *Nihau* & des îles ſuſmentionnées, une chaîne d'autres îles très-voiſines les unes des autres, au nombre de quinze petites & grandes, & toutes très-peuplées. Dans l'eſpace de ſix ſemaines nous les vimes toutes, mais nous ne trouvames nulle part un endroit propre au débarquement, ce qui ne nous empêcha pas de commercer beaucoup avec les naturels qui venoient journellement à bord dans leurs pirogues & nous apportoient des vivres en abondance. La derniere & la plus grande de ces îles ſe nommoit *Owaihi;* nous y trouvames un mouillage, où ayant jetté l'ancre, nous fimes les réparations néceſſaires à nos bâtimens & à nos manœuvres, & nous ſéjournames juſqu'au 4 février depuis le 6 janvier 1779. Mr. *Cook* leur donna le nom du lord *Sandwich;* (elles ſont au nombre de dix-ſept, ſelon l'auteur de la vie de *Cook.*) Le langage des habitans eſt, comme celui de *Nihau*, fort approchant de celui de *Tahiti;* c'eſt auſſi la même ſtature, la même couleur brunâtre, & les mêmes traits. Mais ils ſont plus beaux & mieux faits de beaucoup, plus ſociables, plus

adroits, & plus policés. Les femmes y portent les cheveux coupés en rond par derriere & par devant, préciſément comme les enfans en Angleterre. Les hommes ſe raſent la barbe avec deux coquilles de moules en guiſe de ciſeaux. Les deux ſexes ſe pratiquent ſur tout le corps, comme les *Tahitiens*, des pointillages avec une couleur noirâtre, & leur habillement, pour la plupart, ſe borne à un petit devantier qui couvre les parties, fait d'une certaine écorce, & ſur lequel on voit des deſſeins artiſtement peints, & ſi propre au reſte qu'on le prendroit pour de la ſoie ou du cotton. Outre cela les femmes s'ornent la tête & le cou de guirlandes ou de colliers faits avec des plumes d'oiſeaux de différentes couleurs, ce qui leur va fort bien.

Leus cabanes ſont entiérement cloſes, avec une porte paſſablement bien faite, & pluſieurs trous pour la lumière; elles ſont du haut en bas couvertes de treſſes d'herbes & de feuilles d'arbres, très-joliment entrelacées, & ſi ſerrées que la pluie ne les pénetre jamais; mais dans l'intérieur, il n'y a aucune diviſion ou apar-

apartement. Ils couchent ſur des nattes de treſſes pareilles, mais d'une force & d'une beauté dont n'approchent pas celles de *Tahiti*. En fait de meubles & uſtenſiles, je n'y vis que des plats & des vaſes de bois fort bien tournés. Tous leurs outils conſiſtent uniquement en pierres aiguës, d'une eſpece très-dure & très-belle, & il eſt réellement étonnant que cela leur ſuffiſe pour faire tout ce qu'ils font. Leurs pirogues ſont très-bien conſtruites, très-jolies, & ordinairement peintes par dehors de deux couleurs que l'eau n'endommage d'aucune façon, d'un roux foncé dans le bas, & noires dans le haut. Au reſte ces pirogues ſont faites comme celles des *Tahitiens*, qui n'en ont pourtant point d'auſſi fortes. Pour armes, ils ſe ſervent de lances de bois de la longueur de 5 à 6 piés, & de frondes. Ces lances ſont d'un bois très dur, noirâtre, poli & luiſant comme s'il étoit verni ; il y a à la plupart un crochet à la partie poſtérieure de la pointe, ce qui la rend très-difficile à retirer de la plaie. Les frondes ne ſont qu'une corde plate & large. Outre cela ils ont encore une

eſpece de poignard ou d'épée courte qui n'a que deux piés environ, & à double tranchant, du même bois. Ils ſe ſervent de tout cela àvec beaucoup d'adreſſe, & quand ils ſe battent ils prennent en guiſe de bouclier la même natte qui leur ſert à coucher.

Je cherchai autant que je pus à connoître l'objet de leur idolâtrie. C'eſt le roi de chaque île qui en eſt auſſi le grand-prêtre, & c'eſt à lui d'indiquer le jour que l'on doit chommer & conſacrer à la divinité, ce qu'ils appellent *Matau*; mais je ne ſais pas s'il y a plus d'un *Matau* dans l'année. Ils obſervent ce jour avec le plus grand ſcrupule, & quand on leur donneroit tout l'avantage poſſible, il n'y en a point qui ſe laiſſât tenter de faire quelque échange ou commerce 24). Je trouvai qu'ils avoient une grande quantité de dieux, ou d'idoles, auxquelles ils donnoient les noms de leurs rois ou *Ehris*. Ils font ces idoles d'une eſpèce de bois mince & pliant, dont ils treſſent les lames en forme de buſte, où l'on diſtingue le cou, la tête, le nez, la bouche, les oreilles; ils y ajuſtent

des yeux de nacre, & de groſſes dents de cochons. Puis ils les couvrent ſi exactement avec de petites plumes rouges, qu'on ne voit pas la moindre partie du bois. Ces buſtes & toutes leurs parties ſont d'une groſſeur monſtrueuſe. A quelques-uns ils mettent des cheveux par derriere; ils en coiffent d'autres avec des bonnets de la même matiere & couverts auſſi de plumes, mais de pluſieurs couleurs bien nuancées, & cela reſſemble beaucoup au caſque à la romaine. Ils nous apporterent pluſieurs de ces buſtes à échanger, & nous en primes quelques-uns pour les apporter en Angleterre. Les habitans de *O-waihi* firent à Mr. *Cook* les honneurs de l'apothéoſe à leur façon; c'eſt-à-dire, qu'ils lui conſacrèrent auſſi un buſte, auquel ils donnerent ſon nom, *O-rouna no te Touti*; *O-rouna* veut dire *Dieu*; *Touti*, *Cook* 25). Il étoit fait tout comme les autres, à l'exception qu'ils n'y avoient employé que des plumes blanches, ſans doute à cauſe que les Européens n'ont pas la même couleur qu'eux.

Je vis auſſi à *O-waihi* une fête religieuſe. Le roi ſortit de ſon habitation

avec un grand cortège de *Ehris*, dont quelques-uns portoient des idoles. Il étoit couvert d'un manteau rouge defcendant juſqu'aux talons; les *Ehris* en avoient auſſi, mais les uns de la même longueur, d'autres d'un peu plus courts, d'autres n'en avoient que les épaules couvertes. Chacun d'eux portoit un bonnet ſemblable à celui des idoles. La proceſſion s'embarqua pour paſſer dans la partie de l'île ou Mr. *Cook* avoit ſa tente, vis-à-vis de notre mouillage, & on le revétit d'un manteau comme celui du roi, avec un bonnet. Le peuple ſe proſternoit le viſage contre terre à meſure que les dieux paſſoient, mais perſonne n'oſoit ſuivre la proceſſion. Quant aux cérémonies qui ſe pratiquerent au lieu où l'on ſe tranſporta, c'eſt ce que je puis pas dire, parceque mes occupations ne me permirent pas d'y aſſiſter pour cette fois-là. Mais on peut toujours conclure avec certitude que ces inſulaires, de même que tous ceux que nous avions découverts, reconnoiſſent & honorent une nature divine; ce qui me paroît admirable.

Hors ces occaſions, le roi paroiſſoit rarement avec ce manteau rouge & ce bonnet, de même que les *Ehris*, ce qui paroît prouver que l'uſage en eſt réſervé ſurtout pour les cérémonies religieuſes. Ces manteaux ſont fort artiſtement fabriqués ; l'intérieur eſt une natte d'herbes treſſées, & par dehors ce ſont de petites plumes rouges qui y ſont attachées très-ſerré, & mêlées d'autres plumes noires, vertes, jaunes, le tout formant des compartimens réguliers & ſymmétriques. C'eſt là ce qui ſe fabrique chez ces peuples ſauvages de plus beau & de plus rare, & ils les eſtiment ſur ce pié-là. On nous en apporta beaucoup à bord dont nous traitames pour les apporter en Europe. Les oiſeaux qui fourniſſent ces plumes ſont en ſi grande quantité dans cette île que je n'en ai jamais tant vû ailleurs, & on les prend auſſi ſans beaucoup de peine au lacet.

Nous vimes les endroits qui ſervent de ſépulture couverts de gros monceaux de pierres, & ils nous dirent que les cadavres étoient dépoſés deſſous ; au reſte nous ne fumes témoins d'aucun enterre-

ment. Nous y trouvames quantité de perches dreſſées, & au bout de quelques-unes pendoient encore des fruits deſſéchés. Autant que nous pumes en juger, ce ſont les familles des morts qui les plantent par honneur, chacune pour les ſiens.

Ces îles en général ſont montueuſes & élevées, mais extraordinairement fertiles, & abondantes en ſources. Nous trouvames à *O-waihi* un volcan, & nous en vimes des traces ſur d'autres montagnes. Les végétaux du pays conſiſtent ſurtout en *piſans* de pluſieurs variétés, *racines d'yam*, fruits à pain, *patates*, noix de *cocos*, beaucoup & de belles cannes à ſucre, & pluſieurs autres productions dont je ne puis redire les noms. Ils n'ont pour quadrupedes que des cochons & des chiens 26), mais en ſi grande quantité, comme des poules & des coqs, que les îles de *Tahiti* n'en approchent pas. Nous mimes ſur nos deux bâtimens une ſalaiſon de cochons pour trois mois. On nous apporta du ſel en très-grande abondance, & c'eſt la premiere île où nous en euſſions vu du blanc; il étoit

parfaitement beau, & ſans cette reſſource il nous eût été impoſſible de faire tant de ſalaiſons. Les habitans connoiſſent auſſi cette maniere de conſerver les viandes, & ſurtout ils s'en ſervent pour le poiſſon. Je ſoupçonne qu'ils ont quelque mine de ſel foſſile.

A notre départ de l'île d'*O-waihi*, le 4 février comme je l'ai dit, Mr. *Cook* vouloit entreprendre la recherche de toutes les îles de cet archipel, & s'inſtruire de tous leurs noms propres & originaires. Mais nous fumes pris en route d'une violente bourraſque dans laquelle la *Réſolution* perdit ſon mât de miſêne, ce qui nous obligea de revenir à *O-waihi*. Nous y trouvames bien du changement à notre égard, & même avant notre départ nous avions déjà remarqué quelque mécontement, & une diminution du premier reſpect que l'on nous avoit d'abord témoigné. Cela pouvoit s'attribuer à deux cauſes: la premiere, que Mr. *Cook* avoit fait arracher & débiter en bois à brûler toutes les perches qui étoient plantées ſur leur cimetiére, pour nous éviter la peine d'en aller couper

fur les montagnes, qui ſont fort hautes; ce qu'il ne fit cependant qu'après en avoir obtenu la permiſſion du ſouverain ou chef, à qui l'on fit préſent de ſix haches: la ſeconde, qu'après cette opération Mr. *Cook* y fit enterrer un vieux quartier-maître, nommée *William Wattmann*, pour donner aux habitans le ſpectacle d'un enterrement à l'Européenne. Pour le premier article, le peuple laiſſa appercevoir du mécontentement, & quoiqu'il ſe contint à cauſe de la permiſſion que le roi nous avoit donnée, on pouvoit le lire ſur tous les viſages. Pour le ſecond, il n'en fallut pas davantage pour leur ôter l'opinion où ils étoient de notre immortalilé, & en même tems tout le reſpect que cette opinion leur inſpiroit 27).

Pendant que nous étions occupés à refaire à terre notre mât de mizaine, les inſulaires nous firent pluſieurs larcins; mais nous avions des ordres très-exprès de ne point tirer ſur eux: cependant on leur lâcha quelquefois des coups à poudre; mais s'appercevant que cela ne leur faiſoit aucun mal, ils n'en devinrent

que plus hardis. Le 13 février l'un d'eux eut l'audace d'enlever une groſſe tenaille à forger, avec laquelle il ſauta hors du bord. Nous nous mimes cinq à ſes trouſſes dans un canot, mais les autres ſauvages le prirent dans une pirogue, & il fut à terre avant que nous euſſions pu l'atteindre. Nous le pourſuivimes à terre, mais nous fumes enveloppés d'une multitude d'habitans, qui nous retinrent pendant que le voleur s'échapoit. Cela donna lieu à quelques violences de part & d'autre, & ſi Mr. *Cook*, qui ſe trouvoit auſſi à terre pour le moment, ne fût pas ſurvenu, nous étions probablement tous maſſacrés. Dans la nuit même du 13 au 14, ils nous détachèrent de la *Diſcovery* un canot & nous l'emmenèrent; c'étoit le meilleur que nous euſſions. Au point du jour me trouvant de quart, je m'apperçus du coup, & ſur le champ Mr. *Cook* en fut inſtruit. Il fit au même inſtant partir ſix canots remplis de monde armé de toutes pieces, & ſe mit lui-même dans l'un. Quatre de ces canots devoient barrer le port & ne laiſſer ſortir aucun inſulaire; avec les deux autres il

alla lui-même à terre, & débarqua avec M. *Philipps*, lieutenant, & une douzaine d'hommes, après avoir donné ordre à Mr. *Williamſon*, lieutenant de vaiſſeau, de garder les canots avec environ 14 hommes qui lui reſtoient. Le deſſein de Mr. *Cook* étoit de ſaiſir le roi (M. *Clerke* dans ſes lettres nomme ce roi *Terréobou*) & de l'emmener à bord pour le garder juſqu'à ce que l'on nous eût tout rendu, ſelon ce que nous avions déjà fait à l'île d'*Ulibra*. S'il eût laiſſé à bord tous les gens armés, & uſé de douceur comme la premiere fois, ſans doute le ſtratagéme eût auſſi bien réuſſi ; mais il y mit trop de violence cette fois-ci, & il en réſulta les plus triſtes ſuites, puiſque nous perdimes en lui un homme qu'on ne peut trop regretter.

Dans le tems qu'il conduiſoit le roi par le bras vers la mer, les canots qui barroient le port tirerent pluſieurs coups ſur une pirogue pleine d'inſulaires qui vouloient ſortir, & il y en eut probablement de bleſſés. Là-deſſus le peuple qui s'étoit aſſemblé en foule à notre arrivée, & qui ſe ſentoit coupable, conſeilla au roi de

ne pas ſuivre nos gens, & il s'en défendit effectivement. Une vieille femme s'avança, & étendant un morceau d'étoffe entre le roi & Mr. *Cook*, lui ſignifia de ne pas paſſer outre 28). M. *Cook* voulut arracher le roi avec violence, mais le peuple lui lança quelques petites pierres: à cette attaque le capitaine, qui juſque-là s'étoit vu vénérer comme un dieu, s'emporta tout-à-fait, & lâcha au-travers une charge de dragée de ſon fuſil à deux coups, puis il ſaiſit encore le roi par la main. A l'inſtant un inſulaire qui ſe trouvoit derrière lui, & qui tenoit un poignard de fer, de ceux mêmes que Mr. *Cook* leur avoit fait faire à leur façon, le lui plongea par derriere dans le coté droit, & par devant dans le cœur. Mr. *Cook* tomba mort, & les gens qu'il avoit avec lui firent feu ſur le peuple, qui ſe précipita en foule ſur eux, en tua quatre & en bleſſa trois.

Mr. *Williamſon* reſta dans ſes canots ſimple ſpectateur de cette ſcène; ſes gens vouloient débarquer & venir au ſecours de leurs camarades, ou venger la mort de leur commodore ſur la place;

mais il menaça de tuer de ſa main le premier qui feroit feu. Je trouve ce procédé très-étonnant, & je ne ſais ſi c'étoit poltronnerie ou mauvaiſe volonté: le premier, je ne ſaurois le croire après l'avoir vu tuer témérairement un ſauvage de l'île de *Nihau* lorſque nous y reçumes une politeſſe équivoque. Cette faute de Mr. *Williamſon* fut réparée par Mr. *Gore*, qui de deſſus la *Réſolution* obſervoit avec ſa lunette ce qui ſe paſſoit à terre. Il fit ſur le champ tirer à boulet ſur la foule, & empécha ainſi la pourſuite du reſte de nos gens qui s'étoient jettés à la mer pour gagner les canots, & qui ſans cela y euſſent ſans doute auſſi laiſſé la vie. Mr. *Philipps*, qui avoit reçu au coté un coup d'une lance de bois, voyant un ſoldat bleſſé à l'œil tomber de foibleſſe dans la mer, oublia lui-même ſa bleſſure & ſe précipita pour le ſauver: trait digne d'une ame ſublime & d'un cœur plein d'humanité.

Tout l'équipage outré de la mort du commodore vouloit la venger ſur le champ, & Mr. *Gore* propoſa à M. *Clerke* de faire approcher les deux vaiſſeaux

pour canonner la ville où le roi avoit ſa demeure ; mais le capitaine *Clerke* n'y conſentit pas, & préféra d'aller prendre notre mât qui étoit à terre pour l'achever ſur le pont. Les habitans chercherent à nous en empécher, & nous lancerent des pierres & des javelots ; mais nous nous fortifiames dans leur *moray* ou cimetière qui eſt une place très-élevée, d'où nous en tuames bon nombre, & vinmes à bout de notre beſogne. Dans moins de deux heures notre mât fut à bord, parceque nous étions allés à terre au nombre de 90 environ. Débarraſſé de ce ſoin eſſentiel, Mr. *Clerke*, je ne ſais pas pourquoi, ne voulut encore pas tirer vengeance des habitans, mais il penſoit à ſe rapprocher d'eux pour ravoir le corps de M. *Cook*, & tâcher de raccommoder les choſes. Cependant nous avions vu les habitans traîner déjà le corps du commodore ſur la hauteur, & nous préſumames que ni l'un ni l'autre ne réuſſiroit. Toute la nuit ils y firent de grands feux, & on entendoit continuellement des cris de joie.

Dès le matin du 15 Mr. *Clerke* en-

voya M. *King*, lieutenant, & M. *Wennkover*, contre-maître, avec cinq canots & beaucoup de monde, portant pavillon blanc en ſigne de paix: ils devoient par les voies de douceur tenter de ravoir le corps du capitaine & de ſe réconcilier avec les inſulaires. Nous nous tinmes à une petite diſtance de terre, & les deux officiers, qui entendoient aſſez bien le langage de l'île, firent leur propoſition à ceux qui ſe trouverent ſur le rivage. Ils nous montrerent bien auſſi un morceau de drap blanc en ſigne de paix, mais ils ſe moquèrent de nous & nous répondirent: *O-rouma no te Touti heri te moi a po po here mai;* ce qui veut dire, *le dieu Cook n'eſt pas mort, mais il dort dans le bois, & reviendra demain* 29). Mr. *King* envoya un canot pour rendre compte à Mr. *Clerke*, & demander s'il feroit feu; on nous rapporta ordre de ne point tirer, & de revenir à bord. Le lendemain matin, 16, nous fimes une pareille tentative; on ſe moqua de nous encore plus fort, & les inſulaires danſoient devant nos yeux avec les pieces de l'habillement de Mr. *Cook*; mais n'ayant point ordre

de tirer, nous retournames à bord. A peine étions-nous arrivés qu'un des *Eb-ris* de l'île nous ſuivit audacieuſement dans une pirogue, & s'approcha portant le chapeau de Mr. *Cook* ſur une oreille & le faiſant tourner ſur ſa tête. Pour le coup Mr. *Clerke* s'échauffa enfin, & faiſant approcher la *Réſolution* commanda de tirer ſur la ville; les habitans en ſortirent par milliers, & grimpant la montagne à toutes jambes s'éloignèrent hors de portée.

Le 17 nous voulumes aller faire de l'eau de l'autre coté du port près d'une autre ville qui y eſt ſituée; mais les habitans ſans faire attention à la canonnade dont nous avions régalé leurs voiſins la veille, nous lançoient de derrière les rochers & les cabanes des pierres & des javelots, de ſorte que nous fumes obligés de revenir ſans rien faire. Alors nous preſſames tant Mr. *Clerke*, qui nous alléguoit la crainte de nous voir couper par la multitude des inſulaires, qu'il nous permit enfin, quoiqu'avec un peu de répugnance, de mettre le feu à la ville, & de tuer tout ce qui s'oppoſeroit

à nous. Nous retournames ſur le champ à terre, nous incendiames & nous tuames tout ce qui ſe préſenta, & quand il ſe trouvoit une foule d'habitans raſſemblés quelque part, on les diſperſoit avec le canon de la *Diſcowery* qui s'étoit approchée, de ſorte que bientót nous ne vimes pas une ame, & nous fimes de l'eau à notre aiſe. Il ſe trouva un vieillard & une vieille femme que l'âge & la terreur avoient empêchés de fuir; nous les primes & les conduiſimes à bord, mais Mr. *Clerke* leur rendit la liberté, & par reconnoiſſance ce bon homme nous apporta toutes les nuits dans ſa pirogue des fruits & des cochons, tout le tems que nous reſtames dans cet endroit. Selon ce que nous avons appris depuis, il y eut dans cette occaſion deux ou trois cents habitans de tués, & entr'autres trente *Ebris*. Le 18 nous continuions de remplir nos pièces, lorſque nous vimes deſcendre de la montagne une trentaines d'*Ebris* venant à nous ſur une file, & portant à la main chacun un rameau verd. Nous leur fimes ſigne de ne pas avancer, & nous les couchames en joue; ils ſe cacherent

cherent derrière les rochers. Mr. *Clerke* voyant cela du vaiſſeau envoya à terre Mr. *King* qui fit venir trois de ces inſulaires. Ils propoſoient de faire la paix, & Mr. *King* les conduiſit à bord ; là Mr. *Clerke* leur promit que les hoſtilités ceſſeroient, pourvu qu'ils rapportaſſent le corps du commodore, ce qu'ils promirent auſſi ; en effet le lendemain les trois mêmes rapporterent un morceau de la tête, quelques os tout rongés, & la main droite, laquelle nous reconnumes à la bleſſure qu'il avoit reçue au pouce dans une chaſſe, lors de la priſe de poſſeſſion des côtes nouvelles par lui découvertes, comme l'on ſait. Ils nous firent entendre que ces pieces étoient les portions à eux échues du corps de Mr. *Cook* ; le capitaine *Clerke* leur fit des préſens & leur en promit de plus grands s'ils en rapportoient d'avantage ; un jour après ils rapporterent encore quelques membres défigurés, avec le fuſil à deux coups qu'ils avoient entièrement applati, & nous apprirent qu'ils avoient raſſemblé cela parmi leur parenté. Nous vimes bien qu'il ſeroit impoſſible de ravoir le corps entier ou

même d'autres parties, le reſte ayant été probablement mangé ; ainſi le 21 février on donna à ces triſtes reſtes la ſépulture dans la mer avec les cérémonies accoutumées.

Je crois devoir à la mémoire d'un des plus grands hommes de notre tems, quelques détails plus étendus ſur ſa perſonne. Mr. *Cook* étoit d'une grande & belle taille, robuſte quoiqu'un peu effilée, légèrement voûté, d'un teint foncé & d'une phyſionomie couverte. Il avoit été d'abord ſimple matelot, mais il s'avança par ſes ſervices, & devint l'un des plus célébres marins. Il étoit très-ſévère, & très-emporté, au point que la moindre réſiſtance d'un ſubalterne ou d'un matelot le mettoit d'abord hors des gonds. Il étoit inexorable ſur les loix de la marine & ſur les punitions qu'elles infligent, tellement que lorſque nous étions parmi les ſauvages, ſi quelque choſe étoit enlevé d'un poſte, celui qui y étoit en ſentinelle étoit ſûr d'être rigoureuſement châtié. Il n'y eut peut-être jamais d'officier de marine qui jouît parmi ſes ſubalternes d'une autorité plus entiere, car

jamais aucun d'eux n'a eu le front de lui réſiſter. Il paſſoit quelquefois tout le tems des repas ſans dire un mot à ſes officiers, & en général il étoit peu communicatif. Dans des choſes raiſonnables il prenoit plutôt le parti des inférieurs que des officiers, & par fois il étoit très-familier avec les gens de l'équipage. En certaines occaſions il nous a tenu de très-beaux diſcours, & je me ſouviens entr'autres qu'à *Nihau* il nous fit ſentir d'une maniere très-touchante combien nous aurions eu tort d'infecter ces nations innocentes des maladies impures dont nous pouvions être atteints.

Jamais il ne parloit de religion, ne vouloit ſouffrir aucun prêtre ſur ſon bord, & très-rarement obſervoit-il le dimanche; mais il étoit d'une probité & d'une droiture exacte dans tous ſes procédés, & jamais il ne juroit, même dans la plus grande colère 30). Il aimoit beaucoup la propreté, & tout l'équipage étoit obligé de ſuivre ſon exemple; chaque dimanche ſur-tout il falloit néceſſairement que tout le monde changeât de vêtemens. La tempérance étoit à ſes yeux une vertu

eſſentielle, & dans le voyage que j'ai fait avec lui, jamais on ne l'a vu pris de vin. Jamais il ne permettoit que les gens de l'équipage priſſent en une fois leurs rations de brandevin de pluſieurs jours, pour s'enivrer, & s'il arrivoit par haſard que quelqu'un pour être pris de vin fût hors d'état de remplir ſes fonctions, il s'enſuivoit toujours une punition ſévère. Sa table étoit ſervie plus ſimplement que jamais officier de marine ne l'a eue. Le plus ſouvent il mangeoit du *ſaour-kraout* avec un morceau de viande ſalée & quelques légumes, de ſorte qu'il n'avoit jamais plus de deux ou trois plats. Le dimanche au ſoir il étoit plus gai qu'à l'ordinaire, & il buvoit auſſi un coup de *pounch* de plus à la ſanté du beau ſexe. Jamais on n'eut à ſon égard le plus léger ſoupçon ſur ſa conduite avec les femmes, & dans les îles d'*O-tahiti* & d'*O-waihi*, où tout le monde s'abandonna à l'attrait du ſexe, ſeul il reſta intact & continent à cet égard. Du reſte il aimoit l'égalité, & dans les occaſions qui pouvoient ſe rencontrer, il partageoit les choſes entre les matelots &

les officiers par égales portions & ſans diſtinctions.

C'eſt l'intrépidité qui faiſoit le fond de ſon caractère. Sur les côtes inconnues de l'Amérique il cingloit à pleines voiles par les nuits les plus nébuleuſes, & dormoit là-deſſus le plus tranquillement du monde. Souvent au contraire, lors que tout le monde étoit dans une ſécurité parfaite, il montoit ſur le pont, changeoit la manœuvre, aſſuroit que nous étions près de terre, & on auroit cru volontiers qu'il avoit un génie familier qui lui annonçoit le danger. Je puis du moins aſſurer avoir été témoin pluſieurs fois de cas ſemblables, où lui ſeul contre toute apparence préſumoit le voiſinage des terres, & où ſes préſomptions étoient toujours juſtifiées. Je ne crois pas que l'Angleterre ait eu un plus brave officier que Mr. *Cook*. Jamais il n'étoit plus gai, plus ſerein, plus réſolu, que dans l'inſtant du plus grand danger, & alors ſa principale attention étoit de maintenir la paix & la préſence d'eſprit, & de prévenir toute confuſion ſur ſon bord, à quoi il réuſſiſſoit ſi bien qu'ordinaire-

ment tout le monde avoit les yeux ſur lui. Il ſembloit né pour traiter avec les nations ſauvages ; avec elles on le voyoit plus content que par-tout ailleurs. Il les aimoit, entendoit le langage de pluſieurs inſulaires, & avoit un talent particulier pour les gagner. C'eſt ce qui lui attiroit de leur part un reſpect ſingulier & qui alloit quelquefois juſqu'à le mettre au nombre de leurs divinités : mais auſſi, accoutumé qu'il étoit à cette vénération, quand il la voyoit décliner, ou lors qu'il venoit à eſſuyer d'eux quelque moquerie, il bouillonnoit de colère, & ſe vengeoit ſans modération, quoique jamais il n'en ait fait mourir aucun pour ce ſujet. Il ſavoit ſurtout ſe faire entendre à eux par ſes geſtes ; c'étoit le fruit de la grande habitude qu'il avoit de les fréquenter, & cela ſeul les lui attachoit ſingulièrement. D'ailleurs il n'épargnoit rien pour leur faire plaiſir ; préſens, détails & repréſentations de nos mœurs, de nos divertiſſemens, de notre tactique en Europe, &c. il cherchoit tous les moyens poſſibles de les amuſer & de gagner leur amitié.

Un autre point ſur lequel on ne peut

trop le louer, c'eſt la police intérieure d'un équipage, ſurtout en ce qui regarde la ſanté. Il regardoit la pareſſe comme la plûs mortelle ennemie de celle-ci, & en conſéquence il cherchoit à occuper continuellement ſon monde, juſque là même que quand il n'y avoit rien préciſément de bien néceſſaire, il faiſoit défaire quelque choſe pour le refaire mieux, ou travailler à des manœuvres, afin qu'on ne fût jamais ſans travail. Il faiſoit toujours faire les choſes d'avance, & chacun dans ſa profeſſion étoit obligé d'avoir une certaine quantité d'ouvrage prêt. Auſſi eſt-ce à cette perpétuelle activité, jointe à la tempérance, que j'attribue particulierement la ſanté conſtante de ſes équipages. Une fois chaque ſemaine, il falloit nettoyer entiérement le vaiſſeau & le fumer en brûlant de la poudre; tous les jours, excepté dans le mauvais tems, il falloit porter ſur le pont tous les hamaks, & on ne les rentroit qu'au coucher du ſoleil. Souvent il nous avertiſſoit de ne pas manger beaucoup de viandes, & il étoit toujours prêt à faire diſtribuer de la farine au lieu de viandes pour apprêter

les autres mets. Trois fois par ſemaine on donnoit du *ſaourkraout*, que les Anglois aiment beaucoup depuis qu'ils ont appris des Allemands la maniere de le préparer, & deux fois d'une ſoupe faite avec de la gelée de viande & des pois.

Dès que nous abordions une île, il faiſoit partir ſur le champ du monde pour ramaſſer des herbages, qui ſe mangeoient dans la ſoupe. S'il ne s'en trouvoit point, on jettoit le filet pour avoir du poiſſon frais & manger d'autant moins de viande. L'occaſion ſe préſentoit-elle d'acheter des victuailles fraîches, il n'y manquoit jamais; en un mot il portoit ſi loin l'attention ſur toutes ces ſages précautions, & elles lui réuſſirent ſi bien, que jamais il ne ſe déclara ſur ſon bord la moindre trace de ſcorbut 31). Sur les côtes de l'Amérique & dans la *Nouvelle-Zélande* nous fimes de la bière en coupant les ſommités de certains arbriſſeaux pour les cuire dans de l'eau, ſur un demi muid de laquelle nous jettions un pot d'une liqueur tirée du *malt* ou *drêche*, avec cinq ou ſix livres de ſucre. Cela faiſoit une boiſſon très-agréable & très-ſaine, que nous pre-

nions à la place de brandevin, & quoique pluſieurs accuſaſſent Mr. *Cook* d'avoir en cela quelque vue d'intérêt, je crois, pour moi, que cette bière a beaucoup contribué à entretenir la bonne ſanté ſur nos bords. Dès qu'un homme tomboit malade, il en déſignoit un autre pour avoir ſoin de lui; il s'informoit exactement de l'état de tous les malades, ne ſouffroit pas que les médecins négligeaſſent rien, & rempliſſoit en un mot tous les devoirs d'un bon pere. Si on pouvoit avoir quelque choſe de frais, il le faiſoit réſerver ſur-tout pour les malades; il leur faiſoit donner tous les jours de cette ſoupe de gelée dont j'ai parlé, auſſi bien que du vin & du thé, deux choſes qu'il n'avoit que pour ce ſeul uſage. Nos médecins & nos chirurgiens étoient de très-habiles gens, & je dois leur rendre témoignage qu'ils ont guéri & rétabli parfaitement en huit ſemaines deux hommes, *Woodfield* & *Wacker*, l'un d'une rupture du bras & l'autre de la jambe, cure qui en mer eſt une choſe très-remarquable.

Le plus bel éloge de Mr. *Cook*, c'eſt le deuil général que ſa mort jetta dans

les équipages. Sur les deux bords, c'étoit un ſilence morne, un abbattement, une conſternation, qui prouvoit bien que chacun croïoit avoir perdu un père; & du reſte la relation même que je donne ici ſera une preuve que cet évènement funeſte fit perdre tout courage, toute réſolution, tout eſprit de recherche. Le jour que l'on enſevelit dans la mer les triſtes reſtes que nous avions pu obtenir de notre commodore, il n'y eut perſonne à qui de cruels ſouvenirs ne fiſſent verſer des larmes; mais j'oſerai dire encore une choſe: c'eſt que ſi le ſort eût voulu que tout autre officier eût perdu la vie dans une pareille occaſion, on auroit bien vu comment ce digne commandant eût ſu venger la mort d'un brave Européen 32).

Malgré la méſintelligence que ces évènemens avoient jettée entre nous & les inſulaires, nous ne fumes pas moins viſités toutes les nuits par les femmes, qui venoient coucher à bord, ſeulement en moindre quantité qu'auparavant, où le plus ſouvent il y en avoit beaucoup qui étoient obligées de retourner à terre

ſans trouver de coucheur. La défenſe de fréquenter ces belles, faite ci-devant dès notre premiere viſite à l'île de *Nihau*, n'avoit pas été, ſi l'on veut, levée expreſſément; mais comme des recherches faites à deſſein nous avoient appris que dès avant notre arrivée ce peuple avoit déjà été infecté du mal vénérien, on fermoit les yeux ſur ce commerce galant 33). Enfin le 22 février après que le capitaine *Clerke* eut monté la *Réſolution* en qualité de commodore, & cédé le commandement de la *Diſcovery* à Mr. *Gore*, nous primes congé de l'île d'*O-waihi*.

Mr. *Clerke* vouloit bien ſuivre le plan de Mr. *Cook*, & continuer la recherche de tout cet archipel; il prit même terre dans une île, mais le peuple s'y étant aſſemblé auſſitôt en foule & le commodore s'en méfiant, nous remimes à la voile, prenant notre route par *Nihau* & l'*île des Yams* où nous étions déjà connus. Nous y ſéjournames depuis le 28 février juſqu'au 14 mars, pendant lequel tems nous fimes diverſes proviſions. Les habitans nous apprirent que les deux chevres dont Mr. *Cook* avoit fait préſent

au roi de l'*île des Yams*, avoient été le ſujet d'une guerre entre les deux îles, où le roi de *Nihau* avoit perdu la vie & les deux pauvres bêtes avoient été miſes en pièces 34). De-là comme Mr. *Clerke* avoit deſſein de chercher plus exactement s'il n'y avoit point de paſſage de ces cotés-là, & d'ailleurs penſoit que la ſaiſon ſeroit plus favorable cette année pour s'approcher du pôle arctique, nous cinglames vers les côtes d'Aſie. Le 27 avril nous les découvrimes par le 50e. degré de latitude; tout étoit encore couvert de neige, & le froid y étoit très-vif. Le premier mai nous abordames au *Kamtſchatka*, & nous mouillames dans le port de *St. Pierre & de St. Paul*, encore à moitié rempli de glace. Mr. *King*, lieutenant, avec dix hommes, s'avança ſur la glace à travers un épais brouillard, juſqu'à une demi-lieue, & il eut le bonheur de rencontrer une eſpèce de redoute où ſe trouvoit une garde Ruſſe, qui ſe montra fort ſurpriſe de cette apparition. Notre officier n'entendant point le ruſſe leur fit des ſignes de paix, & obtint que l'on fît partir un traîneau attelé de chiens

pour donner avis au gouverneur, Mr. *Böhm*, de l'arrivée de deux bâtimens étrangers. Ce digne homme à l'inſtant nous envoya deux de ſes gens, dont l'un étoit Pruſſien & l'autre Ruſſe mais né de parens Allemands, avec un marchand Ruſſe, & une lettre en allemand par laquelle il nous temoignoit le plaiſir que lui faiſoit notre arrivée & nous offroit tous les ſervices qui pouvoient dépendre de lui. Je ne ſaurois exprimer le plaiſir que nous reſſentimes auſſi bien que les deux hommes du gouverneur, en nous trouvant compatriotes; & comme à la ſeule phyſionomie de l'un d'eux je l'avois ſur le champ jugé Allemand & que depuis dix-ſept ans il n'avoit vu perſonne de ce pays-là, ſa joie & la mienne en particulier fut au-deſſus de toute deſcription.

Le capitaine *Gore* avec Mr. *Webber* deſſinateur de notre bord, qui entendoit bien l'allemand, partirent ſur le champ en traîneau pour ſe rendre auprès du gouverneur, à *Balgaja-recka*, & au bout de neuf jours ils vinrent apprendre à M. *Clerke* qu'il pouvoit ſe préparer à le re-

cevoir. Il vint effectiment à bord & fut falué de 21 coups de canon; le premier jour il fut traité ſur la *Réſolution*, le ſecond ſur la *Diſcovery*, & à ſon départ on tira encore 21 coups de canon, accompagnés de trois acclamations de *Hourra*. Il nous rendit en effet tous les ſervices poſſibles, & entr'autres nous fit préſent de 22 bœufs gras de ſes propres beſtiaux, qui nous firent un très-grand plaiſir. En un mot il nous traita avec une amitié particuliere, & nous fut du plus grand ſecours dans les fâcheuſes circonſtances où nous nous trouvions pour lors; nous lui devons la plus grande reconnoiſſance. Il avoit envoyé des marchands, avec leſquels nous traitames pour des peaux de caſtors & de zibelines, qu'ils échangent à bon marché ſur les côtes ſeptentrionales de l'Amérique. Enfin pendant notre ſéjour Mr. *Böhm* fut rappellé, & nous lui donnames par écrit les circonſtances de la mort du capitaine *Cook*, qu'il emporta à *Petersbourg*, avec quelques raretés naturelles pour Sa Majeſté l'impératrice de Ruſſie, & il eut la bonté de nous promettre qu'il feroit paſſer

notre rapport en Angleterre. A la fin de mai, quelque tems après ſon départ, nous pourſuivimes notre route vers le nord, le long des côtes de l'Aſie.

Vers la mi-juin, nous atteignimes le 71e. degré de latitude, & nous y rencontrames encore plus de glaces que la premiere fois. Nous y tuames, comme l'année précédente ſur les deux côtes oppoſées, nombre de chevaux marins, de vaches marines, & quelques ours marins, dont nous tirames beaucoup d'huile. Nous croiſames à droite & à gauche, & quand nous trouvions quelque ouverture, nous l'embouquions courageuſement. Mais il nous fut impoſſible de paſſer le 71e. degré, la *Diſcowery* s'étant trouvée le 1er août tout-à-fait renfermée dans les glaces. Nous reſtames douze heures ſans mouvement, après quoi la *Réſolution* trouva moïen de s'en tirer heureuſement; puis il s'éleva un vent de ſud-oueſt qui diviſa la glace, & nous ouvrit un chemin pour la ſuivre: mais ce ne fut pas ſans avoir reçu beaucoup de dommage, tellement que nous fumes obligés de pomper jour & nuit, juſqu'à la mi-ſeptembre, que nous

nous retrouvames au port du *Kamtſchatka.*

Trois jours avant notre arrivée, une maladie de conſomption nous avoit enlevé Mr. *Clerke*, que nous enterrames dans le lieu même fixé par le *Pope* pour bâtir une égliſe 35). Ainſi Mr. *Gore* fut reconnu en qualité de commodore ſur la *Réſolution*, & Mr. *King* pour capitaine ſur la *Diſcovery*. Nous primes au *Kamtſchatka* les cables & les voileries que Mr. *Böhm* avoit commandés pour nous avant ſon départ, & dont nous avions grand beſoin; & ſon ſucceſſeur nous donna encore dix-ſept bœufs gras. En travaillant au radoubement de la *Diſcowery*, nous trouvames ſous le bouge une planche de 5 pieds de long ſur deux de large, tellement détachée que le charpentier l'enfonça d'un coup de poing; ainſi ce fut viſiblement la providence divine qui nous conſerva tout le long de ce voyage.

Lorſque nous voulumes remettre à la voile les vents contraires nous forcèrent de ſéjourner dans une baye, d'où nous vimes tout à coup trois volcans, à la diſtance

distance d'environ vingt-deux milles anglois, commencer à jetter des flammes, & avec plus de violence qu'à l'ordinaire, selon le rapport des habitans. Une pluye de petits cailloux, de la forme & de la grosseur d'une fève, vint tomber sur le pont avec une telle abondance que personne n'y put rester. Le ciel en étoit obscurci, & du sein de cette obscurité on voyoit sortir des éclairs terribles; l'explosion dura dix heures, après quoi le vent ayant changé nous quittames la place.

A la mi-octobre nous reprimes tout de bon la route d'*Angleterre*, en gouvernant vers les Indes orientales pour gagner de-là le cap de *Bonne-Espérance*, selon les observations que Mr. *Clerke* avoit laissées par écrit. Nous longeames la côte méridionale du *Japon*, en cherchant à nous approcher des jonques japonoises qui s'étoient avancées, & à nous lier avec les habitans; mais dès qu'ils s'en apperçurent, ils regagnerent le rivage. De-là nous gouvernames vers les côtes de la *Chine*. Dès auparavant Mr. *Gore* voulut chercher les îles basses appellés de *Treter*, pour voir si les Espa-

gnols en avoient donné juſte la poſition. Nous y fumes pouſſés dans une nuit très-orageuſe entre minuit & une heure, & nos deux vaiſſeaux faillirent à être mis en pièces: nous nous tirames du danger la même nuit, mais ce ne fut pas ſans des peines extraordinaires. Le lendemain la bourraſque étant tombée, nous y retournames, & nous trouvames que les Eſpagnols s'étoient trompés de trois degrés.

A la *Chine*, nous abordames à *Macao*, & ce fut là que nous reçumes la premiere nouvelle de la guerre ſurvenue entre la France & l'Angleterre. On nous dit à la vérité que la cour de France avoit donné des ordres pour nous garantir; mais ne nous y fiant pas trop, nous échangeames une ancre contre ſix canons avec un capitaine Portugais qui ſe trouvoit là mouillé. Nous nous fimes des garde-corps ſur les deux bords avec de vieux cordages, & nous nous tinmes prêts à tout haſard. Dans cette entrefaite, il arriva à *Macao* deux petits bâtimens Eſpagnols venant de *Manille* très-chargés d'argent; mais ayant ſans doute

eu avis de notre préſence, ils ſe tinrent quatre jours hors du port, & à la fin ils y entrerent de nuit & allèrent ſe mettre ſous le canon de la place, d'où ils mirent à terre toute leur cargaiſon d'eſpèces, conſiſtant en 7 millions de piaſtres, comme nous l'apprimes. Nous fumes choqués de ce procédé, mais nous ne pouvions pas encore en deviner la cauſe.

Les Chinois ne voulurent point nous fournir de victuailles fraîches; mais nous en eumes cependant en abondance, par le moyen d'un autre capitaine Portugais, Irlandois de nation, qui s'en faiſoit donner tous les jours trois fois plus qu'il ne lui en falloit, & nous en faiſoit part. Cela obligea Mr. *King* de profiter du départ d'un bâtiment Portugais, pour ſe rendre à *Kanton*, & obtenir des mandarins un ordre exprès de nous fournir les vivres dont nous aurions beſoin. Puis continuant notre voyage, nous paſſames par le détroit *de la Sonde*, & nous parlames devant *Batavia* à deux pilotes Hollandois que nous rencontrames, & qui nous apprirent que l'Eſpagne étoit auſſi

impliquée dans la guerre, qu'elle ne nous avoit point garantis, mais qu'il étoit fûr que la France l'avoit fait. Ce fut alors que nous comprimes enfin ce que ſignifioit le procédé des deux vaiſſeaux Eſpagnols qui nous avoit tant choqués à *Macao*.

Au cap de Bonne-Eſpérance nous fimes des proviſions fraîches, & de-là pour éviter tout accident, nous primes la route d'Écoſſe pour rentrer chez nous; le 22 août de l'année précédente (1779) nous abordames dans l'une des îles *Orcades*, où nous fumes pris des vents contraires; de ſorte que ce ne fut qu'à la fin de ſeptembre que nous arrivames à *Deptford*, où nous terminames enfin un voyage ſi pénible & qui avoit duré près de quatre ans & demi.

En comptant le capitaine *Clerke*, il eſt mort ſur la *Réſolution*, de mort naturelle, ſix hommes ſeulement, & ſur la *Diſcovery* il n'eſt mort perſonne. Du premier équipage, il y eut à *O-waihi*, outre le capitaine *Cook*, quatre hommes de tués; du ſecond, deux de noyés,

comme je l'ai dit, & un qui fut jetté dans une tempête contre un mât. C'eſt en tout quatorze hommes de perdus, & dans tout le voyage jamais il n'a regné ſur nos bords de maladie épidémique.

ABRÉGÉ
DE LA VIE
DU CAPITAINE COOK.

IL eſt ſans doute peu de perſonnes qui ne connoiſſent ce célébre marin, ne fût-ce que par les gazettes, & l'on ne peut connoître un homme auſſi intéreſſant ſans prendre part à la cataſtrophe qui termina ſa carriere d'une manière ſi déplorable. Quel lecteur ne l'a pas ſuivi avec plaiſir dans les deux hémiſphères? & en voyant ſa conſtance inébranblable dans les entrepriſes les plus périlleuſes, ſon intrépidité dans les inſtans les plus terribles, ſes lumières dans toutes les parties néceſſaires pour les découvertes de ce genre, ſa profonde connoiſſance & du monde & des hommes, qui a pu ſe défendre d'une juſte admiration? qui peut enfin n'être pas touché de ſa mort tragique?

Un homme qui a attiré ſur lui les yeux de toutes les nations, mérite bien qu'on le leur faſſe connoître plus particulièrement; car ce n'eſt point aſſez pour cela, ni à beaucoup près, que d'avoir lu ſes voyages autour du monde. Ce ſont à la vérité ces courſes hardies qui ont étendu ſa réputation, mais il la méritoit déjà auparavant. Voici donc un détail fidèle de tout ce que l'on ſait ſur le compte de cet homme extraordinaire; nous ne parlerons point de ſes grandes qualités avec une emphaſe dont elles n'ont pas beſoin, & nous ne nous tourmenterons point pour couvrir ſes défauts par des excuſes forcées. Quant à ce qui mérite le nom de *Vice*, aucune perſonne qui l'ait connu ou perſonnellement ou par ſes relations, n'a témoigné d'en avoir vu en lui quelque trace.

Nous donnons pour garans de l'authenticité de tout ce que nous allons rapporter, Mr. *Lichtenberg*, célébre profeſſeur à Gœttingue, & Mr. *Forſter*, auſſi profeſſeur à Caſſel, qui a été du ſecond voyage, & par conſéquent témoin oculaire d'une partie des actions du

capitaine *Cook*. Nous y ajoutons deux matelots allemands qui l'ont ſuivi dans ſon troiſieme voyage, & qui viennent de rentrer dans leur patrie (en 1781). Ils ont mis Mr. *Forſter* en état de donner une relation aſſez étendue de cette troiſiéme courſe, & cette relation ſe trouve trop liée avec la vie de notre héros (qui peut refuſer ce nom à ſon cœur & à ſes travaux?) pour que nous n'ayons pas dû en faire uſage, ſurtout pour les circonſtances de ſa mort. L'un ſe nomme *Henri Zimmermann*, natif de Spire, & l'autre *Barthelemi Lohmann*, de Caſſel; on ſe figure aiſément quel plaiſir eut Mr. *Forſter* de s'entretenir avec eux ſur un voyage dans des lieux dont il avoit vu lui-même une grande partie: or c'eſt le réſultat de ces entretiens qui nous fournit une bonne partie de cet abrégé.

Mais avant que de parler de Mr. *Cook*, nos lecteurs nous permettront bien de dire un mot en général ſur ſon dernier voyage. Ce n'eſt pas ſeulement par la mort de ce grand navigateur qu'il ſera célébre; mais le peu que l'on en a connu

par le canal de Mr. le profeſſeur *Pallas* à Pétersbourg, & de Mr. le conſeiller *Büſching* à Berlin, ne nous laiſſe pas lieu de douter qu'il n'offre des choſes bien plus importantes que les précédens, & le rapport des deux matelots que j'ai nommés, nous confirme pleinement dans cette idée. On doit y trouver des notions exactes ſur la poſition des côtes occidentales de l'Amérique, & ſur le paſſage tant cherché, tant déſiré, aux Indes orientales par un détroit entre l'Aſie & l'Amérique. La longue durée de ces dernières courſes & le vaſte circuit qu'elles ont embraſſé, en s'étendant également des deux cotés de l'équateur preſque juſque ſous l'un & l'autre pole, nous promettent des ſcènes toutes nouvelles, & ſurtout de nouvelles îles, de nouveaux peuples, de nouveaux uſages civils & religieux. Le célébre Mr. *Banks* y avoit envoyé à ſes frais le docteur *Nelſon* pour lui faire une collection d'hiſtoire naturelle; ce ſavant étoit accompagné de Mr. *Webber*, habile artiſte Suiſſe, pour deſſiner les ſites, les payſages, &c. Mr. l'aſtronome *Bailey*, aidé du ſavant capi-

taine *King*, a déterminé avec toute l'exactitude poſſible la poſition des îles, des ports, des côtes, &c. En un mot, on n'a rien oublié dans cette occaſion favorable, de ce qui pouvoit contribuer à la perfection des ſciences & des arts.

James Cook (*Jaques Couk*) naquit en 1728 dans le comté d'*Yorck*. Son pere étoit un ſimple laboureur tenant quelques fermes à bail d'un ſeigneur, & qui avoit pluſieurs autres enfans dont il ne reſte plus qu'une ſœur, mariée de même à un fermier. Le jeune *Cook*, comme l'on voit, n'étoit pas deſtiné à recevoir une éducation brillante; auſſi fut-il envoyé tout bonnement à l'école du village, où il apprit un peu à lire, écrire, chiffrer, & par-deſſus tout cela, le catéchiſme. Quand il eut atteint l'âge de treize ans ſon pere le donna à un patron de *Whitby*, qui voituroit de la houille de *Newcaſtle* à *Londres*, pour un apprentiſſage de ſept ans, leſquels ſe paſſérent ſans qu'il y eût rien de particulier, & après leſquels le jeune apprentif ſervit encore quelque tems dans la même partie comme matelot. Enfin il arriva

dans un de ces voyages que le bâtiment ſur lequel il ſervoit fut vendu, & pour retourner à *Newkaſtle* il offrit ſes ſervices à un autre patron pour ſa ſeule nourriture; mais celui-ci n'ayant pas beſoin de matelot, lui propoſa l'emploi de cuiſinier ſur ſon bord, s'il pouvoit le remplir. *Cook* l'accepta, & une fois dans ſa vie eut à double titre le nom qu'il portoit, c'eſt-à-dire, par ſa naiſſance & par ſa place 36). Peu de tems après il ſe trouva employé ſur un autre bâtiment en qualité de contremaître, & ce fut dans cet emploi que ſes talens commencèrent à ſe déploïer. Ce dont mille autres ne ſe doutent même pas dans de ſemblables petits voyages, & ce que *Cook* ſentit d'abord, c'eſt que ſans connoiſſances mathématiques on ne peut jamais être qu'un pauvre pilote. Or c'étoit un des principaux traits de ſon caractère, de ne jamais ſe déſiſter d'un projet qu'il s'étoit une fois mis dans la tête, & il commença d'en donner des preuves à cette occaſion. Tout l'argent que ſon père lui donnoit, tout ce qu'il en avoit pu épargner juſque-là, il le conſacra en entier pour

prendre des leçons de mathématiques & de pilotage. Après s'être procuré ces utiles connoiſſances, il trouva que les voyages de houille & le cabotage des côtes étoient quelque choſe de fort monotone; il réſolut donc de ſortir de ce cercle étroit, & fit un voyage dans la mer des Indes, un autre à *Petersbourg* & à *Wibourg*, un autre en *Norwège*. Ce fut dans une de ces campagnes qu'il obſerva une grande quantité d'oiſeaux qui dans une tempête s'abattirent ſur les cordages du vaiſſeau, & dont les plus gros, eſpèces de faucons, commencerent quelques jours après à manger les plus petits.

Bientôt la guerre ſe déclara entre la France & l'Angleterre, & les bons marins ſe virent très-recherchés; car dans la marine Angloiſe aucun officier au deſſous du rang de lieutenant ne tire de ſolde en tems de paix. Ainſi dès qu'il eſt queſtion de guerre, on cherche de préférence des gens que l'on puiſſe employer en qualité de maîtres, de contre-maîtres, &c. c'eſt-à-dire, qui aient déjà occupé ces emplois ſur des vaiſſeaux de guerre, ou du moins ſur des vaiſſeaux marchands.

Cook fut fait contre-maître & ſervit à la priſe de *Louisbourg* & du *cap Breton*. Quoiqu'il ne fût pas encore là ſur la route qui mène aux grandes places, au moins ſon mérite trouva-t-il de meilleurs obſervateurs, & on ne tarda pas à s'appercevoir que ſes connoiſſances étoient fort au-deſſus de celles de ſes pareils. Auſſi employoit il tout ſon loiſir à l'étude, & à la lecture des meilleurs ouvrages ſur la navigation, même de ceux qui expliquent par l'analyſe infinitéſimale toute la méchanique des voiles & du gouvernail; exact d'ailleurs & infatigable dans ſes fonctions, c'étoient autant de qualités trop rares dans les jeunes marins, dont l'éducation n'eſt ordinairement rien moins que diſtinguée, pour qu'elles ne frappaſſent pas tous les yeux.

En 1759 l'Angleterre s'étant déterminée à faire le ſiége de *Quebec*, *Cook*, alors âgé de 31 ans, ſervit en qualité de maître ſur l'eſcadre de l'amiral *Saunder*, & ſe trouva de la diviſion qui aborda à l'île d'*Orléans*, où il courut riſque d'être pris. Mais dans l'expédition même de *Québec*, il ſe ſignala par une

action qui n'a pas été fort connue, & qui ſans être auſſi éclatante que ſes courſes aux deux poles, n'eſt pas moins propre à l'illuſtrer, ſurtout par la manière dont il l'exécuta. L'amiral, de concert avec le commandant des troupes de débarquement, *Wolf*, l'idole de la nation Angloiſe, ſe propoſoit de donner une fauſſe attaque aux aſſiégés. C'étoit du coté de la riviere de *St.-Charles* que l'on devoit agir ſérieuſement; mais pour faire croire aux ennemis que l'on vouloit paſſer devant la ville pour gagner le fleuve *St. Laurent* & la prendre dans le haut, *Cook* étoit obligé d'aller toutes les nuits dans un canot ſous la protection de quelques ſoldats, remonter la riviere pour placer des bouées ou baliſes, comme deſtinées à guider l'eſcadre, à cauſe des endroits dangereux. L'ennemi ne manqua pas de s'en appercevoir bientôt, & l'on fit feu ſur lui de la place; mais il ne continua pas moins ſa manœuvre avec la conſtance & l'exactitude qui lui étoient particulières. Tous les matins les baliſes étoient enlevées, & tous les ſoirs *Cook* revenoit en mettre d'autres malgré

le feu des François, & le tout pour attirer leur attention de ce coté-là. Enfin on attaqua du coté de la rivière de *St. Charles*, mais la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés, jointe à la force de la ſituation & des ouvrages de ce coté-là, obligea le général *Wolf* à changer ſon plan. *Cook* ne diſcontinuoit pas d'aller remplacer régulierement ſes bouées chaque nuit, & l'on fut enfin réduit à faire tout de bon ce que l'on ne vouloit que laiſſer croire aux ennemis, de ſorte que notre brave pilote dans une ſeule nuit conduiſit heureuſement toutes les forces Britanniques dans le haut de la rivière. On monta la colline d'*Abraham*, derrière le dos du général *Montcalm* qui attendoit toujours les Anglois du coté de *St. Charles*, & dans un inſtant on fit la conquête du *Canada* avec ſa capitale, quoique les deux généraux, *Montcalm* & *Wolf*, y perdiſſent la vie.

Après cette heureuſe expédition, *Cook* avec le vaiſſeau ſur lequel il ſervoit, reſta juſqu'à la paix ſur les côtes de l'Amérique ſeptentrionale. Le traité conclu, le gouvernement déſira avoir une connoiſ-

ſance exacte des côtes de l'île, auſſi étendue que précieuſe pour la pêche, de *Terre-neuve*, & *Cook* fut encore chargé de cette commiſſion, parce qu'on lui connoiſſoit des lumières très-ſuffiſantes jointe à un zèle infatigable, à quoi il faut ajouter qu'il avoit auſſi grand ſoin de faire ſa cour & de faire reſſouvenir ſes ſupérieurs de lui, & en cela tout homme qui penſe conviendra que le tort n'en eſt pas à celui qui ſe voit réduit à s'avilir ainſi d'un coté pendant qu'il s'anroblit d'un autre. Où eſt le ſupérieur qui pardonne au mérite de n'être pas courtiſan? On lui donna donc un petit bâtiment avec une douzaine d'hommes; il ſe pourvut de bons inſtrumens, & entr'autres d'un très-beau quart de cercle de bois de la main de *Bird*, d'un bon téleſcope à réflexion, & d'une excellente montre. Ainſi muni il partit en 1764, & employa quatre ans de travail aſſidu pour lever toute la côte méridionale & preſque toute la ſeptentrionale de *Terre-neuve*, donnant par intervalles des cartes partielles, ſur leſquelles il ne faut que jetter les yeux pour admirer ſon exactitude

exactitude & ſon habileté. On y trouve une quantité extraordinaire de golfes, d'anſes, de bayes, de bancs de ſable, d'écueils, & une notice perpétuelle des déclinaiſons de l'aiguille; or combien de coins & de recoins ne lui a-t-il pas fallu meſurer, outre l'attention d'avoir toujours le plomb à la main? & ce qui augmentoit la peine de ce travail, c'eſt qu'il lui falloit revenir chaque année en Angleterre au mois de décembre, & repartir en mars ſuivant, à cauſe des glaces qui dans les bayes profondes de cette île reſtent quelquefois juſqu'en juin, juſque là même que dans le détroit de *Belleisle* il vit des amas de glaces venues du nord, qui ne ſe fondent pas de tout un été, quelquefois de deux. Outre cela, cette île eſt un triſte ſéjour vers la côte, où l'on ne voit que des pêcheurs & des bûcherons, ſans aucun bétail & ſans la moindre trace d'agriculture: les naturels ſe ſont retirés dans l'intérieur des terres, & c'eſt un peuple abſolument ſauvage & intraitable; enfin dans la partie nord & nord-oueſt de l'île on trouve les traîtres & indomptables *Eſquimaux*. Pour

avoir des vivres frais, on n'a donc que la reſſource de la chaſſe & de la pêche; *Cook* laiſſoit à ſes matelots le ſoin de celle-ci, & ſe réſervoit la première, d'où il ne revenoit jamais que chargé d'oyes, de canards, & d'autres oiſeaux, dont les côtes & les rochers ſont preſque toujours couverts. Il a même rapporté qu'un jour il y tua un ours blanc, mais qu'il l'abandonna aux *Eſquimaux*, qui le mangèrent & en tirerent beaucoup de graiſſe. Dans une de ces chaſſes il eut le malheur de mettre le feu à ſon pulvérin dans l'inſtant où il l'avoit à la main, de ſorte qu'il perdit le pouce droit & ſe bleſſa d'autres doigts. Un chirurgien des vaiſſeaux de guerre qui protégent toujours la pêche, guérit bientôt ſa bleſſure, mais depuis ce tems-là il s'accoutuma pour écrire à tenir la plume entre l'*index* & le *medius*.

On jugera par tout ce détail que la ſituation de *Cook* n'étoit pas infiniment agréable, du moins par rapport aux commodités de la vie; car du reſte, outre ſes appointemens de maître, il avoit par jour une demi-guinée en qualité

d'ingénieur, & jouiſſoit de pluſieurs autres avantages : mais ce n'eſt pas d'après ce ſeul point de vue qu'il faut juger de ſon ſort dans ces contrées. Juſqu'à quel point il y ſentoit la privation de la ſociété, c'eſt ce que l'on ne peut guéres eſtimer ; mais pour les autres incommodités, il y a apparence qu'elles étoient peu affligeantes pour lui. Il étoit avare, & il profitoit des circonſtances pour ſe livrer ſans contrainte à ce penchant, qu'il pouſſoit quelquefois trop loin, & même juſqu'à ſe refuſer les choſes les plus communes. Pour ſon thé, par exemple, il n'uſoit point du ſucre que l'on donne pour cela ſur les vaiſſeaux, mais de groſſière caſſonnade : au lieu de la chandelle que lui fourniſſoit le gouvernement, il ſe ſervoit d'huile de chien marin ; &c. Il faut ſans doute attribuer cette léſinerie en grande partie à la mauvaiſe éducation de ſes premieres années, & aux habitudes qu'il devoit à ſa baſſe extraction ; mais on doit préſumer auſſi que c'étoit en lui un vice de caractère, lorſqu'on le voit demander & recevoir une penſion ou recompenſe annuelle de

quatre livres ſterling pour la perte de ſon pouce, comme ayant été bleſſé au ſervice du roi; & cela ſur la caiſſe particuliere qui ſe forme d'une contribution de ſix *pennces* par mois, fournie par chaque matelot tant de la marine royale que de la marine marchande, pour l'entretien de leurs camarades malades ou eſtropiés. Quant au manque de bonne ſociété, s'il ne l'a pas ſenti bien vivement, toujours eſt il ſûr que ſon humeur en a éprouvé quelques effets; car je crois qu'on n'a pas tort d'attribuer, au moins en partie, à ſon long ſéjour dans ces ſolitudes ſauvages, ſon air repouſſant & couvert, ſes manières peu liantes, & la réſerve exceſſive qu'il montra depuis.

Dans cet intervalle *Cook* avoit fait l'acquiſition d'une petite maiſon & d'un petit jardin à *Mile-end*, à l'eſt & dans le voiſinage de Londres, où il venoit paſſer ſes hivers, comptant probablement y finir ſes jours avec le titre de maître & de géometre de l'admirauté; car de ce grade à celui de lieutenant ou de capitaine, le ſaut eſt très-rare & très-difficile, & tout ce que cette claſſe d'offi-

ciers peut ſe promettre après de longs ſervices, c'eſt tout au plus une des vingt ſoldes fondées pour ceux qui vieilliſſent dans ce poſte, ou d'être faits inſpecteurs dans les chantiers du roi, où ils ſont chargés de la partie des agrès, des manœuvres & des voilures, pour tous les vaiſſeaux que l'on équipe. Néanmoins *Cook* étoit deſtiné à faire ce ſaut extraordinaire, & cela arriva de la maniere ſuivante. La ſociété royale des ſciences jugeant qu'il ſeroit utile pour les progrès de l'aſtronomie d'obſerver dans une île de la mer pacifique le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil, qui devoit arriver pendant l'été de 1769, avoit dès l'année précédente préſenté un mémoire au roi ſur ce ſujet. Le roi ne ſe contenta pas d'approuver ce projet, mais il donna ſur le champ ordre à l'amirauté de tenir un vaiſſeau prêt pour cette campagne, & fit préſent d'une ſomme conſidérable à l'académie afin de pourvoir à tout ce qu'elle jugeroit néceſſaire à ſon deſſein. On choiſit d'abord l'une des *Marquiſes* pour le lieu du débarquement; mais le capitaine *Wallis* qui venoit de terminer

ſon voyage autour du monde, marqua dans une lettre au préſident de la ſociété roïale, qu'il ne connoiſſoit point d'île plus commode pour cette obſervation que l'une de celles qu'il avoit nouvellement découvertes & à laquelle il avoit donné le nom du *roi George*, mais que l'on connoît ſous celui d'*O-tahiti*. Après s'être bien inſtruit de la poſition de cette île, & tout mûrement examiné, on ſe décida à ſuivre l'avis du capitaine *Wallis*; on travailla ſur le champ & ſans relâche aux préparatifs, & la conduite du tout fut donnée au maître & géomètre *Cook* par le célébre amiral *Hawke*, qui à cet effet l'éleva au grade de lieutenant de vaiſſeau, & le nomma commodore du bâtiment deſtiné à cette entrepriſe. C'eſt ainſi que *Cook* ſe vit enfin dans une place où d'un coté il pouvoit tirer parti de ſes grands talens pour l'utilité publique, & où de l'autre il étoit aſſuré d'obtenir toutes les récompenſes qui leur étoient dues.

Mr. *Joſeph Banks*, actuellement préſident de la ſociété roïale, s'offrit par pur zèle à être du voyage, pour travailler

à l'hiſtoire naturelle en général & à la botanique en particulier. Il engagea Mr. le docteur *Solander*, & pluſieurs peintres ou deſſinateurs diſtingués, à l'accompagner, & ſes richeſſes conſidérables le mirent en état de mettre à bord les meilleurs inſtrumens & les meilleurs livres, en mot de pourvoir à tout ce qui devoit contribuer à rendre ce voyage avantageux pour toutes les ſciences. C'eſt l'uſage ſur les vaiſſeaux de roi, que le capitaine à qui l'amirauté en confie le commandement, défraie toutes les perſonnes qu'elle nomme pour l'accompagner & qui ne font pas préciſément partie de l'équipage : mais Mr. *Banks* ſe chargea de l'entretien de toute ſa ſuite, de l'aſtronome *Green*, & de Mr. *Cook* lui-même, à qui il paya en ſus une ſomme très-conſidérable pour les chambres du vaiſſeau & les autres commodités dont il avoit beſoin, tant pour lui que pour ſes compagnons. Enfin l'on partit pour *Otahiti*, & on connoît la relation de ce voyage donnée par Mr. *Hawkesworth* d'après les manuſcrits de MM. *Cook* & *Banks*.

Ces voyages ſur de petits bâtimens ſont toujours en Angleterre très-avantageux pour le commodore, parce qu'on lui donne en même tems l'emploi lucratif de tréſorier. C'eſt lui qui eſt chargé de faire hors du roïaume les dépenſes qu'exigent les beſoins du bâtiment, & de les porter en compte à l'amirauté ; il n'y a pas juſqu'au tabac & aux nippes à l'uſage des matelots dont l'achat ne lui offre un profit conſidérable ; & *Cook* ſut ſi bien tirer parti de tout que ce voyage lui valut au moins trois à quatre mille livres ſterling net. La fréquentation qu'il avoit faite des ſauvages du *Canada*, de *Terre-neuve* & de *Labrador*, lui ſervit beaucoup avec les habitans plus policés d'*O-tahiti*, dont il ſut s'attirer le reſpect & la confiance. Auſſi ſous ſon commandement ne ſe commit il aucun de ces traits de cruauté auxquels ce peuple pacifique & foible étoit expoſé avec les armes & la politeſſe des Européens, & la conduite amicale des Anglois avec les naturels fit ſur ceux-ci une vive impreſſion.

Outre l'objet principal du voyage, qui étoit l'obſervation du paſſage de Vé-

nus & la détermination précise de la hauteur de l'île d'*O-tahiti*, le capitaine *Cook* en fit le tour en entier & en leva une carte exacte, dans laquelle il fit aussi entrer les îles du voisinage. Au retour il découvrit que la *Nouvelle-Zéelande* étoit composée de deux îles considérables très-voisines, & le détroit qui les sépare fut nommé le *détroit de Cook*, lequel il ne faut pas confondre avec un autre beaucoup plus grand qui sépare l'Asie de l'Amérique, & qui porte le même nom. Il visita aussi toute la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* dans un espace de trente degrés de latitude, & en donna des cartes plus exactes que nous n'en avions même, il y a très-peu de tems, de certaines côtes d'Europe. Ce fut dans ce voyage que son bâtiment resta vingt-quatre heures suspendu sur des rochers de corail, situation pour l'équipage l'une des plus terribles auxquelles la mer puisse exposer. Il seroit trop long d'entrer dans le détail de ce qui s'y passa; il suffira de dire que durant ces momens effrayans, on n'entendit sur le bord aucun cri, on ne vit pas le moindre geste

de déſeſpoir. Chacun ſembloit plein de l'ame intrépide du chef, & on travailloit à ſortir du danger avec la préſence d'eſprit & la réſignation la plus héroïque. La traverſée depuis la *Nouvelle-Hollande*, dans des mers où jamais n'avoit paru vaiſſeau Européen, & où perſonne n'auroit oſé ſe haſarder ſans la ſagacité prodigieuſe de *Cook*, ſa conſtance opiniâtre & ſon ardeur extrême de ſe ſignaler, cette traverſée, dis-je, eſt ſans contredit l'une des plus glorieuſes circonſtances de ſa vie. Trois mois durant il fût obligé d'avoir la ſonde à la main, au milieu des chaînes ſans fin de roches de corail qui à chaque inſtant menaçoient de briſer le vaiſſeau, & entr'autres pendant un eſpace de 220 milles d'Allemagne on jetta la ſonde exactement chaque minute ſans diſcontinuer; ſouvent même tandis qu'elle donnoit 100 à 120 braſſes de fond, on ſe voyoit à quelques pas du briſant le plus dangereux. Il faut ſelon toute apparence que ces roches de corail s'élevent comme des eſpèces d'obéliſques ou d'aiguilles du fond de la mer, comme des tours ou des murs ſi l'on

veut, puiſque dans l'inſtant même où l'on vogue avec ſécurité ſur une mer ſans fond, on n'eſt pas moins expoſé à ſe voir briſer en pièces à chaque clin d'œil. Souvent on ne ſortoit d'un danger que pour tomber dans un plus grand, & on ſe croyoit trop heureux de revenir à une place que l'on s'étoit hâté de quitter comme périlleuſe. Le vaiſſeau faiſoit tant d'eau que pour y reſter ſans inquiétude il falloit être, comme cet intrépide équipage, aſſez accoutumé aux dangers imminens pour devenir inſenſible à ceux qui ſemblent tant ſoit peu éloignés. Enfin on ſe tira de tant de difficultés, & *Cook* découvrit le détroit entre la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée*, dont l'ignorance avoit preſque cauſé la perte de Mr. de *Bougainville* dans un tems où il manquoit de vivres. Cependant malgré l'heureux ſuccès qui ſembloit devoir bientôt terminer cette expédition, le long ſéjour que l'on fut obligé de faire à Batavia faillit à devenir fatal à l'équipage de *Cook*, aux ſavans qui l'accompagnoient, & à lui-même. Au milieu de ces marais infects, preſque

tous furent attaqués de fièvres putrides & de diarrhées qui emportèrent pluſieurs perſonnes.

Un matelot, Irlandois de nation, déſerta d'un bord Hollandois & vint ſe rendre ſur celui de *Cook*; on aura lieu, par ce qui en arriva, de connoître dans ce fameux marin un autre trait caractèriſtique, celui même qui contribua plus ou moins à ſa mort. Nous venons de voir que preſque tout l'équipage étoit hors de ſervice; *Cook* employa donc ce déſerteur un jour à ramer dans une pinaſſe qui le portoit à terre, où il avoit des emplettes à faire pour le reſte du voyage. Dans l'intervalle la pinaſſe étoit reſtée près du Quay, & on y reconnut le malheureux matelot. Un caporal Hollandois s'avance auſſi-tôt avec une eſcouade pour le ſaiſir; un autre matelot qui étoit avec lui court à toutes jambes chercher le capitaine *Cook* qui ne pouvoit pas être encore bien loin; *Cook* revient à la hâte ſur ſes pas, & arrive préciſément comme les ſoldats Hollandois après un pourparler très-vif, mais très-inutile, ſe diſpoſoient à en venir aux voies de fait. Il

demande au caporal ce qu'il avoit à démêler avec ſes gens. J'ai ordre, répondit celui-ci, de prendre ce déſerteur. Prens ſi tu l'oſes, reprit *Cook*; & comme le caporal s'avançoit, le capitaine met l'épée à la main en lui criant qu'un pas de plus il la lui paſſe dans le ventre. Le caporal ſe retourne & veut faire quelques pas pour lui parler; c'en fut aſſez pour le capitaine, qui s'élance ſur lui en fureur, le chaſſe hors de ſon canot & les ſoldats avec lui, & les pourſuit encore à une bonne diſtance de-là. Toutes ces circonſtances ayant été rapportées au gouverneur, il envoya ordre de livrer le matelot, mais *Cook* déclara que cet homme étoit né ſujet de ſon ſouverain & qu'il ne le rendroit point; & en effet, quoiqu'il eût laiſſé preſque tous ſes canons ſur les rochers de corail de la *Nouvelle-Hollande* & que toute ſon artillerie conſiſtât preſque en deux ou trois petites pièces pour les ſaluts, on jugea à Batavia qu'il n'y avoit rien à faire avec une tête comme celle-là, & qu'il valoit mieux terminer à l'amiable. Au fond, il y avoit de la témérité de ſa part; car s'il

eût trouvé ſon pareil dans le caporal, peut-être eût il avancé de neuf ans la cataſtrophe qui lui coûta la vie dans l'île d'*O-waihi* pour une affaire aſſez analogue.

Peu de tems après ſon retour, *Cook* fut préſenté par le lord *Sandwich* à Sa Majeſté qui lui fit un accueil très-gracieux. Enſuite il fut nommé *maître-commandant*, grade qui en Anglererre tient le milieu entre celui de lieutenant & celui de capitaine 37). Bientót on apprit que les François avoient auſſi fait quelques découvertes, & en examinant les cartes on vit qu'il y avoit au ſud une mer immenſe que l'on ne connoiſſoit point, & où il devoit y avoir ou de grandes îles ou un continent. Le roi réſolut d'y faire faire des recherches, & on jetta encore les yeux ſur *Cook* pour cette entrepriſe, mais au lieu d'un vaiſſeau on lui en donna deux. Celui qu'il devoit monter avoit d'abord été deſtiné au commerce de la houille, puis envoyé en Ruſſie pour ſervir contre les Turcs, mais on ne s'en étoit point accommodé à *Petersbourg*, & à ſon retour l'amirauté l'acheta pour le voyage de la mer du ſud. Il

étoit du port de 480 tonneaux, de forme arrondie & fortement membré, plus propre par conſéquent à la fatigue que ceux dont la coupe imite la frégate & s'aiguiſe vers la quille, outre qu'il étoit plus ſpacieux. On le nomma la *Réſolution*, & on y pratiqua ſur l'arrière un apartement pour le capitaine, vu que Mr. *Banks*, qui ſe propoſoit de retourner en mer avec Mr. *Solander* & une nombreuſe ſuite d'artiſtes, devoit occuper tout ce qu'il y avoit de chambres. L'autre bâtiment nommé l'*Aventure* ne portoit que 340 tonneaux, & Mr. *Tobie Fourneaux* le monta en qualité de maître - commandant. Cependant Mr. *Banks* & ſes amis ne furent point du voyage, parce qu'il vouloit un bâtiment encore plus ſpacieux, ce qui entraîna tant de difficultés qu'à la fin il abandonna tout à fait ſon projet. On choiſit pour le remplacer Mr. le docteur *Forſter*, à qui l'on fit des conditions très-avantageuſes, & qui emmena ſon fils en qualité d'aide & de deſſinateur; après quoi on mit à la voile en juillet 1772.

On s'étoit muni contre le ſcorbut,

qui de toutes les maladies de mer eſt la plus terrible, de tous les remèdes imaginables, dont pluſieurs même n'avoient jamais été employés ; mais une cauſe qui l'eût rendu inévitable fut détruite par Mr. *Forſter*. Dès les commencemens de la navigation il s'apperçut d'une odeur infecte, comme d'œufs pourris, qui venoit du bas du vaiſſeau. N'étant point comme les marins accoutumé à toute ſorte d'odeurs, il demanda à un matelot d'où cela venoit. De l'égoût de Cale, répondit celui-ci, comme parlant d'une choſe connue depuis longtems & à laquelle il n'y avoit point de remède. M. *Forſter* propoſa de raréfier l'air par le feu à fond de Cale, pour y attirer de l'air frais, & chaſſer cette odeur dangereuſe. On ſuivit cet avis, & de tout le voyage on ne s'apperçut plus de rien. On avoit embarqué ſoixante tonneaux de *ſaour-kraout*, dont on diſtribuoit à chaque homme 12 à 15 livres par ſemaine, & comme on en ſervoit tous les jours ſur la table du capitaine, les matelots ne firent point difficulté d'en manger auſſi, comme d'un aliment qui par

ſon

ſon acidité étoit très-propre à prévenir la putréfaction & à préſerver du ſcorbut. Auſſi par cette précaution, jointe à nombre d'autres qui contribuent beaucoup à rendre ce voyage remarquable, de 120 hommes qui le firent il n'en mourut qu'un ſeul de maladie. Mais tout cela eſt aſſez connu par la relation de Mr. *Forſter*, & quand tout le fruit de ce ſecond voyage ſeroit réduit à la ſeule découverte de ce préſervatif auſſi ſimple qu'efficace contre le ſcorbut en mer, l'humanité y gagneroit aſſez pour ne faire regretter ni l'argent ni la peine qu'il a coûté. C'eſt dans cet eſprit que la ſociété roïale des ſciences dérogea pour cette fois à ſa règle de ne donner la médaille d'or fondée par le chevalier *Copley* qu'à l'auteur du meilleur traité ſur quelque matière philoſophique, ou d'expériences nouvelles & importantes, ou de grandes & utiles découvertes; elle la décerna à Mr. *Cook* quoique tout ſon mérite ſe bornât, en cette occaſion, à ne point empêcher l'uſage de ce que l'on propoſoit. Mais ſi l'on fait attention que les nouvelles découvertes portent toujours avec

elles leur récompenſe, en argent ou en gloire ou de tous les deux à la fois, tandis qu'au contraire la victoire remportée ſur certains préjugés ſucés avec le lait, victoire qui coûte tant à l'amour propre à pluſieurs égards, obtient rarement une récompenſe, une du moins qui plaiſe à celui qui a eu le courage de la mériter, on ſouſcrira ſans peine au jugement de la ſociété roïale, & on conviendra que ce mérite de Mr. *Cook* n'étoit pas trop payé par une médaille d'or.

Cook dans ce voyage parcourut le grand Océan auſtral depuis le 60e. degré de latitude ſud juſqu'au cercle polaire, navigation ſi remplie de dangers que peut-être ne réuſſira-t-elle jamais à un autre. Les brouillards éternels qui obſcurciſſent l'atmoſphère à cette latitude, & les neiges preſque continuelles qui y tombent, font que l'on ne peut jamais bien diſtinguer un objet à plus de quelque centaine de verges du vaiſſeau, ce qui met dans un danger perpétuel de heurter contre les glaces énormes qui s'accumulent par tout dans ces mers, de

ſorte que ſouvent, lorſqu'on les apperçoit, à peine reſte-t-il le tems de faire la manœuvre néceſſaire pour les éviter. Mais le croiroit on ? on trouvoit à faire quelque uſage de ces glaçons. On avoit bien déjà dit auparavant que ſur la cime de ces îles flottantes de cryſtal il ſe trouvoit des réſervoirs d'eau douce, d'où l'on voyoit deſcendre dans la mer des torrens & des ruiſſeaux en caſcades: mais on ne lit point que jamais navigateur ait fait proviſion de ces glaces pour les fondre & en tirer de l'eau potable, comme on le fit dans ce voyage. Au reſte on ne trouva point au delà du cercle polaire, ni dans le voiſinage, ce continent ou cette terre quelconque que Mr. *Forſter* ſoupçonnoit être cauſe du grand froid de ces contrées 38). Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici que *Cook* a été quelquefois juſqu'à quatre mois ſans voir terre, & ſans éprouver les ravages du ſcorbut, ni des autres maladies funeſtes aux gens de mer, quoiqu'il paſſât quelquefois dans l'eſpace de quelques ſemaines d'un froid de 27 degrés de *Fahrenheit* au-deſſous de la glace, à

une chaleur de 70 degrés, ce qui prouve que le ſéjour de la mer n'eſt jamais plus mal-ſain que celui de la terre. C'eſt ainſi qu'à *Archangel* & à *Tobolſk* la température change ſouvent dans un court eſpace du degré de la congélation à la chaleur la plus violente, de ſorte que trois ou quatre ſemaines après la fonte des neiges l'herbe eſt déjà crue juſqu'au ventre du gros bétail, & encore ces deux contrées ſont-elles ſalubres & à peu près auſſi bien peuplées que peuvent l'être des pays ſi ſeptentrionaux.

Cependant *Cook* qui juſqu'alors avoit joui de la meilleure ſanté, tomba dangereuſement malade, & par une cauſe qui ne jette pas ſouvent les commodores dans cet état. Pour aucune raiſon quelconque il ne vouloit vivre plus délicatement que ſes matelots, & en conſéquence il n'avoit point embarqué de volailles, ou ſi peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il mangeoit continuellement des viandes ſalées, aliment dur & coriace que ſon eſtomac rebuta enfin, & il fut attaqué d'une fièvre bilieuſe avec une conſtipation opiniâtre. Il ſouf-

frit longtems ſans en parler & cherchant à repouſſer le mal par l'abſtinence ; mais au contraire le mal augmenta, & le capitaine fut réduit à garder le lit. C'étoit un ſpectacle touchant que de voir la triſteſſe qui regnoit ſur le bord du moment où l'on ne vit plus paroître ce brave homme, qui par ſon expérience & ſa ſagacité unique, auſſi bien que par ſon attention continuelle aux beſoins de tout le monde & l'égalité de ſon humeur, s'étoit aquis la confiance & l'affection de tout le monde, & à qui l'équipage obéiſſoit comme à un père. La cauſe même de ſa maladie augmentoit encore l'intérêt, & tout le tems qu'il fut en danger on vit la douleur & l'inquiétude peinte ſur tous les viſages. Il ſouffroit cruellement, les forces étoient perdues, & il ne faiſoit plus de fonctions ; enfin il ſurvint un hoquet très-dangereux qui dura vingt-quatre heures, juſqu'à ce que l'on vint à bout de l'arrêter par les bains chauds. Mais lorſqu'on l'eut tiré de danger & qu'il commençoit à ſe rétablir, on n'avoit rien à lui donner qui fût propre à lui rendre des forces & qui

convînt à ſon eſtomac ; alors Mr. *Forſter* fit tuer un chien d'*O-tahiti* qui lui étoit fort attaché, & le ſacrifia pour faire de bons bouillons au capitaine, avec leſquels on le ſoutint en effet juſqu'à ce que l'on eût atteint quelque île ou l'on trouvât de la volaille, des fruits, & tous les rafraîchiſſemens néceſſaires. Ainſi il fallut qu'un ſeul chien ſe fût heureuſement conſervé ſur le bord, que ſon maître ne craignît pas de le ſacrifier, & que le capitaine eût appris dans ſon précédent voyage que cette viande eſt ſaine, nourriſſante, & de bon goût, il fallut, dis-je, la réunion de ces circonſtances pour conſerver à l'équipage un chef qui en étoit adoré.

En s'approchant pour la ſeconde fois du tropique du Capricorne, il trouva l'île *de Paſque* découverte par l'amiral *Rogewein*, & viſitée en 1770 par les vaiſſeaux Eſpagnols le *San-Lorenzo* & la *Roſalie* ſous les ordres du capitaine Don *Philippe Gonzalès*. On n'y trouva que de mauvaiſe eau & peu ou point de rafraîchiſſemens ; ainſi on ſe hâta de gagner des terres plus heureuſes, qui furent les

Marquiſes, ainſi nommées par l'Eſpagnol *Mendana*; & parmi leſquelles on découvrit encore une petite île non mentionnée par les Eſpagnols. Après quelques jours de ſtation, *Cook* retourna une ſeconde fois à *O-tahiti*, & vit dans la traverſée deux petites îles fort baſſes qui n'avoient pas encore été ſouvent reconnues. A celle de *O-reyadea* on lui dit que deux bâtimens étoient arrivés à *Huaheine*. Il crut d'abord que c'étoit une fable inventée à plaiſir, mais au cap il ſut depuis que c'étoit deux bâtimens Eſpagnols.

En allant aux îles de l'*Amitié*, il vit deux petits îlots peu conſidérables. Il s'arrêta quelque tems à *Amſterdam* ou *Anamoka*, & peu après il reconnut les îles découvertes par *Quiviras*, & vues depuis par Mr. de *Bougainville*. Au ſud-oueſt il en trouva encore quelques autres, & il les comprit toutes ſous le nom des *Nouvelles-Hébrides*. Plus loin il découvrit la *Nouvelle-Calédonie*, longue de 240 lieues marines d'Angleterre; puis gouvernant vers la *Nouvelle-Zélande*, il vit une autre petite île déſerte qu'il

nomma *île de Norfolk* en honneur de la feue ducheſſe de ce nom. De la *Nouvelle-Zélande* il s'engagea dans une mer juſque-là inconnue en gouvernant au cap *de Horn*, & en ſix ſemaines il fit une traverſée de 1500 lieues marines. Il trouva au cap le plus beau tems, & un calme auquel il ne s'attendoit pas. A la *terre de feu* le capitaine avec ſes ſavans commenſaux, les deux MM. *Forſter* & le *docteur Sparrmann*, trouva le moyen de faire encore une chaſſe très-périlleuſe qui fournit quelque viandes fraîches à tout l'équipage, & ce fut pour eux une ſatisfaction vraiment touchante de pouvoir régaler à la fois 120 hommes très-ennuïés de ne voir depuis tant de tems que des viandes ſalées de près de trois ans. Il faut même rendre à ces MM. la juſtice de dire que dans tout le voyage ils partageoient avec beaucoup de plaiſir leur volaille avec le reſte de l'équipage, & ſurtout avec les malades; & cette attention du capitaine ſuffit, malgré ſa ſévérité inflexible & ſon air repouſſant, pour le rendre ſi cher à tous les inférieurs, que tous le ſuivoient avec

réſolution à travers les plus grands dangers, & ſe livroient gaiment aux plus rudes travaux malgré le froid, la pluie, la neige, & la diſette de bons alimens. Quant aux autres officiers du bord, ils n'étoient pas ſi généreux & ils gardoient ſans façon leurs proviſions pour eux.

En quittant ces triſtes contrées dont l'aſpect ſombre & effrayant frappoient ſingulièrement des yeux non accoutumés, on vit les îles de la *Géorgie du ſud* & de *Sandwich* 39), auprès deſquelles la *terre des états* & la *terre de feu* peuvent paſſer encore pour un paradis. Des monts de neige & de glace à perte de vue, quelques rocs plus bas entre leſquels une eſpece d'herbe & une autre ſeule plante du ſud végétoient péniblement, quelques lourds pingouins & lions de mer qui s'y traînoient lentement, voilà tout ce que l'œil y découvroit.

Il reſtoit bien prouvé dès lors que dans l'Océan auſtral, outre ces deux petites îles ſans conſéquence, il n'exiſtoit aucune autre terre; car on en avoit fait le tour, & les glaces empêchoient abſolument de pénétrer plus avant au ſud.

Mais comme quelques officiers croyoient qu'il pouvoit ſe trouver quelque terre dans les mêmes parages où *Cook* avoit vu la première glace en 1772, un peu plus à l'eſt que le continent prétendu de *Bouvet*, le capitaine, pour éloigner juſqu'au ſoupçon de négligence, ſe détermina à viſiter les mers où *Bouvet* avoit vu de la glace qu'il prit pour de la terre. Il ne s'y trouva pour cette fois ni de l'une ni de l'autre, & au même endroit où en 1772 on avoit trouvé un nombre infini de maſſes flottantes, on ne vit pas le moindre glaçon.

Arrivé au cap, il y trouva des Meſſieurs de la Compagnie des Indes, qui ayant coutume de ſe faire ſuivre partout d'une ménagerie de cailles graſſes de la Chine, d'oyes, de poulets, & d'autres volailles en cage pour en faire des pâtés, ne pouvoient comprendre qu'un vaiſſeau eût pu tenir la mer pendant vingt-huit mois ſans avoir touché à aucun des ports où il y a des Européens habitués: cette hiſtoire leur ſembloit un roman, & quand on leur diſoit que dans l'intervalle on avoit vécu d'albatroſſes, de pingouins,

de corbeaux de mer, de pétérels, de lions de mer, d'ours marins, & même une fois de chien, ils s'imaginoient qu'on abuſoit de la liberté ordinaire que prennent les gens qui reviennent de loin. Ils ne purent ſe perſuader qu'on leur diſoit vrai, qu'en voyant tous ces viſages alongés ſortir du bord, & la bonne foi avec laquelle ils trouvoient excellent tout ce qu'on leur préſentoit. Quant aux lecteurs, comme ils ſeront probablement plus judicieux que ces Meſſieurs, il ne faut pas les priver d'une petite anecdote qui leur apprendra de quelle friandiſe on ne laiſſoit pas de jouir en partie ſur les vaiſſeaux du capitaine *Cook*, & quelle chaſſe l'on y faiſoit faute d'autre. Il s'y trouvoit un vieux quartier-maître (le reſpectable barbon mérite bien qu'on le nomme) appellé *John Elwel*, qui étoit intimement lié avec un chat, & ce fidèle compagnon ne manquoit pas tous les matins de lui apporter un rat qu'il alloit prendre dans le bas du vaiſſeau. Mais il falloit partager ce morceau friand, & voici comment s'arrangeoient ces bons amis. *John Elwel* commençoit par l'écor-

cher & le vuider, ce qui faiſoit d'abord une curée pour ſon aſſocié; puis il faiſoit rotir le corps de la bête, régaloit ſon chat des abbattis & d'un petit morceau du tronc, & enfin prenoit pour lui le reſte.

Cook trouva au cap le capitaine *Crozet*, homme d'un caractère vif, qui commandoit l'*Ajax* vaiſſeau de la compagnie françoiſe des Indes, & avoit été à la *Nouvelle-Zélande* avec le capitaine *Marion*, où ce dernier avoit eu le malheur d'être tué & mangé par les naturels avec 28 autres perſonnes. Les manières ſéduiſantes de *Crozet*, les louanges méritées qu'il donna au navigateur Anglois, la politeſſe qu'il eut de le prévenir par une viſite amicale, tout cela, dis-je, lui gagna l'amitié de *Cook*, qui l'invita à dîner avec tous ſes officiers. Tout au contraire le capitaine Eſpagnol Don *Juan Arraas*, qui commandoit la *Junon*, frégate, ſe montrant bien moins prévenant, beaucoup plus réſervé & plus froid, ſelon le caractère de cette nation, ne plut point du tout au capitaine Anglois. Outre cela il ſe trouva encore que Don

Arraas ſortoit d'une groſſe maladie, ce qui l'obligeoit à éviter un cérémonial qui l'eût gêné, mais ne l'empéchoit cependant pas d'employer des manieres très-amicales. Mais au départ de *Cook*, l'Eſpagnol lui fit une politeſſe à laquelle le premier s'attendoit d'autant moins que ſon grade & ſa conduite méme avec *Arraas* ne lui en donnoient pas lieu. Celui-ci, capitaine d'une frégate de 30 canons, ſalua de neuf coups le maître-commandant d'une chaloupe armée en guerre & ne portant que 20 piéces. A ce ſalut *Cook* fut pénétré de regret & ſe reprocha beaucoup, mais trop tard, de n'avoir pas fait connoiſſance avec ce noble Eſpagnol, qui de ſon coté en avoit laiſſé voir le deſir, non pas bien expreſſément, mais cependant aſſez clairement.

Peu de tems après ſon retour *Cook* fut enfin nommé capitaine en pié, & obtint une place à l'hotel de *Greenwich* où il pouvoit couler en repos le reſte de ſes jours. Pendant ſa longue abſence on avoit auſſi fait une entrepriſe pour pénétrer vers l'autre pole dans les mers ſep-

tentrionales, où, comme l'on ſait, le capitaine *Phipps*, aujourd'hui lord *Mulgrave*, n'eut pas un grand ſuccès. Mr. *Daines Barrington*, frère du lord & amiral du même nom, avoit fait un petit mémoire où il prouvoit par pluſieurs témoignages, qu'avant lord *Mulgrave* d'autres vaiſſeaux avoient déjà pénétré beaucoup plus avant que lui dans le nord, & avoient même atteint le pole. Ce mémoire, par un eſprit de parti, n'ayant point été inſéré dans les tranſactions philoſophiques, *Barrington* le fit imprimer à part avec des additions. Enfin animé par la vengeance il fit tant qu'il obtint un acte du parlement, qui propoſoit une récompenſe de 20,000 lb. ſterling à celui qui découvriroit dans le nord un paſſage de la mer du ſud dans la mer Atlantique, & cinq mille livres en ſus ſi on s'avançoit juſque ſous le pole arctique à un degré près. En même tems *Barrington* propoſa pour cette expédition le capitaine *Cook*, dont l'ambition, la conſtance opiniâtre & l'avarice lui étoient trop connues pour n'en pas eſpérer tout le ſuccès poſſible, outre qu'il

jouoit dans cette affaire le rôle brillant, puiſqu'en ſe vengeant de ſes adverſaires, il avoit la gloire d'être l'auteur & le fauteur de l'une des plus mémorables entrepriſe de notre ſiècle. Tout réuſſit: on équipa deux bâtimens, la vieille *Réſolution*, que monta encore le capitaine *Cook*, & la *Diſcovery*, vaiſſeau neuf, qui fut confié au capitaine *Clerke* dont ce voyage alloit être le quatriéme autour du monde. Ils mirent à la voile en 1776, & le 9 novembre de la même année ils quitterent le cap de Bonne-Eſpérance, pour aller découvrir le paſſage entre l'Aſie & l'Amérique, & chemin faiſant remettre l'Indien *O-mai*, aſſez connu, dans ſa patrie, l'une des îles *O-tahitiennes.*

Avant de partir, *Cook* avoit laiſſé ſes journaux du précédent voyage au docteur *Douglas* chanoine de St. Paul de Londres, & chargé de l'édition Mr. *Strahan*, imprimeur du roi, & Mr. *James Stuart*, qui la firent paroître en 1777. Ce fut le dernier voyage de ce brave capitaine, qui n'eut pas même la ſatisfaction de l'achever, puiſqu'il fut tué par les habi-

tans de l'île d'*O-waihi*, (de la manière que l'on a vue dans la relation de *Henri Zimmermann.*)

Ainſi donc périt l'un des plus grands navigateurs qui aient exiſté, le premier qui ait paſſé les deux cercles polaires, le premier qui ait trois fois pénétré au de-là du cercle arctique dans des mers juſqu'alors inconnues, le premier qui ait fait le tour du monde d'Occident en Orient, & même une fois ſous une latitude que l'on avoit cru tout à fait impraticable, le premier qui ait reconnu tout ce qu'il y a de terre dans la partie méridionale du globe, celui enfin qui non ſeulement a enrichi la géographie d'une foule de découvertes importantes, mais qui l'a preſque complétée, en nous apprenant enfin qu'il ne nous reſte plus de grands continens à découvrir nulle part. Auſſi peut-on dire que de tous les hommes célèbres de ces derniers tems il n'en eſt aucun dont les entrepriſes & les expéditions aient excité plus d'intérêt dans toute l'Europe. Sans être ni prince, ni conquérant, ni rebelle, il a frappé tous les eſprits d'admiration & d'éton-

d'étonnement. Tout ce qu'il a fait, a été utile à ſa patrie, à l'univers, au progrès général des lumières; mais ſes exploits n'ont point été ſouillés de ſang, le fer & le feu n'y ont eu aucune part. Ainſi dans le fond, tel l'égale en renommée qui lui eſt peut-être bien inférieur en véritable gloire, & il n'eſt peut-être aucun de ces héros dont la mort fut plus généralement regrettée que celle de *Cook*. Donnons actuellement aux lecteurs quelque détail particulier ſur le perſonnel de cet homme célèbre; ce ſera ſans doute terminer cet abrégé imparfait de ſa vie, d'une maniere qui leur fera plaiſir.

Cook étoit un grand homme ſec, maigre, de large quarrure néanmoins, fort & bien membré, de la taille de près de ſix piés, ce qui l'obligeoit à ſe courber beaucoup dans le vaiſſeau, d'où il avoit contracté l'habitude de marcher fort voûté, comme tous les marins d'une grande taille. On reconnoiſſoit à ſa démarche, & ſurtout quand il vouloit aller vite, un air commun qui ſentoit ſon premier état. Il étoit beaucoup fendu, de ſorte qu'il faiſoit de plus grands pas

que ſa taille même ne le comportoit; c'eût été probablement pour un phyſionomiſte une circonſtance qui lui eût fait deviner l'homme né pour meſurer tout le globe. Il avoit les ſourcils épais & fort ſaillans, le nez gros & long, les yeux gris, non vifs & petillans, mais petits & pénétrans. La forme des os zygomatiques & celle qu'ils faiſoient prendre à ſes joues, lui donnoit un air écoſſois; mais en général il regnoit dans ſa phyſionomie quelque choſe de ſombre, de dur, de repouſſant, dont l'expreſſion étoit augmentée encore par la forme très-ſaillante de ſa lèvre ſupérieure. Dans les différentes altérations de ſon viſage, on reconnoiſſoit clairement un homme de travail, d'expérience, qui avoit de bonne heure vu, obſervé, éprouvé des embarras, eſſuyé de la miſére, l'artiſan de ſon propre ſort à travers mille obſtacles & mille fatigues; tout cela peint dans ſes traits, ſe combinoit avec ceux du caractère deſpotique & entier d'un capitaine de vaiſſeau, qui à la moindre faute d'un matelot frappoit du pié avec fureur, & faiſoit retentir juſqu'au fond

de la ſainte-barbe le tonnerre de ſes imprécations.

Il avoit les cheveux forts & d'un chatain-clair; il devoit les avoir eu rouges dans ſa jeuneſſe, mais il n'en reſtoit plus de traces. Il n'avoit pas le teint auſſi baſanné, auſſi hâlé, qu'on auroit dû l'attendre de la vie qu'il avoit toujours menée, & il étoit naturellement blême.

Sherwin en a donné, d'après un portrait de *Dance*, une gravure très-reſſemblante. *Cook* n'avoit point les manières agréables dans la ſociété; il manquoit abſolument de cette aménité, de cette politeſſe, de cet enjouement ſpirituel, de cet uſage du monde, néceſſaires pour s'y rendre aimable. Preſque toujours il étoit comme enſeveli dans un humeur fournoiſe & rechignée, au point que durant tout le tems d'un voyage de trois ans on ne l'a entendu qu'une ſeule fois fredonner à part ſoi, & une autre fois ſiffler. Il paſſoit les jours entiers avec quatre perſonnes à roder ſur le bord, à prendre tous ſes repas, à boire même le ſoir du punch, ſans dire autre

choſe que *bon jour* & *bon ſoir*, & porter ſes ſantés ordinaires, du Roi, du lord *Sandwich*, de la marine, de Mr. *Palliſer*, & de tous les bons amis en général. Seulement les ſamedis au ſoir, après n'avoir pas ouvert la bouche de toute la ſemaine, il ſe déridoit un peu au premier verre de punch, & ne le vuidoit jamais ſans dire à haute voix, *ſaturday night* (nuit du ſamedi), eſpèce de mot ſacré parmi les matelots Anglois, qui leur rappelle leur femmes ou leurs maîtreſſes, à la ſanté deſquelles, depuis le mouſſe juſqu'au capitaine, perſonne ne manque de boire un coup, que l'on ſoit en mer ou dans le port. Cet uſage vient peut-être de ce que dans la marine royale c'eſt ordinairement le dimanche que les flottes ou eſcadres mettent à la voile ou que l'on s'embarque pour les grandes expéditions, de ſorte que la nuit du ſamedi ſe trouve toujours & comme de fondation la nuit d'adieu, mémorable par conſéquent, dont le ſouvenir eſt recommandé vivement, & que l'on ſe rappelle ainſi fidélement. Soit dit en paſſant pour faire voir comment parmi

une claſſe d'hommes groſſiers on ſait mettre à profit les plaiſirs de l'imagination pour répandre ſur une vie également monotone & dure quelque agrément & quelque variété. Souvent dans ces inſtans de liberté le bon *Cook* étoit tout différent de lui-même, gai, affable, ouvert, il contoit des hiſtoriettes, il avoit le mot pour rire, & par fois quelque choſe de plus, ſans que l'on pût attribuer cette licence ni à l'excès du *punch*, ni à un goût particulier. On n'en cherchera ſans doute la cauſe que dans le genre de ſociété parmi laquelle il avoit paſſé tant d'années. Et en effet il étoit d'une continence & d'une tempérance ſingulière, & l'on peut dire de lui dans le ſens le plus ſtricte qu'il n'aimoit ni les femmes ni le vin. Dans ſon ſecond voyage de trois ans, on ne le ſoupçonna qu'une ſeule fois (c'étoit aux îles de la Compagnie) d'avoir reçu de jour dans ſa chambre une viſite d'un certain genre, & de nuit jamais. Souvent ſollicité par ſes camarades, quand il étoit dans les fonctions inférieures, de ſe livrer à la débauche, ç'avoit toujours

été en vain. Ces vertus qu'on admireroit dans toute autre condition avec un auſſi bon tempérament, ſont d'autant plus remarquables ici d'ailleurs, que *Cook* n'en rougiſſoit pas dans un état où elles déshonorent preſque leur homme.

Quant à la religion, il paroît avoir été infiniment éloigné de toute ſuperſtition. Les expreſſions hardies qu'on lui entendoit ſouvent employer ſûr pluſieurs points importans de la révélation, porteroient à croire que s'il ne la rejettoit pas, du moins il n'y étoit pas fort attaché. Mais qui le connoîtra bien, attribuera plutôt cette témérité à un eſprit de contradiction qu'il pouſſoit quelquefois à l'excès, & en même tems au défaut de bonnes inſtructions à cet égard, auxquelles il avoit très-mal ſuppléé par une lecture ſans choix, ſans ordre, & ſans principes, ſoit des livres à la mode, ſoit même de ceux qui les réfutent. Car on lui a ſouvent auſſi entendu défendre la religion & les mœurs d'une maniere que l'on n'auroit pas attendue.

C'eſt encore à un pareil défaut de lumières juſtes ſûr d'autres matières qu'il

faut attribuer la manie qu'il avoit de s'égaïer aux dépens de la ſociété royale des ſciences à Londres. Il avoit lu la *revue de la ſociété royale*, du charlatan *Hill*, & il ſe plaiſoit à en prendre le ton ironique; mais dès qu'il ſut qu'on vouloit lui donner la médaille d'or du chevalier *Copley*, il fut du moment même un membre zèlé de la même compagnie qu'il venoit de railler. En général on remarquoit que le ſentiment intime qu'il avoit de ſon bon-ſens ſupérieur & de ſa force de tête, lui donnoit un certain mépris pour tout ce qui s'appelle ſcience, ſi on en excepte peut-être les mathématiques. Auſſi lorſque Mr. *King*, ſecond lieutenant, en lui témoignant avant le départ qu'il s'eſtimoit heureux de faire un pareil voyage ſous un ſi célébre commodore, fit voir en même tems quelque chagrin de ce qu'ils n'étoient accompagnés d'aucun ſavant, (c'étoit au dernier voyage,) *Cook* répondit " *le diable emporte la ſcience & tous les ſavans avec!* „ & le bon homme ne ſe doutoit pas que les mathématiques étoient auſſi de la compagnie.

Cependant il ne faut pas, nous autres continentaux, prendre tout à fait ces mots comme ils ſonnent à nos oreilles. C'eſt ſans doute une phraſe de la langue des cours flottantes, qui traduite en langue des cours de terre-ferme, ne ſignifieroit que " *permettez nous, s'il vous plaît, de croire que nous pourrons à toute force nous en paſſer.* De même lorſqu'on voulut lui faire lire quelques livres ſur la partie de l'Amérique qui eſt au nord de la Californie, & examiner les cartes qu'on en a tirées, il le refuſa tout net, en diſant qu'il *s'en éclairciroit bien par lui-même ſans tout ce fatras.*

Dans les dangers il joignoit la préſence d'eſprit au courage, ſeulement on veut qu'il n'ait pas toujours montré un courage aſſez froid & aſſez réfléchi. Il s'emportoit, il frappoit du pié, & ſouvent contre ſon avis s'en rapportoit aux conſeils que lui donnoient ſes officiers ſous forme de queſtion & de doute. Souvent auſſi il ſortoit des gonds. Nous en avons déjà deux exemples, celui du déſerteur de *Batavia*, & celui d'*O-waihi* qui fut le dernier; en voici un troiſiéme

qui eſt peut-être encore plus excuſable. A *Batavia* l'uſage s'eſt introduit, d'après les mœurs orientales, de rendre au gouverneur-général des honneurs extraordinaires & ſelon le coſtume du pays, honneurs auxquels les membres du conſeil ſouverain participent en proportion. Si vous paſſez en voiture dans une rue, & qu'il ſurvienne un *Eedle Heer* (noble ſeigneur) du conſeil, il faût vous ranger vîte ſur le bord & vous arrêter tout court; ſi c'eſt le *gouverneur-général*, il faut deſcendre. Les cochers & les gens de ſervice du pays ſont ſi bien ſtylés à cela qu'il ne faudroit pas moins que la préſence même de la mort pour les en faire démordre, & ils veulent que nul étranger ne ſoit exempt des cérémonies auxquelles ſont aſtreints les habitans du lieu. Le cocher qui menoit *Cook* voyant donc venir la voiture d'un ſeigneur conſeiller, voulut lui faire place & s'arrêter; *Cook* lui dit d'avancer; l'autre répond que *cela n'eſt pas juſte*. *Cook* n'a pas plutôt entendu cette réponſe qu'il tire ſon épée, & le menace en fureur de le tuer ſur ſon ſiège s'il n'avance pas.

Le pauvre diable fut bien obligé de pouſſer ſes chevaux, & le capitaine eut encore le plaiſir de maintenir en entier ſes droits de Breton & d'officier du roi d'Angleterre.

Cook étoit le plus laborieux des hommes, & portoit juſqu'à l'opiniâtreté la plus outrée ſa conſtance dans une entrepriſe quelconque. L'amour de la gloire & celui des richeſſes furent ſans doute les principaux mobiles de ſes actions; (car je ne veux pas nommer *avarice* cette paſſion pour la fortune qui accompagnoit en lui des ſentimens plus nobles;) mais forcé de s'avancer par ſon ſeul mérite & par une carriere étroite où il avoit beſoin de ménager, il étoit comme impoſſible qu'il n'en contractât pas l'habitude d'eſtimer un peu trop l'argent. Enfin il laiſſe à ſa veuve près de 70000 Daler, & elle en a obtenu en ſus 1200 de penſion.

En qualité de marin, on ne peut nier que *Cook* ne fût comme formé à deſſein par la nature pour les découvertes, & celui qui le propoſa le premier au lord *Hawke* dut être un homme de

mérite, d'autant que, selon toute apparence, ce fut une profonde connoiſſance des talens & du caractère de *Cook*, qui l'y détermina. Ses voyages ſeuls feront à l'Angleterre une gloire immortelle dans la poſtérité, & c'eſt à ce premier choix qu'elle en ſera redevable: car quant à *Byron*, *Wallis*, *Carteret*, & *Fourneaux*, ils n'ont point ou preſque point augmenté nos connoiſſances ſur les parties du globe à découvrir. Peut-être entendoient-ils auſſi bien que *Cook* le ſervice de mer, mais ils n'avoient pas ſon talent particulier pour les découvertes; ils ne ſavoient ni ce qu'ils devoient chercher, ni où, ni comment; ils n'étoient pas hommes à céder le commandement d'une frégate pour celui d'un miſérable bâtiment charbonnier; leurs attentions pour un équipage ne deſcendoient pas dans le détail; ils n'étoient pas auſſi propres que *Cook* à traiter avec les ſauvages; ils n'avoient ni ſes connoiſſances mathématiques, ni ſa grande habileté à lever des cartes, & bien moins encore la patience de reſter comme lui des trois & quatre ans à pourſuivre des découvertes.

La ſociété royale de Londres fait frapper à ſa gloire une médaille de la grandeur d'une crône d'Angleterre, mais qui ne ſera diſtribuée qu'aux membres de cette compagnie, à l'exception de ſix en or, dont une ſera préſentée au roi, une à la reine, une à l'impératrice de Ruſſie en reconnoiſſance des ſecours que les vaiſſeaux du capitaine ont trouvés dans les ports de *Hawatſcha* & de *St. Pierre & St. Paul*; une au roi de France à cauſe des ordres généreux qu'il avoit donnés pour traiter *Cook* en ami ſi on le rencontroit durant la guerre; une autre enfin ſera pour le duc de *Croy* qui le premier fit cette propoſition à Sa Majeſté très-chrétienne, & la dernière eſt deſtinée à la veuve de l'infortuné *Cook*. Quant aux membres de la ſociété, ils auront la médaille en cuivre, à moins qu'ils ne faſſent la ſoumiſſion de 20 guinées pour une d'or, ou d'une guinée pour l'avoir en argent.

NOTES.

1) Dix mille livres ſterling pour un voyage de quatre ans: ſi c'eſt par chaque homme, on ne peut être plus magnifique: ſi c'eſt à diviſer entre 184 hommes, c'eſt bien meſquin; c'eſt un dividende de cinquante louis chacun, environ, & bien moins ſi l'on y comprend les officiers: ..... avec quoi l'on fait courir les hommes au bout du monde !

2) Il faut dire un mot de cet *O-mai*, en faveur de ceux qui n'ont pas lu les précédens voyages de *Cook*. Voici en gros ce qu'il eſt dit de cet Indien dans le voyage où les MM. *Forſter* accompagnèrent le capitaine.

Dans le tems qu'ils étoient aux îles *de la Compagnie* ou de *Tahiti*, Mr. *Fourneaux* reçut à bord un jeune homme du pays, nomme *O-mai*. Comme il ne paroiſſoit ni d'un âge ni d'une claſſe à le ſuppoſer capable de donner ſur ſa patrie les lumières que l'on auroit pu déſirer, Mr. *Cook* en fut ſurpris: car les *O-tahitiens* de la premiere claſſe ſont, dit-on, plus beaux & plus intelligens que ceux des claſſes inférieures, & *O-mai*, quoique d'une grande taille, n'avoit ni la grace ni le maintien des *Ehris*. Cependant il ſe déclara dans la ſuite *Hoa*, c'eſt-à-dire, officier du roi: de plus on lui reconnut un grand ſens, & ſurtout un excellent naturel, tel même qu'il ne put ſe corrompre au milieu de tous les exemples dangereux qu'il vit en

Europe. Mais auſſi n'avoit-il pas le génie aſſez vaſte ou aſſez formé pour ſaiſir de grands objets, de ſorte qu'il ne s'occupa que de bagatelles en Europe, & n'en emporta guères autre choſe. Du reſte il avoit toujours ſongé à ſon retour & n'avoit point perdu ſa patrie de vue. Tel eſt l'Indien dont il eſt queſtion ici.

3) Ces deux îles ſont probablement *Dina* & *Marſeeven*; cependant on ne les trouve pas marquées exactement ſud & nord, mais *Dina* N. N. O. & l'autre S. S. E. Quant au cap découvert par les François, il y a apparence que l'auteur veut parler du *cap de la Circonciſion*, reconnu enſuite pour la pointe d'une île: mais comment ſe fait il qu'il le place par 49 lat. & 70 long. tandis que les cartes le donnent par 12 long. & 54 lat.? J'imagine que ce ſera plutôt *la terre de Boigueneve*, qui ſe trouve à-peu-près au point indiqué par l'auteur, lequel peut avoir confondu les noms ou mal obſervé les poſitions.

4) Cette *délicateſſe* d'accent, quand même l'auteur auroit voulu dire *foibleſſe*, *douceur*, doit paroître ſurprenante dans une peuplade ſauvage, errante, ſans aucune trace de civiliſation, & de plus dans un pays inculte, où elle ne vit que de pêche, ou de chaſſe: bien différente en un mot des habitans du voluptueux climat de *Taïti*, de *Nihau*, &c. Car enfin ce ſont préciſément ces circonſtances défavorables que les obſervateurs donnent pour les cauſes qui rendent l'accent d'un peuple, groſſier, rude, ſauvage, rauque & forcé.

5) Lorſqu'on rencontre de ces traits qui rapprochent de nous les peuples ſauvages dans des choſes qui ſemblent être de pure convention, il eſt difficile de ne pas ſe livrer à quelques réflexions. Le *rameau verd* a été de tout tems un ſymbole de paix. La branche d'olivier eſt fameuſe dans tous les hiſtoriens de l'antiquité, & c'étoit

un de ſes uſages dès avant que la fable en eût fait naître un ſubitement de la terre aux ordres de *Pallas* dans ſa diſpute avec *Neptune*. Par quelle connexion, par quel rapport fondé dans la nature des choſes, le rameau verd ſe trouve-t-il auſſi en crédit au milieu d'un Océan inconnu, ſur des îles jettées loin de nôtre continent, & ignorées juſqu'à nos jours ? Il eſt fort aiſé ſans doute de dire que la verdure eſt l'expreſſion de la vie, de l'abondance, de la fertilité, &c. fruits de la paix ; on donneroit même à cette vieille idée toute l'extenſion que l'on voudroit: mais cela ſuffira-t-il bien pour expliquer comment, ſéparés par tant de ſiécles & tant de degrés, deux peuples de mœurs ſi différentes doivent s'accorder à tirer de la même branche d'arbre un ſigne de paix & un inſtrument de guerre ? Cependant on ne le trouve en uſage que dans les tems reculés, où la civiliſation peu avancée encore laiſſoit bien des rapports entre les peuples d'alors & ceux que nous trouvons aujourd'hui, auſſi ſimples & auſſi bons, épars ſur les débris des continens primitifs. Diviſés en petites peuplades ſouvent en guerre, préciſément comme nos ſauvages, ce n'étoit pas moins que chaque nation entière avec ſon ſouverain qui ſe trouvoit ſur le champ de bataille, & qui y décidoit de la paix ou du combat. Dans le premier cas, il falloit un ſigne pour l'annoncer de loin à la nation que l'on avoit en face, afin d'en venir aux pourparlers & de pouvoir s'approcher d'une maniere non hoſtile. Or rien de plus oſtenſible à diſtance, rien de plutôt trouvé, que des branches d'arbres feuillues, & rien plus ſimple à imaginer. Les poètes ont embelli enſuite tout cela d'emblêmes, de ſymboles, d'alluſions magnifiques ſans doute, & nous ne ſavons pas encore bien ſi les poètes ſauvages n'ont rien d'auſſi beau en ce genre, ou ſi quelque Homère n'y débite pas de village

en village des *Rhapſodies* qui feront fortune dans les ſiècles à venir. Mais enfin ſi cette explication paroît trop ſimple pour être admiſſible, ſi l'on veut en chercher une plus ſavante dans les traces équivoques de la tradition, je laiſſe toute liberté aux érudits de faire quelque choſe de rien.

6) Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt l'*igname* que mon auteur appelle en allemand racine d'*yam* : car le nom d'*yam* ne ſe trouve point dans les relations françoiſes des précédens voyages à ces îles, & d'ailleurs l'*igname* eſt auſſi une eſpece de racine bulbeuſe qui ſe tire de la terre.

7) Voici la raiſon de cette défenſe, que l'on ne devineroit peut-être pas tout de ſuite ; car Mr. *Cook* lui-même n'y auroit pas ſongé ſans les expériences qu'il avoit faites précédemment à cet égard. En effet on lit que dans d'autres voyages, ne pouvant prévoir les mauvais effets de la liberté ſur ce point, le commerce ou l'approviſionnement ſouffroit beaucoup & les meſures étoient toutes dérangées, parce que les ſauvages engoués du premier objet qu'on leur faiſoit voir n'y mettoient l'enchere que juſqu'à ce qu'ils en euſſent vu un autre qui leur faiſoit oublier le premier. Lors donc que les gens de l'équipage ne s'entendoient pas, il arrivoit que quelqu'un leur montroit un objet nouveau & quelquefois dont on n'avoit à bord qu'une petite quantité, avant que le premier fût épuiſé : dès-lors les ſauvages rebutoient celui-ci & ne vouloient plus que de l'autre, de ſorte que les affaires alloient fort mal.

8) Il n'eſt pas bien ſûr que ce fût là un ſigne d'étonnement & d'admiration, & en effet le cor & le fifre ſont des inſtrumens dont ils pouvoient avoir déjà l'idée. Ainſi d'après ce que l'on trouve rapporté de leurs geſtes dans d'autres occaſions, je prendrois plutôt celui-ci pour un geſte de joie,

&

& leurs battemens de main pour un mouvement ſuggéré par la cadence de la muſique qu'ils entendoient, & ſurtout du tambour. On voit en effet qu'ils ſont très-portés à la danſe, dont ce mouvement fait partie, & il n'en falloit pas tant pour les mettre en train.

9) On voit ailleurs que Mr. *Cook* obſerva la même adreſſe chez d'autres ſauvages, mais qui après avoir paré, ne ſavoient point profiter de l'avantage pour ripoſter. Je ſuis ſurpris qu'on n'ait jamais eu l'idée de leur conduire quelques maîtres d'armes, ou de faire eſcrimer devant eux ceux des ſoldats ou des officiers qui s'entendoient à l'eſcrime. Il eſt ſûr que les ſauvages, d'après tant de diſpoſitions naturelles, auroient pris beaucoup de goût à ce ſpectacle, & que bientôt l'art ſe fût répandu dans toutes leurs îles. Je ne crois pas du moins que l'on ait fait ſcrupule de leur vendre des fleurets plutôt que des poignards: nous n'avons pas coutume d'y regarder de ſi près.

10) C'eſt bien dommage que pas un des muſiciens que Mr. *Cook* avoit à bord, n'ait eu l'eſprit de faire auſſi des obſervations relatives à ſon art. Combien de queſtions ne font pas les théoriciens, à la ſolution deſquelles un habile obſervateur en ce genre eût pu être infiniment utile, en cherchant les traces de la nature chez des peuples encore ſi peu dénaturés par la civiliſation? A la vérité, de ce qu'un homme non expert s'eſt trouvé l'oreille ſi flattée de leur chant, on peut conjecturer que les intervalles qu'ils pratiquent ne ſont pas irréductibles à notre échelle: mais cela ne nous avance pas beaucoup. N'ont ils qu'une ſimple mélodie? ſont ils du contrepoint? d'où leur muſique tire-t-elle ſon charme pour eux? déméle-t-on en eux quelque trace d'un ſentiment obſcur de l'expreſſion? &c. &c..... Les amateurs feront des vœux avec moi pour que l'on nous donne un jour

des lumières là-deſſus. Il paroît que l'ambition européenne raſſaſiée de ces conquêtes lointaines, viſite aujourd'hui les peuples nouveaux d'une manière plus pacifique que lors des premieres découvertes de l'Amérique : il eſt à croire que celles qui ſe feront actuellement ſeront moins infructueuſes pour les arts.

11) Il n'eſt point du tout hors de propos de remarquer combien l'exercice naturel des facultés intellectuelles, tel que l'exige le gouvernement d'une nation ſauvage, & tel que le procure une éducation ſauvage, peut étendre les idées, ou du moins perfectionner le jugement. A voir l'indifférence de tant de princes dans les anciens continens ſur les objets dont il eſt queſtion, qui s'attendroit à trouver dans des chefs ſauvages cette curioſité grave & judicieuſe que nous regardons avec raiſon comme un des caractères du génie, cette intelligence, ces idées d'avancement, cette tendance aux progrès ? Ils n'avoient eu cependant ni précepteurs, ni gouverneurs, & ils n'avoient point de miniſtres. Quelle différence ! dira-t-on. Oui ſans doute, elle eſt grande; auſſi regarde-t-on preſque comme un phénomène inexplicable que quelques princes ſachent en Europe ſe paſſer de quelques unes de ces choſes-là. Ils prouvent cependant une vérité à ajouter à celle qu'a dite un homme de génie, que l'on ne ſait jamais bien que ce que l'on a appris ſoi-même : c'eſt que de même l'on ne ſait bien que ce que l'on fait ſoi-même, & que l'on peut faire ſoi-même plus qu'il ne ſembleroit d'abord. *Finau* & *Fétéſi* ſeront peut-être les *Pierre* I de leurs îles, & prépareront la naiſſance d'un monde nouveau, ſi les eſprits inquiets de l'ancien ne les troublent pas. Qui ſait ce que fuſſent devenus les anciens empires que nous avons détruits en Amérique avec leurs peuples ? que de grands ſpectacles nous avons dérobés à la poſtérité !

12) *Idolâtre* eſt bientôt dit : mais rien de ce que dit ici Mr. *Zimmermann*, quoiqu'homme de ſens, ne paroît prouver bien démonſtrativement que ces inſulaires ſoient proprement idolâtres, ni même ce qu'il raconte plus bas d'une autre île. Ceux qui examinent les choſes avec ſcrupule & qui connoiſſent la valeur des termes, ne ſe hâtent jamais de prodiguer les dénominations, ſurtout défavorables. L'auteur a vu ici un temple quarré, là il vit des buſtes d'oſier couverts de plumes; ce temple eſt fait pour les buſtes, & les buſtes pour le temple, à la bonne heure; mail il convient lui-même que c'étoient ceux de leurs chefs ou Ehris décédés, & que l'on ne pouvoit s'y méprendre, puiſqu'ils mirent le buſte de Mr. *Cook* lui-même au nombre des premiers. La queſtion eſt de ſavoir s'ils en faiſoient des dieux : or on conviendra que cela n'eſt pas vraiſemblable. Les Romains, parvenus par les derniers degrés de la fortune & de la culture au dernier degré de l'aviliſſement, purent faire un dieu d'un empereur, lors même qu'il ne méritoit pas le nom d'homme : mais les cauſes en ſont connues, auſſi bien que l'eſpèce de culte qu'iis rendoient dans leur cœur à ces dieux factices. Comment imaginer que des cauſes ſi oppoſées produiſent le même effet, & que les deux extrêmes ſe touchent en ce point? Ces peuples paroiſſent très-attachés à leurs rois, mais il regne dans cet attachement, quoique reſpectueux, une certaine familiarité qui ſent encore trop l'égalité pour s'accorder avec l'idée ſuperſtitieuſe que ces rois ſoient des dieux, & trop de ſimplicité pour la baſſe flaterie de l'apothéoſe. L'auteur ne vit pas un aſſez grand nombre de buſtes pour qu'on doive croire qu'ils en conſacrent à tous les chefs qui meurent; il ſemble plus raiſonnable de penſer que c'eſt une diſtinction accordée à ceux qui ſe font le plus aimer de la nation. Or dans cette ſuppoſition il faut bien

un lieu deſtiné à cet uſage, & quelques fêtes, quelques cérémonies, &c. En un mot rien ne prouve encore l'idolâtrie. On n'a point diſtingué chez eux un ordre ſacerdotal, ſans lequel celle-ci ne peut gueres ſe concevoir. Un des rois préſide aux cérémonies de ce culte qui ſemble plus politique que religieux : cet uſage eſt auſſi ſimple que noble & naturel, & on le retrouve dans les premiers tems dont nous ayons connoiſſance. Quant aux proſternemens, inclinations, encenſemens même, toutes ces démonſtrations extérieures ne diſent rien de plus. Il n'y a qu'à s'imaginer ce que diroit un ſauvage, ſelon cette logique, en voyant certaines ſectes chrétiennes aux pieds de ſaints de bois, d'or, d'argent, ou de couleurs plaquées ſur une toile, & jetter en cérémonie de la fumée au nez de perſonnages qu'elles ſont bien loin de prendre pour des dieux. Au reſte ſi les cérémonies extérieures ſentent ſi fort l'idolâtrie, ſans en être toutefois, c'en eſt aſſez ſans doute pour approuver les ſectes qui ont renoncé plus ou moins à un faſte ſi mal placé, ſi puéril & ſi ſuſpect. Enfin une grande preuve, à mon avis, que ces proſternations ne ſont point un ſigne d'idolâtrie, c'eſt que les rois de ces îles-là ſe ſaluent entr'eux de cette manière d'égal à égal. L'auteur prétend dans un autre endroit que ces inſulaires regardoient dans le commencement le capitaine & tous les gens de l'équipage comme immortels, & il y a grande apparence qu'il a eu raiſon: mais ſi cela peut jetter quelque embarras dans nos idées ſur leur compte, du moins n'y a-t-il rien d'évident à en conclure contre eux, comme l'on verra plus bas. On demandera peut-être : mais quel eſt donc leur culte ? car nous ne pouvons pas reſter dans cette incertitude. Je répons qu'il faut pourtant bien ſe réſoudre à ignorer ce qu'on ne ſait pas, tout au moins juſqu'à ce qu'on l'ait appris : or c'eſt ce qu'il ne faut

attendre que d'une plus intime fréquentation de ces peuples, qui en nous inſtruiſant de leur langage nous fera pénétrer dans leurs idées.

13) Les naturels regardoient ils auſſi celui-ci comme un des immortels? on pourroit le croire comme des autres: mais du moins paroît-il qu'ils trouvèrent ſon procédé mauvais, & qu'ils s'en tenoient offenſés; or en ce cas il faut convenir qu'ils uſérent d'une grande modération, ſi on la compare avec ce qu'eût fait la jalouſie européenne ou aſiatique. Au reſte, quelque modéré que fût leur procédé, il eſt cependant difficile à concilier avec leur indifférence pour le commerce très-familier de leurs femmes avec les équipages Européens.

14) Si l'on peut trouver cette punition extraordinaire, c'eſt ſeulement parceque ſur la liberté que ces ſauvages ſemblent accorder à leur femmes d'avoir commerce avec les Européens, nous avons conclu qu'ils étoient peu ſcrupuleux ſur cet article des mœurs. Il eſt vrai que ſi c'eſt une loi parmi eux, cette conformité avec les nôtres eſt un nouveau rapport, du genre de ceux que j'ai déjà fait remarquer, qui ouvre un champ immenſe aux recherches, aux conjectures & aux réflexions. Si l'auteur s'eſt étonné de cette contrainte impoſée aux perſonnes mariées, parceque nos loix ſont peu ſévères ou peu ſévèrement executées à cet égard, il a eu tort. On ſait que chez une infinité de peuples les filles jouiſſent d'une liberté beaucoup plus étendue que les femmes mariées; ce qui n'eſt point déraiſonnable, quoiqu'en diſe notre jalouſie ou notre délicateſſe. C'eſt une propriété; on la perd en la cédant. Chez nous, il eſt vrai, ces écarts ſont accompagnés de trop d'autres vices pour que nous n'ayons pas auſſi raiſon d'exiger des filles plus de retenue: mais chez des peuples ſimples, il en doit être tout autrement. D'ailleurs il arrive auſſi chez nous tous les jours qu'un homme en épouſant une

femme oublie toutes les aventures qu'elle peut avoir eues auparavant, & ſeroit au déſeſpoir qu'elle en eût de ſemblables après. Le flibuſtier recevant aux Indes la coureuſe qu'on lui envoyoit d'Europe, d'une main prenoit la ſienne, & de l'autre tenant ſon fuſil, lui diſoit: je ne m'informe pas de ce que tu as fait juſqu'à ce moment; mais ſi tu me manques quelque jour, voilà qui m'en fera raiſon. J'obſerve qu'en général cette diſtribution de la liberté & de la retenue, ſans étendre celle-là cependant juſqu'au concubinage, eſt aſſez dans les idées d'un peuple ſimple qui a des mœurs, du bas peuple des provinces & des campagnes en différens lieux de l'Europe. Là certes, une fille en ſe mariant croit bien perdre ſa liberté; dans les hautes claſſes c'eſt tout le contraire. Chez certains payſans on pouſſe l'innocence juſqu'à permettre, l'uſage, à une fille de recevoir toute la nuit, ſeule, couchée, & ſans lumière, dix ou douze veilleurs dans ſa chambre, ſans qu'il réſulte de cet uſage beaucoup d'inconvéniens; mais on n'y permettroit pas dix amans à une femme qui a tant ſoit peu d'art, comme chez nous parmi les belles dames de la ville.

Enfin pour revenir à nos ſauvages, ſi l'étonnement tombe, comme je le crois, ſur cette eſpece de contradiction avec les mœurs que nous leur ſuppoſons, nous pourrions en tirer de quoi fortifier la conjecture de certains voyageurs, qui penſent, d'après le petit nombre de femmes qu'ils ont laiſſé voir aux Européens, qu'ils cachent les autres, & que, de plus, ce petit nombre pourroit bien être une claſſe de femmes deſtinées à l'état de courtiſannes. Et en effet, ſans cet arrangement il ſeroit difficile de concevoir pourquoi permettant tant d'adultères avec des étrangers, ils en puniroient un commis entre naturels. Quoique l'auteur ne cite point d'exemple de femme punie pour adul-

tère, ou impunie, ce qui rend les conjectures fort hasardées, cependant d'après l'usage d'avoir une classe de courtisannes, dont il seroit libre aux hommes d'user & dont l'entrée seroit de même libre pour les filles qui ne voudroient pas se marier, on peut expliquer pourquoi les hommes seroient encore plutôt punis que les femmes; car dès lors les femmes qui ont préféré le mariage ne sont plus tentées d'être courtisannes, mais les hommes mariés ou non seroient inexcusables de séduire des femmes en puissance d'un autre. Peut-être aussi sont-ce leurs filles qui ont la liberté de se prostituer ainsi, d'autant plus qu'on n'entend parler que des jeunes & qu'on ne voit pas qu'il s'en soit présenté d'âgées: s'il en étoit ainsi, dès lors l'usage changeroit un peu de nature, & paroitroit plus contraire aux mœurs & à la population; mais il rendroit l'adultère dans les hommes encore plus inexcusable. Et après tout, tout cela n'offriroit point la contradiction qui parmi nous choque tous les esprits sensés & réfléchis: on ferme les yeux sur l'adultère, & on flétrit, on outrage, on fait pis encore à une fille infortunée pour une foiblesse qu'elle n'eût pu cacher que par un crime, ou prévenir qu'à travers mille entraves impofées au mariage: foiblesse, par conséquent, dans laquelle il n'est peut-être que trop vrai que les loix elles-mêmes l'ont précipitée, en la plaçant entre la nature, la misère, & le crime, & la forçant de faire un choix. Or de-là je ne vois pas que nous puissions tirer grande matière à nous enorgueillir avec ces bons insulaires, ni grands sujets de reproches à leur faire.

15) Un roi sauvage donner des hommes comme un sultan, comme un.....! O prôneurs de la liberté & du bonheur des nations non civilisées! O détracteurs de nos gouvernemens, régens qui gourmandez nos maîtres par des exemples si pathéti-

ques, qu'allez vous devenir ? vous vous conſoliez en quelque façon de nos maux en ſongeant que quelque coin de la terre en étoit exempt : il faut renoncer à votre chimère. Vous n'avez plus que la raiſon ſeule à faire parler aux demi-dieux de la terre. Les races inférieures ſubiſſent partout le même joug. Mais ces triſtes queſtions ne ſont point de mon reſſort ; & je ne tire de ceci qu'une petite obſervation qui peut avoir quelque poids pour la déciſion d'une autre queſtion qui a déjà enfanté bien des volumes : c'eſt qu'à voir comment tous les animaux perpendiculaires à deux piés ſans plumes ſe reſſemblent, je ne puis plus douter qu'ils ne faſſent tous qu'une ſeule & même famille iſſue de la même ſouche.

On a obſervé que dans les îles les moins fertiles, les moins favoriſées de la nature, les ſauvages paroiſſoient avoir conſervé plus d'égalité entr'eux, & on a trouvé cela tout naturel, on n'a pas été embarraſſé le moins du monde à expliquer ce phénomène moral. Si les choſes s'étoient trouvées tout oppoſées, on eût dit avec tout auſſi peu d'embarras qu'elles devoient être ainſi, attendu que ſous un climat doux & ſur un ſol qui offre ſpontanément à chaque individu une ſubſiſtance abondante, les hommes pouvoient ſe paſſer les uns des autres, & par conſéquent reſter plus égaux, plus indépendans entr'eux, que ſous des zônes où les rigueurs de la nature les obligent à réunir leurs efforts, & par conſéquent à ſe donner des chefs, &c.... Spéculateurs ſublimes ! laiſſerez-vous une fois ces matières, ou nous les éclaircirez-vous enfin ?

16) Encore un acte de deſpotiſme, de ſouveraineté ſi l'on veut ; mais il y a bien de la différence entre donner du terrain & donner des hommes, comme ci-devant. Cependant l'un ne ſut-il pas de l'autre, ne le ſuppoſe-t-il pas en un certain

ſens ? A quoi ſervira à ce ſauvage un terrain plus ſpacieux que celui de ſes compatriotes, par conſéquent plus grand que ce qu'il peut cultiver lui-même, s'il n'a pas des eſclaves pour ſuppléer à ſes bras & l'exploiter ſous ſes ordres ? Il ſait donc les moyens d'en avoir ; ils exiſtent donc là-bas, ces moyens. Je le répète : dans quel coin de ce globe gît donc la liberté ? Les uns l'exilent dans une île à triple couronne, les autres dans des montagnes, d'autres dans des marais, d'autres ailleurs : je demande toujours, où eſt-elle ? Au reſte peut-être ſe lamente-t-on de ſon abſence plus qu'on ne feroit ſi on avoit bien réfléchi ſur ce qu'elle peut être : nous ſentons bien les maux qui ſuivent ſa privation ; mais connoît-on ceux qui l'accompagneroient elle-même ?

17) *Par malice*, cela ſe peut : mais comment le ſavons-nous ? ..... nous avons un ſingulier penchant à interpréter en mauvaiſe part ce que nous voyons des autres hommes : & s'il eſt vrai que ce ſoit toujours une ſecrète analogie qui nous dicte ces jugemens, c'eſt trahir mal-adroitement notre ſecret. Il en eſt de cette accuſation comme de celle d'idolâtrie. A l'égard de peuples que nous connoiſſons ſi peu, cette légèreté eſt d'autant plus impardonnable, que tous les jours il nous arrive de nous tromper en voulant juger nos voiſins. Eſt-il bien ſûr que ces inſulaires ont du vol les mêmes idées que nous ? La propriété, dira-t-on, eſt connue parmi eux, comme on l'a vu ; le vol en eſt une ſuite naturelle ; donc ils connoiſſent celui-ci. Cela peut être ; mais nous ne pourrions pas encore décider de-là s'ils attachent à cette action l'eſpèce de moralité que nous y attachons. D'abord nous ignorons comment ils entendent leur droit de propriété. Nous avons vu donner des terres, mais comment ? mais pourquoi ? Depuis le roi juſqu'au dernier des naturels, tous paroiſſent vivre de la même façon,

jouir de la même abondance; chacun ſe fait lui-même & ſe procure le vétement & le logement; les manteaux & les bonnets de différentes grandeurs ne ſervent qu'à des diſtinctions de rangs; ainſi rien ne paroît exciter la convoitiſe chez eux, ni être propre à devenir matière de vol. D'ailleurs leurs beſoins étant ſi bornés à l'étroit néceſſaire & la terre le fourniſſant abondamment, chaque individu a droit réellement à jouir de ce qu'il lui faut, & nul autre n'a intérêt de l'en priver. Où auroient-ils pris des idées de crime contre la propriété avant que nous euſſions éveillé leur convoitiſe? & même après leur avoir donné ce vice, peut-être n'enviſagent-ils encore dans le vol que l'embarras d'éviter nos pourſuites, & ce ſera-là la cauſe pourquoi ils ſe cachent & montrent de la crainte. Que l'on ſe rappelle un des règlemens de Lycurgue, & que l'on compare. En un mot, dans un climat où la nature donne tout, il a été au moins un tems où l'on n'a pas dû connoître la propriété, ſuppoſé qu'on l'y connoiſſe aujourd'hui ſelon notre ſens; il y a de plus lieu de juger, au point où ſont encore ces peuples-là, qu'ils ne ſont pas bien éloignés encore de ce tems heureux; par conſéquent il doit leur reſter de fortes idées de cette communauté primitive. Il eſt donc très-probable que ce pauvre *Ehri* pouvoit trouver très-injuſte le traitement qu'on lui faiſoit pour la petite réminiſcence de communauté qu'il avoit eue. Au bout du compte, il ſe pourra que la vue d'objets nouveaux les frappe au point de leur faire oublier leurs principes: alors je dirai qu'il faut donc encore reconnoître là la race d'Adam. Mais puiſqu'il nous eſt impoſſible de ſavoir leurs idées là-deſſus, c'eſt trop ſe hâter que de leur imprimer dès ce moment une note d'infamie à notre mode.

18) Peut-être étoit-ce une perte pour les équipages que la déſertion de ces deux hommes:

mais étoit-elle ſi irréparable qu'il fallut arracher violemment ces deux infortunés au bonheur innocent qui leur tendoit les bras, & après lequel ils ſoupiroient ? & s'il eſt une claſſe d'hommes à qui il ſoit interdit d'y parvenir, même par des voies ſi ſimples & ſi innocentes, quelle cauſe l'a donc réduite à ce point de détreſſe ? Ils s'étoient engagés ſans doute, je le crois, & ils auroient pu s'y prendre autrement pour obtenir leur congé. Supposé que le capitaine l'eût accordé à leurs prieres, étoit-ce donc le défaut de cette petite formalité qui devoit le porter à tant de cruauté ? & s'il a craint la contagion de l'exemple, danger aſſez chimérique, ne pouvoit-il pas faire des recherches moins efficaces ? Il me ſemble que je me ſerois applaudi de prendre ce parti. Nous ne pouvons guères imaginer que le capitaine eût l'idée de préſerver ces heureux & innocens inſulaires des vices que les deux Européens n'auroient peut-être que trop réuſſi à leur donner en demeurant tout-à-fait parmi eux. Mais enfin s'il a eu le deſſein vraiment ſublime de ne point leur laiſſer un germe cent fois plus dangereux que celui de la vérole dont ſon humanité l'a porté pluſieurs fois à empêcher la propagation dans ces îles, il mérite autant d'admiration de notre part que de reconnoiſſance de la part de ces peuples. Il ne nous reſtera plus qu'à nous étonner des moyens qu'il prit enſuite pour regagner le cœur de ces deux hommes innocens & opprimés, pour les empêcher de regretter le bonheur dont il les privoit, & leur faire aimer un état dont le dégoût les avoit portés à tout faire pour s'y ſouſtraire. Remarquer que tout cela ſe paſſe entre Anglois, ce ne ſeroit rien ajouter ; on ne croit plus depuis long-tems aux prérogatives d'une nation qui a inventé la *preſſe*, & qui d'ailleurs paye comme les autres ſes tyrans. Mais ce qui n'eſt pas indigne de remarque, ce qui

me frappe du moins dans le langage du matelot en racontant la triſte aventure de ſes camarades, c'eſt le profond aviliſſement d'ame qui l'empêchoit, lui & les autres témoins ou miniſtres de l'exécution, de ſentir l'outrage fait à eux-mêmes dans la perſonne des deux qu'ils ſemblent condamner auſſi par leur ſilence & leur docilité auſſi baſſe que cruelle. L'habitude de ſe vendre & de ſe regarder perſonnellement comme partie de la propriété d'un acheteur, n'avoit pas laiſſé à ce matelot dans les les veines une goute de ſang libre & non corrompu, qui pût s'émouvoir lorſqu'il ſe retraçoit toutes ces circonſtances pour les écrire, & lui arracher un mot, un ſeul mot d'indignation: tant on peut dire de toutes les nations ce qu'un auteur célebre n'a dit que d'une ſeule, qu'elles ſavent à un écu près ce que vaut leur ſang & leur liberté.

19) Il me ſemble que l'on pourroit faire ici à certaines gens une queſtion embarraſſante: où eſt le peuple civiliſé qui en fit autant pour ſes rois? & ſi des ſauvages le font, eſt-ce un haut degré de civiliſation & de perfection politique qui eſt la ſource de ces ſentimens? Au reſte un ſentiment qui produit de tels effets, & qui paroît agir avec plus de force ſur les femmes, paroît devoir s'attribuer à quelque fable religieuſe accréditée dans la nation. C'étoit, ſelon toute apparence, un ſentiment aveugle qui ne tenoit en rien aux qualités perſonnelles du prince. Les nations d'Europe aiment leurs ſouverains d'une manière plus éclairée; mais auſſi cet amour, qui coûte plus aux ſouverains, leur fait infiniment plus d'honneur.

20) Ces inſulaires nagent & plongent comme des poiſſons; l'un d'eux aura trouvé cette ancre en plongeant; il ſera venu le dire aux autres; ils ſavent faire des cordes; ils en auront fait une plus longue & plus forte qu'à l'ordinaire; le plongeur ſera retourné pour l'aſſujettir à la patte de l'ancre,

& puis tous ſe ſeront mis à tirer juſqu'à ce qu'elle fût hors de l'eau : je ne vois pas là de quoi ouvrir de ſi grands yeux.

21) L'auteur de l'abrégé de la vie de *Cook* ajoute à ceci, que le roi de l'île en arrivant à la vue du capitaine ſe proſterna auſſi tout à fait devant lui à une certaine diſtance. Je ne ſais pas pourquoi *Zimmermann* auroit oublié cette circonſtance, lui cependant dont les entretiens, avec les nouvelles de *Büſching*, ont fourni à notre biographe tout ſon fonds. Enſuite celui-ci fait les obſervations ſuivantes : " rélativement à nos mœurs „ cet accueil doit paroître fort extraordinaire, „ mais je ne crois pas pour cela que ces peuples „ aient voulu rendre à Mr. *Cook* de plus grands „ honneurs qu'ils n'en croïoient devoir à tous les „ rois étrangers. Il eſt connu que cet uſage avoit „ déjà été remarqué dans les îles de la mer du „ ſud. Le capitaine hollandois, *Cornelius Schouten*, avec ſon compagnon de voyage *Jaques Lemaire*, fut préſent dans l'île de *Hoorn* à la „ rencontre de deux rois qui ſe viſitoient de deux „ iles voiſines, & les vit ſe proſterner l'un devant „ l'autre en même tems à plate terre. Cette céré„ monie ſe voit dans une gravure qui accompa„ gne la relation de ce voyage. Ainſi ce ſeroit „ juger bien légèrement les peuples de ces cli„ mats lointains que de ſe figurer là dedans une „ eſpèce d'adoration reſſemblante au culte de la „ divinité. „

Je ſuis entièrement de l'avis de cet auteur & j'adopte ſa modération circonſpecte. Cependant, ſans m'en rapporter à mon auteur, je ne ſaurois douter que ces inſulaires n'aient eu de Mr. *Cook* & de ſes gens des idées extravagantes. Je ne vétillerai point ſur le mot *adoration*, que l'on ſait être équivoque, qui a été expliqué plus d'une fois, qui ne ſignifie autre choſe que ſe proſterner le vi-

ſage contre terre, & qui, ſi l'on vouloit, ſignifieroit tout auſſi bien un baiſer ſur la bouche, manière de ſaluer que nous avons vue long-tems en uſage. Mais en peſant les circonſtances, on ne trouvera point invraiſemblable qu'ils aient cru avoir reçu la viſite d'une race d'immortels, ou d'une nature ſupérieure à la leur. Qu'on ſe mette à leur place: au milieu de leurs empreſſemens, qu'ils ne ſavoient point être ſuſpects, ils voient l'éclair, ils entendent le tonnerre, la foudre captive dans des mains inconnues en ſort avec fracas, un des leurs en eſt atteint, ils le voyent ſans vie, & le trait rapide qui l'a frappé échappe à leurs yeux: non, ce ne put être dans leur idée qu'une race de dieux ou de demi-dieux qui avoit opéré cet effraïant prodige, & le lendemain quand ils virent le Jupiter de cet olympe flottant s'avancer ſeul à leur rencontre avec majeſté, leur premier mouvement dut être celui de ſe proſterner & de reſter avec un tremblement réligieux dans cette poſture de ſuppliant. Cette derniere circonſtance ſurtout eſt frappante: car on ne voit point rapporté qu'ils reſtent ainſi proſternés ſans oſer lever les yeux dans les occaſions ordinaires. Voyez l'ancien *Jupiter* peint avec ſes foudres a la main: qu'avoit cette idée au-deſſus de l'effet de nos armes à feu qui étonne ces ſauvages? Que l'on ſe ſouvienne auſſi de la fable des *Centaures*, & qu'on juge s'il eſt bien extraordinaire que ce peuple prît nos fuſilleurs pour des immortels. On voit d'ailleurs bien clairement par tout ce qui ſe paſſa à *O-waihi* qu'il n'y a que ce ſeul moyen de l'expliquer. Mais eſt-ce là de l'idolâtrie? non ſans doute; c'eſt de la crainte, de l'épouvante, une confuſion d'idées inexplicable dans des hommes auſſi peu éclairés.

22) Autant qu'on en peut juger par le rapprochement des relations diverſes, ces peuples ne font de ces ſortes de chœurs ſolemnels que dans

de grandes occaſions, dans les fêtes religieuſes ou militaires: or je ſuis encore très-porté à prendre ici cette cérémonie pour une de la premiere eſpèce, toute idolâtrie à part. A l'apparition ſubite d'une choſe auſſi extraordinaire, auſſi frappante que dut l'être pour ces pauvres ſauvages un vaiſſeau européen, un palais flottant plus gros & plus beau qu'ils n'en ſavent faire ſur la terre, & d'une ſtructure dont ils n'avoient aucune idée, il eſt à croire que leur étonnement ſe ſera changé en une vénération religieuſe, ſelon le penchant inné, ſi on peut le dire, chez toutes les nations, chez tous les hommes, d'expliquer tout de ſuite ce que l'on ne comprend pas, par quelque cauſe ſurnaturelle tout auſſi inconnue, en un mot, par l'opération de quelque être d'une nature ſupérieure: ce qui prouve en paſſant, combien il faut de lumieres & de courage d'eſprit pour ſavoir douter & ignorer quand il le faut. Ils auront donc cru qu'une race d'êtres extraordinaires, de dieux ſi l'on veut, venoit les viſiter, comme l'on trouve dans la mythologie des traces d'une pareille erreur parmi les peuples de l'antiquité, dont probablement le degré de civiliſation n'étoit pas fort ſupérieur pour lors à celui de nos ſauvages. Rien d'étonnant donc qu'ils ſe ſoient hâtés de venir rendre hommage aux nouvelles divinités errantes, & de les rendre propices par des prières publiques. En effet ce chant ſolemnel, cette proceſſion navale, ces coryphées en habit de cérémonie, tout cela, dis-je, reſſemble on ne peut pas plus à un ſervice religieux, même ſelon nos uſages; & s'il y a quelque choſe d'étonnant, ce ſeroit, du moins pour moi, cette conformité ſingulière en tant de choſes avec ce qui s'eſt pratiqué de toute antiquité & ce qui ſe pratique encore ſur notre continent. D'où vient cet accord général entre des peuples qui ſe voient pour la première fois

dans des choſes que nous ſavons être chez nous d'inſtitution & de convention? eſt-ce l'extrémité d'un fil traditionnel qui peut conduire le philoſophe à travers la nuit des âges révolus juſqu'aux époques des antiques révolutions du globe & aux tems qui les ont précédées? ou faut-il y faire influer la ſtructure phyſique de l'homme, qui partout la même le porte à des mouvemens ſemblables, ſa nature intellectuelle, & autres choſes de ce genre?

23) Voici ce que dit l'auteur de l'abrégé de la vie de *Cook*. " On ſait par les lettres du profeſſeur „ *Pallas* au conſeiller *Büſching* que *Cook* a enfin „ trouvé le paſſage tant conteſté, tant débattu, „ contre l'Aſie & l'Amérique. Il doit en un endroit „ n'avoir que trente lieues de large & 25 braſſes de „ fond; mais ce fut-là que le navigateur ſe trouva „ arrêté par les glaces. „ Or on voit par la relation de *Zimmermann* que *Cook* ne dit point à ſes équipages qu'il croyoit avoir trouvé le paſſage. Ainſi voilà de petites obſcurités qui, ſi elles ne ſont point éclaircies par la relation angloiſe, ne pourront l'être que par de nouvelles tentatives dans ces mers.

24) Qui avoit donc appris encore à ces peuples inconnus à obſerver le ſabbath? car voici ſon obſervation bien caractériſée dans le *Matau*. Au reſte ſi ce rite judaïque nous étonne au milieu des mers des antipodes, il n'eſt peut-êre guère moins ſingulier de le retrouver dans tous les cultes, dans tous les tems, parmi les peuples de notre ancien monde. La fable d'*Alcythoé* eſt célèbre; mais il faut encore moins la citer pour fixer une époque certaine à cet uſage religieux, que pour en conclure l'origine bien plus reculée qu'elle lui ſuppoſe. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas improbable que plus nous ferons connoiſſance avec ces nouveaux peuples & avec ceux qui attendent encore nos navigateurs, plus nous nous rapprocherons d'une

d'une origine commune, plus nous déterrerons de titres de famille.

25) On ſait qu'il y a des peuples qui ne peuvent pas prononcer quelques-unes de nos lettres, même de celles qui nous paroiſſent les plus coulantes: c'eſt ainſi que notre *R* eſt impraticable pour les Chinois qui y ſubſtituent le *L*. Cela peut ſervir à expliquer comment ces inſulaires rendoient le nom de *Cook* par un mot qui nous en paroît ſi différent. Nous en conclurons qu'ils ne pouvoient articuler *C* dur ou *K*, puiſqu'ils étoient obligés de lui ſubſtituer le *T*, comme font auſſi chez nous les enfans en bas âge, qui diſent ſouvent *taſſer* pour *cacher*, *touſſer* pour *coucher*, &c. & encore les bégues. *Cook* qui ſe prononce *Couk*, pour eux ſeroit auſſi *Toutt ;* quand à cet *i* final (*Touti*), il vient ſans doute ou de l'eſpece d'aſpiration dont les Anglois & les Allemands accompagnent ſouvent le ſon du *K*, ou de l'*e* muet qui accompagne néceſſairement l'articulation de toute conſonne finale & qui n'a point de voïelle ſubſéquente: choſes que ces ſauvages rendoient comme ils pouvoient par un *i* léger.

Il paroît d'ailleurs par le vocabulaire qui a été publié de la langue de ces inſulaires dans de précédentes relations, qu'ils ont une langue auſſi ſonore que coulante, quoique peu riche ſans doute; ils ne connoiſſent, autant que l'on en peut juger, ni les *e* muets ni les aſſemblages de conſonnes, deux avantages que nous ne remarquons guères que dans la langue italienne parmi les nôtres.

L'auteur de la vie de *Cook* dit que le mot *O-rouna* ou *O-rouni* ne ſignifie que le *grand ſeigneur*, le *grand maître*, &c. & que d'ailleurs au débarquement du capitaine tous les *O-waihiens* ſe proſternerent devant lui. Ceci eſt très-croïable, quoique *Zimmermann* ait oublié d'en parler: mais quant à l'explication du mot *O-rouni*, que celui-ci rend par *Dieu*, je crois qu'il pourroit bien en effet ſigni-

fier quelque choſe de plus que *ſeigneur* ou *prince*; car ils appellent leurs princes *Ehris*, & on ne lit point qu'ils aient donné à leur roi le titre d'*O-rouni*. D'ailleurs la ſuite de ce que ſe paſſa dans cette île doit aider à décider la queſtion autant qu'il eſt poſſible. Cet auteur répugne à l'interprétation de *Dieu* ou *immortel*, dans la crainte qu'elle n'emporte avec ſoi une imputation mal fondée d'idolâtrie; mais j'ai déjà dit que cela ne s'enſuivoit point. Et en effet qu'entendons nous par *idolâtrie?* l'action de rendre à la créature ce qui n'eſt dû qu'au créateur. Mais qu'eſt ce qui n'eſt dû qu'au créateur? ſont-ce les proſternemens, les encenſemens, ou quelque autre poſture ou cérémonie? eſt ce même l'attribution excluſive de l'immortalité? Je ne crois pas que perſonne le penſe; ainſi c'eſt donc autre choſe que tout cela, & ce quelque choſe je ne crois pas non plus que perſonne attende que je le lui apprenne.

26) Nous éprouvons toujours une eſpece d'étonnement de retrouver au milieu des plages inconnues de l'Océan des animaux de notre eſpèce: pour moi je ſuis encore bien plus ſurpris d'y retrouver les eſpèces de nos quadrupèdes, & ſurtout deux ſeules & uniques, ſans eſpèces différentes. Explique qui voudra comment il y a là nos cochons & nos chiens, tandis qu'il n'y a point d'éléphans, ni de lions, ni de chevaux, ni de moutons, &c. Il ſera, je crois, difficile de prouver que le climat y faſſe quelque choſe.

27) Qu'eſt ce donc encore que cette pauvre race d'Adam? car je crois que pour le coup on ne peut s'empêcher de reconnoître ici la poſtérité de notre père. Il paroît que ſi ces peuples s'étoient abſtenus dans la première fréquentation de nuire à leurs hôtes, il ne faut l'attribuer qu'à la crainte que leur donnoit l'opinion de l'immortalité des nouveaux venus. Eſt-elle diſſipée? ils volent, ils font pis, ils trompent, ils tuent, &c. Où eſt donc la bonté naturelle? Cependant il pourroit bien n'y avoir pas

là une malice bien profonde, du moins quant au vol. Et pour le reſte, il y a auſſi quelque choſe à dire: toute idée de ſupériorité afflige, humilie, peine, ſurtout quand elle a été donnée par la terreur. Mais n'eût-elle point affligé, (car on ne peut guère l'être de ne pouvoir ſe donner une autre nature,) elle ne peut manquer d'être ſuivie du dépit le plus vif & d'un profond mépris quand on vient à découvrir que l'on s'étoit laiſſé faire illuſion. Tout en reſpectant leurs hôtes au premier ſéjour, ces ſauvages ſentoient que c'étoient des hôtes incommodes. Ont-ils perdu enfin leurs fauſſes idées, alors plus ils s'en font laiſſé groſſiérement impoſer, plus ils ſont avides de reprendre leurs avantages. Affranchis d'un joug qui les fait rougir, ils ne croient pouvoir ſe dédommager de la honte de l'avoir porté, qu'en allant à l'extrême tout oppoſé du reſpect & des égards. On doit reconnoître là la marche ordinaire de l'eſprit humain. Il lui faut du tems pour revenir aux idées ſimples & raiſonnables, au juſte milieu, à la fraternité, à la modération. C'eſt auſſi là un défaut ſans doute, mais où, pour des ſauvages & dans le cas dont il s'agit, on ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup de malice. C'eſt ignorance, précipitation, dépit.

28) C'étoit ſans doute une ſorcière du pays: où n'y en a-t-il pas depuis que nous les avons chaſſées de chez nous? & il y a apparence que ce n'étoit point une défenſe qu'elle fit à Mr. *Cook*, car cela ne s'accorderoit point avec l'âge & le ſexe, mais un défi, ou plutôt encore une aſſurance qu'elle donna au peuple que le commodore ne pourroit vaincre les charmes qu'elle avoit mis en œuvre ſur ſa guenille rouge. Il ſeroit curieux d'avoir des éclairciſſemens ſur tout cela: car les érudits auront ſans doute remarqué que rien n'offre plus de traces & plus de reſtes chez un peuple de ce qui tient à ſon ancienne origine, à ſes anciennes opi-

nions, à ſon ancien culte, que les termes & les principes biſarres de ſa magie. Au reſte les vieilles femmes chez nous, pour être quelque choſe, ſe font dévotes ou entremetteuſes; chez ces peuples-là, comme chez les Lappons, elles ſe font magiciennes : il y a partout des reſſources.

29) Je trouve dans cette réponſe ironique une preuve très-claire du dépit que ces pauvres inſulaires avoient de s'en être laiſſé impoſer juſqu'au point de prendre des hommes ſemblables à eux pour des êtres immortels, & une preuve auſſi par conſéquent qu'ils avoient été très-réellement dans cette illuſion auparavant. Il y a même plus; car les paroles de ces ſauvages me ſemblent exprimer poſitivement cette idée d'immortalité : autrement il n'y auroit eu ni moquerie ni ironie à dire qu'un homme dort au lieu de dire qu'il eſt mort. Ils ſemblent même reprocher aux autres Anglois de les avoir laiſſés dans cette erreur ſur leur compte, comme ayant deſſein de s'en prévaloir ſur eux & de les intimider par cette ruſe. Une choſe ſingulière, c'eſt que tous les ſauvages que Mr. *Cook* a viſités dans différentes iles, n'ont pas été portés à prendre cette fauſſe idée de lui & de ſes gens. Il en avoit trouvé de bien plus raiſonnables dans un autre voyage, lorſque l'un d'eux, qui s'étoit ſingulièrement pris d'attachement pour lui, déſolé de le voir partir lui demanda le nom du lieu où il devoit recevoir un jour la ſépulture. A quoi le capitaine ayant répondu en nommant ſa paroiſſe à Londres, le ſauvage en répétoit le nom joint à celui de *Cook*, avec affection & complaiſance. On fit la même demande à un autre officier, qui répondit qu'un marin ne ſavoit guère ſi la terre ou la mer lui ſerviroit de tombeau. Il y a long-tems que l'on a allégué le ſoin du tombeau & des funérailles comme l'effet d'un ſentiment confus de notre immortalité. Qui ſe ſeroit attendu à le voir porté à un ſi haut point chez un peuple ſauvage? Car il paroit qu'ils ſe font une très-grande affaire du

lieu de leur ſépulture, qu'ils ont l'uſage d'en joindre le nom aux leurs comme un ſurnom de famille, & qu'ils y penſent comme à leur dernière patrie. C'eſt leur dernière habitation, & une habitation qui ne peut plus changer. La terre ne s'en va point, ne diſparoît point; une fois dépoſitaire de leurs amis, une fois confondue & identifiée pour ainſi dire avec leurs dépouilles, il leur eſt doux d'y penſer, de la viſiter, d'y élever des monumens, d'y célébrer des fêtes; ils ſemblent la mettre à la place même des objets de leur attachement: quelles idées ſimples & attendriſſantes! Il faudroit voir comment leurs poètes expriment cela dans leurs chants ſolemnels.

30) Cette diſtinction, dont tant de gens ſont encore incapables aujourd'hui, entre la probité, l'humanité, la régularité, la vertu en un mot, & l'obſervation du dimanche ou des autres pratiques de ſecte, méme les plus louables ou les plus indiſpenſables, cette diſtinction, dis-je, faite par un matelot, avec tant de ſimplicité & ſi peu de pretention, doit faire plaiſir aux gens qui penſent. Ceux qui ſe rappelleront l'aventure d'un général eſpagnol qui n'eſt pas bien vieille, & qui la compareront avec ce que l'on dit ici du capitaine Anglois, y trouveront auſſi, je penſe, matière à réflexions.

31) L'auteur ne parle ici que du voyage dont il avoit été lui-même; car Mr. *Cook* dans ſes précédens voyages avoit vu cette maladie ſur ſon bord, & ce n'eſt que par cette occaſion qu'il avoit été porté à eſſaïer & à connoître enfin des moïens ſimples & aiſés d'en préſerver les marins.

32) Ici notre auteur redevient matelot, car c'en eſt là un vrai propos. Une vengeance auſſi inutile que celle-là fut pouſſée aſſez loin: & ſi ce brave garçon devoit ſe mettre en colère contre quelqu'un, c'étoit plutôt contre le lieutenant *Williamſon*, qui vit tuer *Cook* & arriver ce moment fatal ſans faire aucun mouvement pour le prévenir, ſans vouloir

même ſe rendre aux inſtances de ſes ſoldats. Il y a apparence que ce lieutenant n'aimoit point le commodore, & ſe reſſouvenoit trop de la réprimande qu'il lui fit pour avoir tué un ſauvage dans une autre île. Ce ſouvenir, joint peut-être à quelque autre mécontentement, lui ſuffit pour voir tranquillement le premier marin de notre ſiècle tué à la voix d'une vieille ſorcière *O-waihienne*. Exemple ajouté à tant de millions d'autres, de ce que peuvent les intérêts ſecrets, les averſions irraiſonnées, les imbécillités de l'amour propre mal-entendu.

3;) Voici ce que *Zimmermann* avoit déjà raconté à l'auteur de la vie de *Cook* ci-deſſus, & qu'il a oublié après cela de mettre dans ſon livre. 1°. Que ce grouppe d'îles ſurpaſſe tous les éloges que des marins affamés par de longs jeûnes, ou échauffés & rendus amoureux par de bons alimens, ont pu faire ci-devant de leurs découvertes à ces deux égards: que les femmes ſurtout y ſont très-blanches, & en général de la plus grande beauté, quoiqu'encore plus complaiſantes, & que nulle part les matelots ne ſe livrerent ſi ardemment à ce genre de débauche. 2°. Que ce peuple aime beaucoup la danſe, & que leur danſe a du rapport avec celle d'*O-tahiti*, ſurtout quant aux pantomimes, & aux guirlandes dont ils s'ornent la tête & le cou; mais que la muſique reſſemble plus à celle de *Tongatabou*, en ce qu'ils ont, comme là, une eſpèce de chalumeau à huit tuyaux, (inſtrument connu en Europe, entr'autres en Italie.) 3°. L'auteur obſerve que ces peuples doivent avoir la même origine que ceux des îles des *Larrons*, des *Marquiſes*, des îles de l'*Amitié*, & de celles *de la Compagnie*, plutôt même que ceux de la *Nouvelle-Zélande*: les traits, le langage, la forme de gouvernement, l'induſtrie, les mœurs, tout ſe rapporte, tout décèle un eſprit actif & gai, un penchant inné à la volupté, & au milieu des mœurs les plus douces

quelques traces visibles d'un état de barbarie antérieur de peu de tems.

Quant au mal-vénérien, on lit dans un autre voyage que Mr. *Cook* & ses compagnons, le trouvant déjà répandu dans une île qui n'avoit été que très-peu visitée avant eux, la *Nouvelle-Hollande*, crurent qu'il y étoit indigène, ou du moins en eurent de violens soupçons; ce qui exerça la sagacité de ces MM.

34) A l'occasion de cette guerre, l'auteur de l'abrégé ci-dessus comparoit les habitans de ces îles aux anciens Troyens, & leur donnoit l'avantage: ceux-ci, dit-il, se battoient pour deux chèvres, & & les Troyens avec les Grecs pour une femme coquette; on ne sera point tenté de chercher quel fut le plus fou des deux peuples. ou le plus raisonnable: mais ce que les Troyens n'eurent pas l'esprit de faire, les sauvages de *Nihau* le firent; ce fut de venger le sang répandu par la destruction de ce qui l'avoit fait répandre, & de faire la paix. Du reste, ajoute-t-il, on sait combien sont fréquentes & sanglantes les guerres que se font les habitans des deux presqu'îles de *O-tahiti*, & quand on se rappelle l'accueil hostile qu'y reçut le capitaine *Wallis*, on peut croire que la timidité qu'ils montrerent depuis fut uniquement l'effet de la terreur que leur avoit inspirée le canon & ses ravages, & sans doute que les habitans d'*O-waihi* se souviendront aussi de la manière dont la mort du capitaine *Cook* fut vengée.

35) *Pope*, est le nom des prêtres Russes de la communion grecque. Quant à l'église dont il est question, on pourra être surpris qu'un gouvernement aussi éclairé ne songe pas à planter des hommes dans ces âpres climats, & à leur construire des habitations, avant d'y songer à un besoin qui n'est jamais de première nécessité.

36) On pourroit croire que j'ai oublié de dire

de quel coté eſt l'erreur; mais c'eſt ſur le compte de Mr. *Zimmermann* qu'il faut mettre cet oubli.

37) Les lecteurs françois n'entendront pas ce jeu de mots, ſi je ne les avertis pas que le nom de *Cook* ſignifie en anglois cuiſinier, comme l'allemand *Koch* d'où il paroît être dérivé.

38) Grade qui correſpond à celui de *capitaine de navire* dans la marine françoiſe.

39) Ce n'eſt point du froid que ces Meſſieurs croïoient trouver la cauſe dans la préſence d'un continent qu'ils ſoupçonnoient être ſous le pole, mais ils s'imaginoient ſeulement que l'entaſſement des glaces ne pouvoit ſe faire ſans ce point d'appui: enfin l'on reconnut que quelque banc élevé dans la mer ſuffiſoit pour les arrêter & les faire accumuler. C'eſt ce que l'on voit dans les précédens voyages de *Cook*.

40) Il faut donc qu'il y ait deux grouppes d'iles nommées *Sandwich* ſi celles-ci ſont ſi horribles, & même dans des climats fort éloignés, puiſque l'on voit par la relation du dernier voyage que les 17 îles de ce nom dans la mer du ſud, & qui comprennent celle d'*O-waihi*, ſont une eſpèce de paradis terreſtre qui l'emporte même ſur la fameuſe *O-tahiti*.

14-52

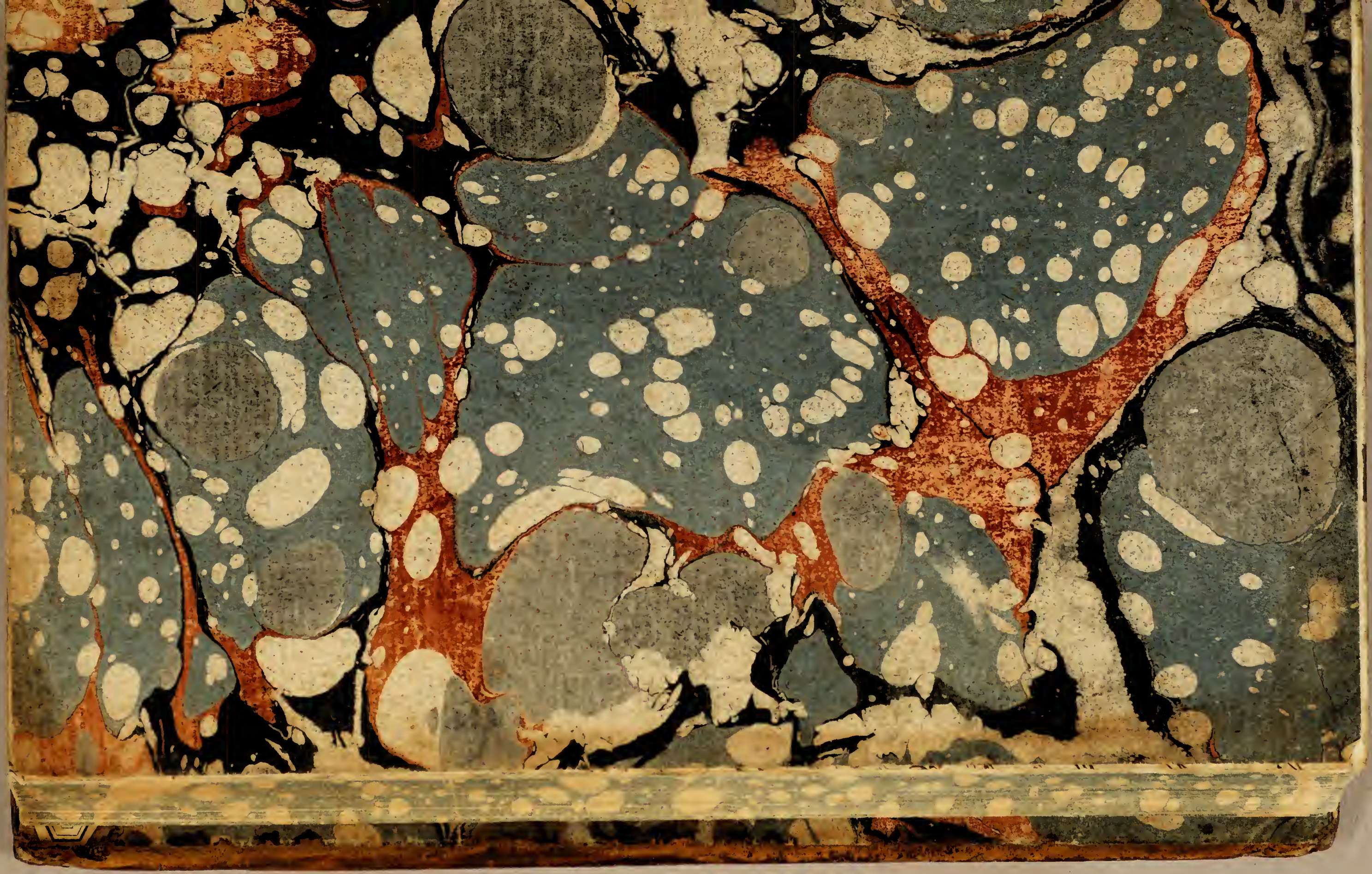
Monsieur

La reception de votre Lettre J'ay envoié un homme
S.t Jouan Votre fermier pour qu'il vint me parler a
etoit pas de me faire venir la femme ; l'homme est
mme est venue, et après Luy avoir dit combien Vou
devoir ce qu'il doit comme administrateur
monde que son Mary se rendroit sans faute
cette semaine au plus tard pour vous porter
talité Lumoins La plus grande partie de ce qu'il
st Le tout ce que j'ay pu faire, permettez moy de
s assurances du Respect infini avec Lequel Je suis

Monsieur

Votre
Tres

Nantes Le 29.e avril 1767.

* 9985

J782
Z74d.